



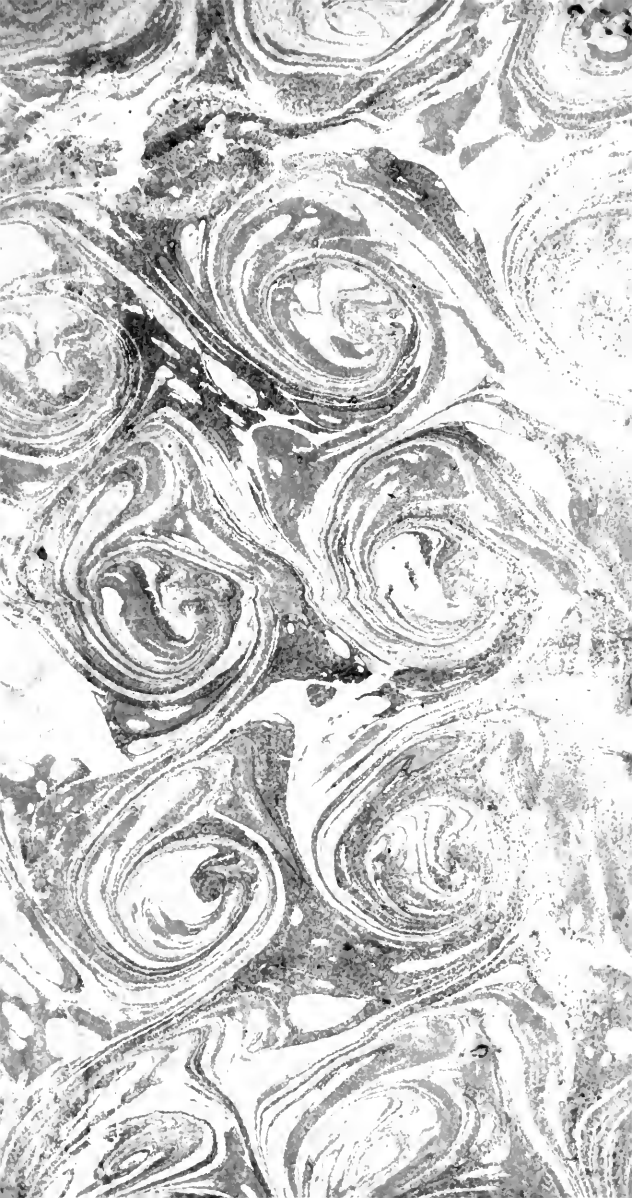


*Robert Barclay,  
Bury Hill?*

*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL









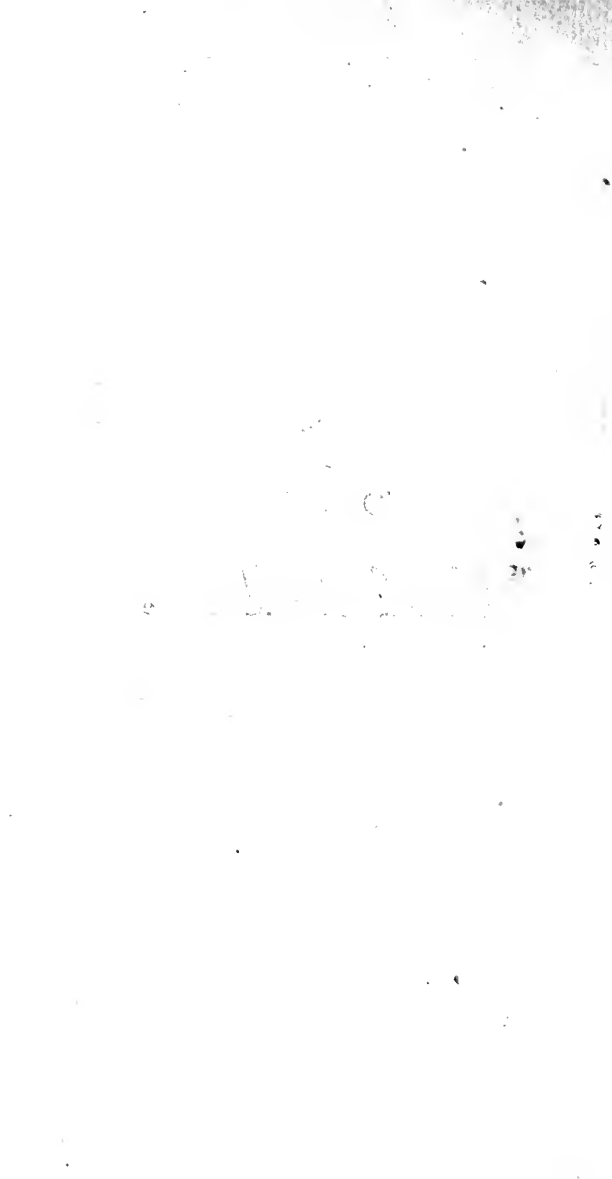


LES LEÇONS

DE

*THALIE.*

TOME SECONDE.



# LES LEÇONS

DE THALIE

OU

## LES TABLEAUX

DES DIVERS RIDICULES

Que la Comédie présente :

*Portraits , Caractères , Critique des mœurs ;  
Maximes de conduite propre à la Société.*

*Lectorem delectando , pariterque monendo.*

*Hor. Art. Poët.*

T O M E   S E C O N D



A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,

Chez { NYON Fils , à l'Occasion.  
GUILLYN , du côté du Pont  
Saint Michel , au Lys d'Or.

---

M. D C C L I.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

PQ

1229

L4

t.2



793665



# LES LEÇONS DE THALIE,

O U

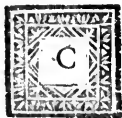
## LES TABLEAUX

*des divers Ridicules que la Comédie  
présente.*

### GENTILHOMME

DE CAMPAGNE.

*Portrait de certains Gentilhommes de  
Campagne entêtés de leur Seigneurie.*



E Geronte est un sot qui croit avoir  
reçu ,  
Toute sa part d'esprit en bon sens  
prétendu.

De tout usage antique amateur idolâtre ,  
De toute nouveauté frondeur opiniâtre.

Homme d'un autre siècle & ne suivant en tout ;

Tome II

A

Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que  
le vieux goût.

Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime,  
Qu'un Seigneur de Parroisse est un être sublime,  
Vous entretient sans cesse avec stupidité,  
De son Banc, de ses foins & de sa dignité.

On n'imagine pas combien il se respecte,  
Yvre de son chateau, dont il est l'architecte,  
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,  
Possédé du démon de la propriété,  
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine,  
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit do-  
maine.

D'abord en arrivant il faut vous préparer,  
A le suivre par tout, tout voir, tout admirer.  
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,  
Il ne vous fera pas grace d'une laitüe.

Vous, si vous n'approuvez, trouvant tout fort  
commun,

Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun.

*Sc. 7. Act. 2. Du Méchant de Greffet.*

## G L O R I E U X.

*Propos d'un homme entêté de sa condition  
& bouffi d'orgueil. Critique fondée qu'il  
fait des gens de fortune.*

## L E C O M T E.

Il vient de me jurer que je serois son gendre.



Sa fille étoit ravie & me faisoit entendre ,  
Combien à ce discours son cœur prenoit de part ,  
Et moi j'ai bien voulu par un tendre regard ,  
Partager le plaisir quelle laissoit paroître.

P A S Q U I N *Valet.*

Quel excès de bonté !

L E C O M T E.

Si son pere est le maître ,  
L'affaire ira grand train , par mon air de gran-  
deur ,  
J'ai frappé le bon homme il contraint son hu-  
meur ,  
Et n'ose presque plus me tutayer.

P A S Q U I N.

Cet homme

Sent ce que vous valez ; mais je veux qu'on  
m'assome ,  
Si vous venez à bout de le rendre poli.

L E C O M T E.

C'est qu'il est vieux & qu'il a pris son pli ,

P A S Q U I N.

D'ailleurs il compte fort que sa richesse im-  
mense ,  
Est du moins comparable à la haute naissance .

L E C O M T E.

Il veut le faire croire , & pourtant n'en croit  
rien ,

Je vois clair , je suis sur , que malgré tout son  
Bien ,

Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,  
 Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.  
 De ces hommes nouveaux, c'est-là l'ambition;  
 L'avarice est d'abord leur grande passion.  
 Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,  
 Et courent les honneurs quand la fortune est faite.  
 Lisimon nouveau noble & fils d'un pere heureux,  
 Qui le comblant de biens n'a pu combler ses  
                   vœux.

Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse,  
 Et sa fille sans doute a la même foiblesse.  
 Un homme tel que moi flate leur vanité,  
 Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.  
 Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;  
 C'est pour les amener à l'humble déférence,  
 Qu'ils doivent à mon sang.

*Sc. 1. Act. 2. Du Glorieux de Destouche.*

### M E M E S U J E T.

*Excellentes leçons sur le ridicule d'un sot orgueil. Ce n'est point par les airs de hauteur qu'un homme de grande naissance se fait respecter. Un Seigneur bouffi & enivré de sa qualité se rend odieux. C'est toujours le sort de ceux qui ont de la morgue. Le véritable honneur & la fausse gloire sont deux choses très distinctes.*

GLORIEUX.

5

ISABELLE *au Comte.*

Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,  
Soutient les intérêts de l'amour outragé....

Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence,  
Dont j'étois menacé même en votre présence.  
Vous dites qu'elle est fière & parle avec hauteur,  
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout ? c'est  
l'honneur.

Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime,

Mais il est généreux, sincère, magnanime;  
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,  
Il est & fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur, je suis persuadée,  
Mais a-t'il de soi-même une si haute idée,  
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux ?

Le véritable honneur est moins présomptueux.  
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante,  
Et c'est la vanité qui lasse de l'attente,  
Et qui fière des droits qu'elle sçait s'arroger,  
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.

Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,  
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

De grace , à quel propos cette distinction ?

I S A B E L L E.

Je vous laisse le soin de l'aplication ,  
 Et de la modestie embrassant la défense ,  
 Je soutiens que par elle on voit la différence ;  
 Du mérite apparent au mérite parfait ,  
 L'un veut toujours briller , l'autre brille en effet ;  
 Sans jamais y prétendre , & sans jamais le croire.  
 L'un est superbe & vain , l'autre n'a point de  
 gloire.

Le faux aime le bruit , le vrai craint d'éclater ,  
 L'un aspire aux égards , l'autre à les mériter.  
 Je dirai plus , les Gens nés d'un sang respectable ,  
 Doivent se distinguer par un esprit affable ,  
 Liant , doux , prévenant , au lieu que la fierté ,  
 Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.  
 La hauteur est par tout odieuse importune.  
 Avec la politesse un homme de fortune ;  
 Est mille fois plus grand , qu'un Grand toujours  
 gourmé ,

D'un limon précieux se presumant formé.  
 Traitant avec dédain & même avec rudesse ;  
 Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espee.  
 Croyant que l'on est tout , quand on est de son  
 sang ,

GRONDEUR.

7

Et croyant qu'on n'est rien au dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau , mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Lisette mieux que moi sçaura vous en instruire.

Je lui laisse le soin de vous interpréter

Un discours qui paroît déjà vous irriter.

Sc. 4. Act. 3. Du Glorieux.

GRONDEUR.

*Son portrait. Ce sont souvent certaines situations de la vie où les hommes se trouvent , qui leur font contracter ce défaut. Une infinité de gens le sont sans le sçavoir , ils prennent le change & croient n'exercer que leur autorité de chef de famille , de Supérieur , ou de Maître. Il leur arrive souvent de se faire haïr sans en être plus craints. Les subalternes s'accoutument au bruit.*

HORTENSE.

Va voir si mon Pere est revenu.

CATAU.

Bon ! revenu ? & ne l'enterdrions-nous pas s'il étoit au logis ? Cesse-t'il de crier , de gron-

der , de tempêter tant qu'il y est , & les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort ?

HORTENSE.

Pour venir à nos fins aujourd'hui , nous avons résolu quoi qu'il fasse de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi il faudroit être bien fin , avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligez de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours.

Quand nous avons besoins d'un domestique , il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier , ni même dans la Ville , il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oui parler de Mr. Grichard le medecin , le petit Brillon votre frere qu'il aime tant , a changé de Précepteur trois fois , parcequ'ils ne le chatioient pas à sa fantaisie , mais je l'entens qui heurte dans la rue ; retirons - nous , voici l'orage , la tempête , la grêle.

grêle, le tonnerre & quelque chose de pis.  
Sauve qui peut.

Mr. GRICHARD. *en entrant.*

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte.

L'OLIVE.

Monfieur, je travaillois au jardin, au premier coup de marteau j'ai couru si vite, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien, que ne laisses-tu la porte ouverte.

L'OLIVE.

Eh Monfieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte vous vous vous fachez, quand elle est fermée vous vous fachez aussi : je ne sçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire Coquin !

ARISTE.

Eh mon frere, laissez-là ce valet, & souffrez que je vous parle de.....

Mr. GRICHARD.

Monfieur mon frere, quand vous grondez vos

*Tome II.*

B

valets, on vous laisse gronder en repos. *À L'Olive.*  
Comment faire infâme ?

L'OLIVE.

Oh ça, Monsieur, quand vous serez sorti  
voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Si faut-il, Monsieur.....

M. GRICHARD.

Encore tu raisonneras yvrogne ?

ARISTE.

Il me semble après tout, mon frere, qu'il  
ne raisonne pas mal, & l'on doit être bien aise  
d'avoir un valet raisonnable.

Mr. GRICHARD.

Et il me semble à moi, Monsieur mon frere,  
que vous raisonnez fort mal, oui, l'on doit être  
bien-aise, d'avoir un valet raisonnable, mais  
non pas un valet raisonneur.

L'OLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raison.



GRONDEUR.

II

Mr. GRICHART.

Te tairas-tu.

L'OLIVE.

Monfieur , je me ferois hacher , il faut qu'une porte foit ouverte ou fermée , choisissez , comment la voulez-vous ?

Mr. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois Coquin , je la veux.... je la.... mais voyez ce maraut là , eft-ce à un valet à me venir faire des questions ? fi je te prens traitre , je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez je penfe , Monfieur , le Jurif-  
confulte.

ARISTE.

Moi ? point , je fçai que les valets ne font jamais les chofes comme on leur dit.

Mr. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin là.

ARISTE.

Je croiois bien faire.

Mr. GRICHARD.

Oh je croiois. Scachez , Monfieur le rieur , que je croiois n'eft pas le langage d'un homme bien fenfé.

ARISTE.

Eh laiffons cela , mon frere , & permettez

B ij

que je vous parle d'une affaire bien plus importante dont je serois bien aise....

Mr. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendant là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir : As-tu balayé l'escalier ?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

Mr. GRICHARD.

Et la cour ?

L'OLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Mr. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

L'OLIVE.

Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vû passer.

Mr. GRICHARD.

Lui as-tu donné de l'avoine ?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, Guillaume y étoit présent.

Mr. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

## L' O L I V E.

Pardonnez - moi , Monsieur , & j'ai rapporté les vuides.

Mr. G R I C H A R D.

Et mes lettres , les as-tu portées à la poste ?  
hem.....

## L' O L I V E.

Peste , Monsieur , je n'ai eu garde d'y manquer,

Mr. G R I C H A R D.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon , cependant j'ai entendu ce matin....

## L' O L I V E.

Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces ?

Mr. G R I C H A R D.

Je gagerois que ces deux voyes de bois sont encore....

## L' O L I V E.

Elles sont logées Monsieur ; vraiment depuis cela , j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin , j'ai nettoyé les allées , j'ai bêché trois planches , & j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

Mr. G R I C H A R D.

Oh , il faut que je chasse ce coquin là , ja-

mais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci, il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L' O L I V E.

Que diable a-t'il mangé.

A R I S T E *le plaignant.*

Retire toi.

En vérité mon frere, vous êtes d'une étrange humeur : à ce que je vois vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

Mr. G R I C H A R D.

Ah vous voilà d'humeur à jaser !

A R I S T E.

Quoi ! vous voulez chasser ce valet à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez & au delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder, ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

Mr. G R I C H A R D.

Courage, Monsieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

A R I S T E.

Eh mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela, mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde

d'être content, vous êtes toujours en colere;

Mr. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh je le vois bien, tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nez, vous êtes veuf, vos affaires ne sçauroient mieux aller, cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un pere de famille qui répand la joye dans toute sa maison, vous vous tourmentez sans cesse, & vous tourmentez par conséquent tous ceux qui sont obligez de vivre avec vous.

Mr. GRICHARD.

Ah ceci n'est pas mauvais. Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

Mr. GRICHARD.

A-t'on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non sans doute.

Mr. GRICHARD.

Je ne suis je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous. Et...

## ARISTE.

Il est vrai , vous n'avez aucun de ces vices , qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre , & qui frappent les yeux <sup>de</sup> tout le monde , mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie , & qui peut-être est plus incommode dans la société que tous les autres. Car enfin , on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe , un avare & un menteur , mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux temperament porte à être toujours fachez , qu'un rien met en colere , & qui se font un triste plaisir de gronder & de crier sans cesse.

Mr. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser , je commence à m'échauffer beaucoup.

## ARISTE.

Je le veux bien , mon frere , laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

Mr. GRICHARD.

On dit , on dit : de quoi se mêle t'on ? je voudrois bien sçavoir , qui sont ces gens là.

## ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

GRONDEUR.

17

Mr. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi , le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt , qui dans le fond ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

BRILLON *Fils de Mr. Grichard.*

Mon Pere , mon Pere , j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute , tenez , voyez.

Mr. GRICHARD *lui jettant son cahyer au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon Pere , voyez-le à cette heure , je vous en prie.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

B.

Mr. GRICHARD.

Voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François, & puis je vous lirai le latin. *Les hommes.....* au moins ce n'est pas du latin obscur comme le thème d'hier, vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

Mr. GRICHARD.

Le pendart !

BRILLON.

*Les hommes qui ne rient jamais & qui grondent toujours sont semblables à ces bêtes féroces qui.....*

Mr. GRICHARD lui donnant un soufflet.

Tien, vas dire à ton sot de Precepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

BRILLON.

Oui, oui, vous me frapez quand je fais bien & moi je ne veux plus étudier.

Mr. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peste soit des livres & du latin.



Mr. GRICHARD.

Attens petit enragé, attens

BRILLON.

Oui, oui, attens, qu'on m'y ratrape, tenez  
voilà pour votre soufflet.

*Il déchire son Livre.*

Mr. GRICHARD.

Le fouet, maraut, le fouet.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

Mr. GRICHARD.

Que marmote tu-là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en  
va bien fâché.

Mr. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raison.

Mr. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere,  
revenons, je vous prie à l'affaire dont je viens  
de vous parler....

MAMURRA. *Précepteur du petit Brillon ;*  
 Monsieur.

Mr. GRICHARD.

Qu'est-ce , Monsieur , vous prenez très mal  
 votre tems , Monsieur Mamurra , allez vous-en  
 donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

*Abiit , effugit , evasit , erupit.*

Mr. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé.

MAMURRA.

Oui , Monsieur , *effugit.*

Mr. GRICHART.

Ces animaux là ne sçauroient s'empêcher de  
 cracher du latin , parle François , ou tais-toi ,  
 pédant fiéfé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté. *Sit pro ratione  
 voluntas.*

Mr. GRICHARD.

Encore ? Eh de par tous les Diabes , parle  
 François , si tu veux , ou si tu peux , excrément  
 de College.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga...

Mr. GRICHARD.

Eh bien Bourreau , dis-moi , qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ça , Monsieur , puisque vous voulez qu'on vous parle François , je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos , il a laceré , incendié tous ses livres & s'est sauvé , la correction est nécessaire , *concedo* , mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet , on révolte l'esprit au lieu de le redresser , & la sévérité paternelle & magistrale dit *Arriaga*.

Mr. GRICHARD.

Toujours *Arriaga* , tête incurable ! fors d'ici tout à l'heure & ton maudit *Arriaga* , & n'y remets le pied de ta vie si tu ne ramenes Brillon.

*De la Sc. 2. 6. 7. 8. 9. du I. Act. Du Grondeur de Brueys.*

MEME SUJET.

LOLIVE.

Gare , gare , Monsieur Grichard , gare , gare.

CATAU.

Est-il entré ?

GRONDEUR.

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident !

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un Barbet à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, & Mr. Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

Oh s'est-il blessé?

LOLIVE.

Non; il gronde à cette heure le Barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'apprehende sa mauvaise humeur.

Mr. GRICHARD.

Oh parbleu, canaille, je vous apprendrai à

tenir à l'attache votre chien de chien.

C A T A U.

Mais aussi voyez ce maraud de voisin ; on lui a dit mille fois ; ce coquin ! cet insolent ! mort de ma vie , Monsieur , laissez-moi faire , je lui laverai la tête.

Mr. G R I C H A R D.

Cette fille a quelque chose de bon. Brillon n'est-il point revenu ?

C A T A U.

Non Monsieur.

Mr. G R I C H A R D.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin, & son animal de Précepteur.

M O N D O R. *qui vient consulter*

*Mr. Grichard*

Je sçai , Monsieur , que vous êtes un très-habile homme.

M. G R I C H A R D.

Point de panegyrique

M O N D O R.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets.....

M. G R I C H A R D.

J'ignore celui de me délivrer des importuns ;  
et bien aux secrets.

G R O N D E U R.

M O N D O R.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. G R I C H A R D.

En voilà de perdu.

M O N D O R.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. G R I C H A R D.

En voilà plus de cent.

M O N D O R.

J'ai ouï dire qu'il y avoit des secrets pour  
se faire aimer, qu'on donne certains breuvages,  
certains philtres...

M. G R I C H A R D.

Comment diable ! pour qui me prenez-vous ?

M O N D O R.

Pour un très-sçavant &amp; très-honnête homme.

M. G R I C H A R D.

Et vous me demandez des secrets pour vous  
faire aimer ?

M O N D O R.

Et non Monsieur, graces à Dieu, la nature  
y a pourvû que de reste.

M. G R I C H A R D.

Ah voici un fat.

M O N D O R.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incom-

G R O N D E U R. 25

modent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage , il y a des secrets pour se faire aimer , apprenez - m'en quelqu'un , je vous prie , pour me rendre indifférent.

M. G R I C H A R D.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

M O N D O R.

Oui Monsieur.

M. G R I C H A R D.

Prenez...

M O N D O R.

Fort bien.

M. G R I C H A R D.

Deux ou trois seulement....

M O N D O R.

J'entens.

M. G R I C H A R D.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi , elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

*Id. Sc. 4. 5. Act. 3. 6.*

## HONNETE HOMME.

*On pèche contre le devoir d'un honnête homme , lorsqu'on feint de rechercher en mariage une jeune personne dans la seule vûe de s'en faire aimer. Tel doit être le sentiment d'un homme rempli d'honneur. Certaines gens quoiqu'à la mode, ont des principes contraires ; cette Scène les développe d'une manière qui peut servir de leçon aux jeunes personnes pour se garder des pieges qu'on tend à leur vertu.*

DOLIGNI *jeune homme  
plein d'honneur.*

Mais Mariane a t'elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS *Petit-Maitre  
libertin.*

Mais tout comme d'une autre on peut s'en amuser.

DOLIGNI.

A feindre de l'aimer , c'est lui faire un outrage ,

Et si son cœur alloit se laisser abuser ?

LE MARQUIS.

Eh bien le pis aller est-ce un si grand dommage ?



## DOLIGNI.

Comment vous ne feriez semblant de l'adorer,  
Que pour le seul plaisir de la déshonorer,

Et d'en rire après son naufrage?

Ah Marquis quel projet, quelle malignité!

Si vous réussissiez dans cette indignité,

A vos remords un jour craignez d'en rendre  
compte,

Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.

Renoncez à la gloire ou plutôt à la honte,

D'établir votre honneur sur le débris du sien.

## LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

## DOLIGNI.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.

Eh que devient la probité?

## LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.

## DOLIGNI.

Par ma foi ce système est plein d'absurdités.

C'est un assassinat que vous préméditez.

*Ecole des Mères de la Chaussée. Sc. 5. Act. 1.*

*Le même Petit-Maître développe encore plus son système dans l'endroit suivant où il parle à sa mere , dont il est aimé aveuglément.*

LE MARQUIS *en entrant  
& parlant à sa mere.*

Je me jette à vos pieds , je suis réellement  
Outré , désespéré de m'être fait attendre ,  
Je devois tout quitter & ne point m'amuser.  
Me pardonneriez-vous ?

Me. ARGANT.

J'aurois à vous parler, je veux de la franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert. Vous seriez mieux  
assise.

Me. ARGANT.

Vous passez pour avoir un tendre attachement ,  
C'est une beauté rare & qu'on m'a fort vantée ,  
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint,  
Vous rougissez , mon fils , & ne répondez point.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous a dit vrai , mais soyez plus tranquille ,

C'est un amusement frivole & passager ,

Que mon cœur autrement sans vouloir s'en-  
gager ,

S'est fait depuis peu par la Ville ;

Seulement pour remplir un loisir inutile ,

Pareil attachement , si pourtant c'en est un ;

Ne tient qu'autant qu'on veut , la rupture est  
facile ,

Rien n'est plus simple & plus commun :

De semblables Romans n'ont pas pour he-  
roïnes ,

Des personnes assez divines ,

Pour fixer sans retour ceux qui leur font l'hon-  
neur ,

D'offrir quelque encens à leurs charmes :

C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur ,

Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les  
armes ;

Elles n'allument point de véritables feux ,

Et l'on est leur amant sans en être amoureux.

M. A R G A N T.

Que le mépris que vous en faites

Augmente mon estime & mon amour pour  
vous.

*Ecole des Mères. Sc. 2. Act. 2.*

## HONNETE HOMME

Sous le Personnage de Monrose.

*Son Caractère , ses sentimens.*

On peut trouver dans la Comédie des  
modeles d'un parfait honnête homme.

## MONROSE.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture  
Vient d'avoir devancé ma fortune future ,  
Comptant sur l'avenir que j'ai trop espéré ,  
J'en avois pris l'état , je me suis obéré.

## DORNANE.

Parbleu qui ne l'est pas , surtout parmi nous  
autres ?

Messieurs les Créanciers feront comme les  
autres ,

Ils prendront patience , ils sont faits pour cela.  
Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

## MONROSE.

Le dessein en est pris , & j'y resterai ferme ,  
Il faut s'exécuter.

## DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

HONNÊTE HOMME. 31  
MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer ! comment ?

MONROSE.

Pour payer , je vendrai jusqu'à mon régiment,

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire ?

DORNANE.

Que deviendras - tu ?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire ?

Faut-il , pour soutenir toujours le même éclat ,

A mille malheureux emprunter mon éclat ?

A l'abri d'une fausse & coupable importance ,

Les forcer de m'aider de leur propre substance ,

Et braver à la fois mes remords & leurs cris ,

J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix

*Sc. 9. Act. 2.*

Hortense que j'honore est une infortunée ,

Que je ne sçai comment mon oncle a ruinée ,

Je tenois tout de lui ; je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

# HONNÊTE HOMME. MONROSE.

Jusqu'ici, j'ai vecu sur son bien  
 J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense,  
 Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortense,  
 Il me seroit affreux de vivre à ses dépens,  
 Autant que je pourrai, je dois & je prétens  
 Réparer en secret des pertes aussi grandes,  
 Il me reste une terre, il faut que tu la vendes.

## ARAMONT.

Eh ne vous chargez point de semblables re-  
 mords,  
 S'il falloit réparer les sottises des Morts,  
 Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suf-  
 fire,  
 Ce n'est pas votre faute, on n'a rien à vous  
 dire.

## MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;  
 Il se juge lui-même, & jamais par autrui;  
 Si tôt qu'il se condamne on ne sçauroit l'ab-  
 soudre,  
 En un mot je le veux.

## ARAMONT.

Mais...

## MONROSE.

Il faut t'y résoudre:  
 Voilà

Voilà pour cet effet ma procuration.

*Sc. 6. Act. 3. Ecole des Amis de la Chauffée*

## HYPOCRITE.

*Les hommes qui sont bons naturellement ,  
& qui vont droit leur chemin dans la  
pratique de la Religion & de l'honneur ,  
sont fort aisément la dupe des Hypo-  
crites. C'est ici l'image d'une prévention  
aveugle , d'un fol entêtement que l'on a  
pour un fourbe dont on est la dupe.*

ORGON.

Ah mon frere , bon jour.

CLEANTE.

Je sortois & j'ai joye à vous voir de retour ;  
La Campagne à présent n'est pas beaucoup  
fleurie.

ORGON.

Dorine , mon beaufrere , attendez je vous prie ;  
Vous voulez bien souffrir , pour m'ôter de souci.  
Que je m'informe un peu de nouvelles d'ici.  
Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte ?  
Qu'est-ce qu'on fait ceans ? comment est-ce qu'on  
s'y porte ?

DORINE.

Madame eût hier la fièvre jusqu'au soir ,  
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

*Tome II.*

C

DORINE.

Tartuffe ? il se porte à merveille ,

Gros &amp; gras, le teint frais, &amp; la bouche vermeille

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût ,

Et ne put au souper toucher à rien du tout ,

Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa lui seul &amp; devant elle ,

Et fort dévotement il mangea deux perdrix ,

Avec une partie de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entière ,

Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière.

Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir som-  
meiller ,

Et jusqu'au jour près d'elle , il nous falut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable ,

Il passa dans sa chambre au sortir de la table ,



HYPOCRITE.

35

Et dans son lit bien chaud , il se mit tout  
soudain ,

Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin par nos raisons gagnée ,

Elle se résolut à souffrir la saignée ,

Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut ;

Et contre tous les maux fortifia son ame

Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame ,

But à son déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;

Et je vais à Madame annoncer par avance ,

La part que vous prenez à sa convalescence.

CLEANTE.

A votre nez , mon frère elle se rit de vous ,

Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux

Je vous dirai tout franc que c'est avec justice ;

C ij

A-t'on jamais parlé d'un semblable caprice ?  
Et se peut-il qu'un homme ait un charme au-  
jourd'hui,

A vout faire oublier toutes choses pour lui ?  
Qu'après avoir chez vous réparé la misère ,  
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte là mon beaufrere ,  
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas puisque vous le voulez ;  
Mais enfin pour sçavoir quel homme ce peut  
être....

ORGON.

Mon frere , vous seriez charmé de le connoître ,  
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.  
C'est un homme qui.... ha... . un homme.... un  
homme enfin ,

Qui suit bien ses leçons , goute une paix pro-  
fonde ,

Et comme du fumier regarde tout le monde.

Oui je deviens tout autre avec son entretien ,

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien.

De toutes amitiés il détache mon ame ,

Et je verrois mourir frere , enfans , mere &  
femme ,

Que je m'en foudroierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains ; mon frere que voilà,

ORGON.

Ah ! si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,  
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.  
Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air doux ;  
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.  
Il attiroit les yeux de l'Assemblée entiere ,  
Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa priere ;  
Il faisoit des soupirs , de grands élancemens ,  
Et baïsoit humblement la terre à tous momens ;  
Et lorsque je sortois il me devançoit vite ,  
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau-bénite.

CLEANTE.

Parbleu , vous êtes fou , mon frere , que jè croi ;  
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?  
Et que prétendez-vous que tout ce badinage.....

ORGON.

Mon frere ; ce discours sent le libertinage ;  
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;  
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ;  
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils les discours ordinaires ;  
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.

C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,  
Et qui n'adore pas des vaines simagrées,  
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.

*Sc. 5. Act. 1. du Tartuffe de Molière.*

## MEME SUJET.

Caractère d'un Hypocrite. Ses manières,  
ses propos, son libertinage d'esprit  
& de cœur.

*Rien n'est plus capable de donner de l'hor-  
reur pour l'hypocrisie que de voir un Hy-  
pocrite dans l'action & jouant son Rôle.*

TARTUFFE *apercevant Dorine.*

Laurent, ferrez ma haine avec ma discipline,  
Et priez que toujours le Ciel vous illumine ;  
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Pri-  
sonniers

Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE *tirant un mouchoir  
de sa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne sçaurois voir ;  
Par de pareils objets les âmes sont blessées ,  
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ,  
Et la chair sur vos sens fait grande impression ;

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie ,  
Ou je vais sur le champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vous vais laisser en repos,  
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots ;  
Madame va venir dans cette Salle basse ,  
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas ! très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit ;  
Ma foi , je suis toujours pour ce que j'en ai dit ;

TARTUFFE.

Viendra-t'elle bientôt ?

HYPOCRITE.

DORINE.

Je l'entends , ce me semble ;

Oui, c'est elle en personne , & je vous laisse en-  
semble.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais , par sa toute bonté ,  
Et de l'ame & du corps vous donne la santé ,  
Et bénisse vos jours autant que le désire :  
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ,  
Mais prenons une chaise , afin d'être un peu  
mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal , vous sentez-vous re-  
mise ?

ELMIRE.

Fort bien ; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut ,  
Pour avoir attiré cette grace d'en haut :  
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévotion ;  
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir votre chère santé ,

HYPOCRITE. 41

Et pour la rétablir j'aurois donné la mienné.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité Chrétienne ;  
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Jé fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire ;  
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même ; & sans doute il m'est  
doux ,

Madame , de me voir seul-à-seul avec vous.

C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée ,  
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi , ce que je veux , c'est un mot d'entretien ,

Où tout votre cœur s'ouvre & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi pour grâce singulière ,  
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière ;  
Et vous faire serment que les bruits que jé fais  
Des visites qu'ici recoivent vos attrait ,

C v

42.      H Y P O C R I T E .

Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine ;  
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'en-  
traîne ,

Et d'un pur mouvement.....

ELMIRE.

Je le prends bien ainsi ,  
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *lui serrant  
le bout des doigts.*

Oui, Madame, sans doute & ma ferveur est telle..

ELMIRE.

Ouf , vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle ,  
De vous faire aucun mal , je n'eus jamais  
dessein ,

Et j'aurois bien plutôt.....

*Il lui met la main sur le genou.*

ELMIRE.

Que fait là votre main ?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit ; l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grace , laissez, je suis fort chatouilleuse.

*Elle recule sa chaise , & Tartuffe rapproche  
la sienne*



## TARTUFFE.

Mon Dieu , que de ce point l'ouvrage est  
merveilleux !

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ,  
Jamais en toutes choses on n'a vû si bien faire.

## ELMIRE.

Il est vrai , mais parlons un peu de notre  
affaire.

On tient que mon mari veut dégager sa foi ,  
Et vous donner sa fille ; est-il vrai ? dites-moi.

## TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais Madame, à vrai  
dire ,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ,  
Et je vois autre part les merveilleux attraits  
De la felicité qui fait tous mes souhaits.

## ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la  
terre.

## TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de  
verre.

## ELMIRE.

Pour moi , je crois qu'au Ciel tendent tous vos  
désirs ,

Et que rien ici bas n'arrête vos désirs.

## TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles ,  
 N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.  
 Nos sens facilement peuvent être charmés  
 Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.  
 Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;  
 Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.  
 Il a sur votre face épanché des beautés,  
 Dont les yeux sont surpris & les cœurs transportés ,  
 Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature.  
 Sans admirer en vous l'auteur de la nature ;  
 Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint.  
 Au plus beau des portraits où lui-même il s'est  
 peint....

## E L M I R E.

La déclaration est tout-à-fait galante,  
 Mais elle est , à vrai dire , un peu bien surprenante ,  
 Vous deviez , ce me semble , armer mieux  
 votre sein ,  
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein ;  
 Un dévot comme vous , & que par-tout on  
 nomme....

## TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot , je n'en suis pas moins  
homme ,

Et l'orsqu'on vient à voir vos célestes appas ,  
Un cœur se laisse prendre & ne raisonne pas.  
Je sçai qu'un tel discours de moi paroît étrange ,  
Mais Madame , après tout , je ne suis pas un bon  
Ange....

Votre honneur avec moi , ne court point de  
hazard ,

Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part....

## ELMIRE.

Je vous écoute dire , & votre Rethorique  
En termes assez forts à mon ame s'explique ,  
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur  
A dire à mon mari cette galante ardeur ?

Et que le prompt avis d'un amour de la sorte  
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte.

## TARTUFFE.

Je sçai que vous avez trop de bénignité ,  
Et que vous ferez grace à ma témérité....

## ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-  
être ,

Mais ma discrétion se veut faire paroître ,  
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ,

Mais je veux en revanche une chose de vous,  
C'est de presser tout franc & sans nulle chicanerie,

L'union de Valere avecque Mariane,  
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir;  
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre  
espoir.

## HYPOCRITE.

*MEME SUJET. Il faut garder un milieu à l'égard des gens qui vivent dans un certain air de réforme ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas être assez simple pour s'en laisser imposer par des Hypocrites & ne pas tomber dans une défiance excessive. & telle que nous nous imaginions, que la plupart des gens dont l'extérieur annonce une vie très-régulière, ne sont pas sincèrement ce qu'ils paroissent au dehors.*

## CLEANTE.

Allez, tous vos discours ne me font point  
de peur,

Je sçai comme je parle, & le Ciel voit mon  
cœur.

De tous vos faconniers on n'est point les Esclaves  
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves.

Et comme on ne voit pas qu'ou l'honneur les  
conduit,

Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup  
de bruit ;

Les bons & vrais dévots qu'on doit suivre à la  
trace ,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace  
Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction ,  
Entre l'Hypocrisie & la dévotion ?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage ;  
Et rendre même honneur au masque qu'au  
visage ?

Egaliser l'artifice à la sincérité ,

Confondre l'apparence avec la vérité.

Estimer le fantôme autant que la personne ,

Et la fausse monnoie , à l'égal de la bonne.

Les hommes la plupart sont étrangement faits ;

Dans la juste nature on ne les voit jamais.....

Que cela vous soit dit en passant ; mon beaufrere.

OR G O N.

Oui , vous êtes sans doute un Docteur qu'on  
revère ,

Tout le sçavoir du monde est chez vous retiré.

C L E A N T E.

Je ne suis point , mon frere , un Docteur ré-  
veré ,

Mais en un mot je sçai pour toute ma science ;  
Du faux avec le vrai faire la difference ,  
Et comme je ne vois nul genre de heros  
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots ;  
Aucune chose au monde & plus noble & plus  
belle ,

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;  
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux ;  
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ,  
Que ces francs Charlatans , que ces dévots de  
place ,

De qui la sacrilège & trompeuse grimace  
Abuse impunément & se joue à leur gré ,  
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré :  
Ces gens qui par une ame à l'intérêt sou-  
mise ,

Font de dévotion métier & marchandise ,  
Et veulent acheter crédit & dignités ,  
A prix de faux clin d'yeux & d'élans affectés ;  
Ces gens , dis-je , qu'on voit d'une ardeur non  
commune ,

Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;  
Qui brulans & prians , demandent chaque jour ,  
Et prêchant la retraite au milieu de la Cour ,  
Qui sçavent ajuster leur zèle avec leurs vices ;  
Sont prompts , vindicatifs , sans foi , pleins  
d'artifices ,

Et pour perdre quelqu'un , couvrent infol-  
lemment ,

De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment ,  
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere ;  
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on  
révère ,

Et que leur passion dont on leur sçait bon gré ;  
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

De ce faux caractère on en voit trop pa-  
roître ,

Mais les dévots de cœur sont aisés à con-  
noître.

Ce titre par aucun ne leur est débatu ,

Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.

On ne voit point en eux ce faste insupport-  
table ,

Et leur dévotion est humaine & traitable ,

Ils ne censurent point toutes nos actions.

Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;

Et laissent la fierté des paroles aux autres ,

C'est par leurs actions qu'ils reprennent les  
nôtres ,

L'apparence du mal a chez eux peu d'appui ,

Et leur ame est portée à juger bien d'autrui ,

Point de cabale en eux , point d'intrigues à  
suiyre ,

On les voit pour tous soins se mêler de bien  
vivre ,

Jamais contre un pécheur ils n'ont d'achar-  
nement ;

Il attachent leur haine au péché seulement ,  
Et ne veulent point prendre avec un zèle ex-  
trême ,

Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.  
Voilà mes gens , voilà comme il en faut user.

Voilà l'exemple enfin qu'il faut se proposer.....

*Sc. 3. Act. 1. Du Tartuffe.*

Mais parce qu'un frippon nous dupe avec au-  
dace ,

Sous le pompeux éclat d'une austère grimace ,  
N'inferons point qu'on soit par-tout fait com-  
me lui ,

Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ;  
Laissez aux libertins ces folles conséquences ,

Démêlez la vertu d'avec ces apparences ,

Ne hazardez jamais votre estime trop tôt ,

Et foyez pour cela dans le milieu qu'il faut.

Gardez-vous , s'il se peut , d'honorer l'impof-  
ture ;

Mais au vrai zèle ; aussi n'allez pas faire injure ,

Et s'il vous faut tomber dans une extrémité ,

Péchez plutôt encore de cet autre côté.

*Sc. 1. Act. 5. Tartuffe.*



INTENDANT DE MAISON.

*Caractère de certains qui font leurs affaires aux dépens de celles de leurs Maîtres. Il est bon que la Comédie démasque de pareilles gens. Les Grands se ruinent beaucoup moins par les dépenses que le luxe a introduit que par ce qu'ils ne veulent point entrer dans le détail de leurs affaires, les uns par paresse, les autres par une fierté mal entendue.*

E M I L I E.

Ah ! Monsieur Tapinois, approchez ; hé bien qu'est-ce ?

Venez-vous m'apporter l'état de votre caisse ?

Qu'avez-vous à me dire avec tous ces papiers ?

T A P I N O I S.

Madame , votre règle est qu'à tous les quartiers,

Trois mois finis je vienne au jour de l'écheance ,

Vous rendre un compte exact de recette & dépense ,

Afin que vous puissiez voir & toucher au doigt

Tant ce que vous devez , que ce que l'on vous doit ;

Et qu'en le munissant de votre signature ,

52 INTENDANT DE MAISON.

J'en puisse sans retour assurer la clôture.

EMILIE.

Ah ! mon Dieu, vos trois mois arrivent bien souvent.

TAPINOIS.

Ils n'arrivent jamais que quatre fois l'année ,  
Madame, & tout au plus c'est une matinée.

EMILIE.

Eh bien, voyons, lisez :

TAPINOIS.

Bien d'autres Intendants

A vous importuner paroîtroient moins ardens ,  
Ces Messieurs n'aiment pas les comptes qui finissent ,

Tandis que dans leurs mains , en repos ils vieillissent ,

Le Maître leur laissant leurs biens à gouverner ,  
N'en touche que la part qu'ils veulent lui donner ,

Pendant vingt ou trente ans leur bonté les fait vivre ,

Mais l'effet qui s'ensuit & qui doit s'en ensuivre ,  
C'est de voir à la fin , tout compte expédié ,  
L'Intendant en Carrosse & le Seigneur à pié.

EMILIE.

Fort bien, mais finissons.

INTENDANT DE MAISON. 53

TAPINOIS.

Pour moi , dans les affaires  
Mon point fixe est toujours que les choses soient  
claires ,

Ma conscience même , à vous dire le vrai ,  
Ne s'étend qu'avec peine à trois mois de délai ;  
J'appréhende toujours & c'est là mon supplice ;  
De me tromper , Madame , à votre préjudice.

EMILIE.

Nous scavons.....

TAPINOIS.

Ah ! Madame , en la place où je suis ,  
Vous ne connoissez pas les troubles , les ennuis ,  
Que tout homme de bien rencontre sur sa route ,  
Quand il songe aux devoirs de son état.

EMILIE.

Sans doute ;

Mais...

TAPINOIS.

Ce qui me surprend , c'est que dans l'Univers ,  
Il se puisse trouver des hommes si pervers ,  
Si lâches , si méchans , si scélérats , si traîtres ,  
Que de vouloir tromper leurs Seigneurs & leurs  
Maîtres ,

Comme s'ils ignoroient , ces cœurs paitris de fer ,  
Que la mort les attend , & qu'il est un Enfer.

54 INTENDANT DE MAISON.  
EMILIE.

C'est bien dit, mais lisons & quittons la fornnette.  
TAPINOIS.

Vous plait-il commencer par l'état de recette ?  
EMILIE.

Affurément.

TAPINOIS *après avoir lu les articles de recette & une partie de ceux de la dépense poursuit ainsi.*

*Item, voici le grand item.*

Jusqu'à ce présent jour, pris à la boucherie,  
En veau, beuf, & mouton.

EMILIE.

Eh, Monsieur, je vous prie ;  
De vouloir m'épargner, je vous l'ai déjà dit.  
De ces comptes bourgeois le sordide récit,  
Tout ce sale examen me dégoute & m'afflige.

TAPINOIS.

Mais, Madame.

EMILIE.

Eh si donc.

TAPINOIS.

Il faut bien.

EMILIE.

Fi, vous dis-je.

TAPINOIS.

Le calcul n'est pas long, écoutez un moment.

INTENDANT DE MAISON. 55

Six pages tout au plus.

EMILIE.

Six pages ! seulement,

TAPINOIS.

Au Rotisseur.....

EMILIE.

Hé paix.

TAPINOIS.

A l'Epicier.

EMILIE.

Quel homme !

TAPINOIS.

En volailles.....

EMILIE.

Encor ?

TAPINOIS.

Legumes.....

EMILIE.

Il m'affame.

Me voilà pour huit jours avec un mal de cœur,

Capable de me faire expirer de langueur.

TAPINOIS.

J'ai cru.....

EMILIE.

Sans m'exposer à ce dégoût extrême ;

N'auriez vous pas dû voir ces comptes-là vous-même ?

LE INTENDANT DE MAISON.  
TAPINOIS.

Oui, mais.....

EMILIE.

Vous êtes fait, étant mon trésorier,  
Pour les examiner & moi pour les payer.  
Que faut-il de plus... Est-ce tout ?

TAPINOIS.

A peu près.

Voilà le principal, tout ce qui vient après,  
Consiste en fractions d'intérêt & de rentes,  
Pour l'acquit journalier des sommes différentes.  
Que votre Procureur Monsieur Iscariot,  
Vous fait en vos besoins trouver au premier mot.  
C'est un homme obligeant.

EMILIE.

Cela n'est pas croyable !

Tout ce qu'on lui demande, il le trouve faisable.  
Et je n'ai qu'à marquer la somme qu'il me plaît  
En signant quatre mots, l'argent se trouve prêt.

TAPINOIS.

Voulez-vous calculer colonne par colonne ?  
Les articles marquez?...

EMILIE.

Ah ! bon Dieu, je frissonne.  
Moi des calculs ? ô Ciel !

TAPINOIS.

Mais au moins un extrait  
Des

Des menus intérêts....

EMILIE.

Eh que vous ai-je fait ?

Pour vouloir que je meure ? ah quelle barbarie !

Des calculs ! eh venons au total , je vous prie.

TAPINOIS.

Eh bien soit , puisqu'il faut contenter vos désirs.

*Total des intérêts , achats , menus plaisirs ,*

*Loiige de maison , fournitures & vivres ,*

*Gages & cætera , vingt mille deux cens livres ,*

*Onze sols six deniers.*

EMILIE.

Onze sols six deniers.

Cela s'entend , donnez , je signe volontiers ;

Quand les comptes sont ronds , aisez , intelligibles.

*Sc. 3. Act. 2. Des Ayeux chimeriques de Rousseau.*

*Le même Intendant & Iscariot Procureur.*

TAPINOIS.

J'étouffe & ne sçais que résoudre.

ISCARIOT.

Comment donc ?

TAPINOIS.

Vous m'avez frappé d'un coup de foudre

58 INTENDANT DE MAISON.

Monfieur Ifcariot. Quoi malgré tous nos foins ;  
Ce procès dans le tems qu'on s'en doutoit le  
moins.

Se verroit décidé fans pouvoir s'en défendre ?  
Et c'est vous qui venez vous-même nous l'ap-  
prendre ?

Vous qui promettiez tant quand je vous en parlois ;  
De le faire durer dix ans fi je voulois.

ISCARIOT.

Je l'aurois au befoin fait durer jufqu'à trente ,  
Mais ce beau Préfident , ce Tuteur de Dorante ;  
A par fon grand credit mis ma fcience à bout.  
Ces Meffieurs là chez eux font les maîtres de  
tout ;

Et ma foi vous n'auriez jamais dû pour bien  
faire ,

Ayant cet homme à dos entamer votre affaire.

TAPINOIS.

C'étoit un coup d'Etat , il falloit tout tenter ,  
L'hymen de fon Dorante alloit s'exécuter.  
Et fi je n'avois pas employé cette adrefle ,  
Pour rompre la partie & tromper la Comteffe ;  
Ce maudit Préfident n'eut pas manqué d'abord ,  
D'entrer dans cent détails qui nous euflent fait  
tort.

Tous ces gens de Palais font pointilleux en  
Diable ,



INTENDANT DE MAISON. 39

Et j'ai pour leur commerce une haine effroiable.  
Je croiois les voyant bien dûment expulsés,  
Dans le cours du procès avoir du tems assez...  
Mais ce coup imprévu me met hors de mesure.

ISCARIOT.

Auriez-vous sans cela quelque voye assez sûre,  
Quelque bon mariage assez à votre main,  
Pour pouvoir en attendre un bon succès prochain.

TAPINOIS.

Hélas ! occasion ne fut jamais plus belle,  
J'avois trouvé mon fait, un Marquis sans cer-  
velle,

Evaporé, badin, de tous soins ennemi,  
Et de qui l'Intendant est mon intime ami.  
Trois jours de tems l'affaire étoit faite.

ISCARIOT.

En ce cas je pourrois encor vous être utile. Ecoutez.

TAPINOIS.

Et comment ?

ISCARIOT.

Nous avons la Requête civile ;  
Si nous perdons la cause ainsi que je le crois,  
Je puis la faire encor trainer un ou deux mois.

TAPINOIS.

Dites-vous vrai ?

ISCARIOT.

L'affaire étant un peu suivie ;

D ij

60 INTENDANT DE MAISON.

J'en suis sûr.

TAPINOIS.

Ah ! mon cher , vous me rendez la vie.

Oui, pourvu que je puisse encore en prolongeant...

ISCARIOT.

Il faudra configner : avez-vous de l'argent ?

TAPINOIS.

Madame n'en a point , mais j'ai dans ma cassette ,

D'une coupe de bois que pour elle j'ai faite ,

Quelque neufmille francs, ou dix mille environ ,

Que je puis lui prêter encor sous votre nom.

Je vais vous les livrer sur votre contre-lettre.

ISCARIOT.

Mais , Monsieur Tapinois , voulez-vous me  
permettre ,

De vous représenter qu'en quinze mois au plus ,

Voilà déjà d'argent plus de vingt mille écus,

Qu'en secret sous mon nom pour cacher votre  
trame ,

A très gros intérêts vous prêtez à Madame ,

Et que cet argent là ne vous provient pourtant ,

Que de ses revenus , que vous touchez comptant.

Si la chose éclatoit & que pour me confondre....

TAPINOIS.

Eh bien , que craignez-vous. C'est à moi d'en  
répondre.

INTENDANT DE MAISON. 6<sup>r</sup>  
ISCARIOT.

Il est vrai, vous risquez encore plus que moi,  
J'en conviens, mais enfin, l'honneur, la bonne  
foi.....

TAPINOIS.

Oh oh, vous voulez faire ici du bon Apôtre,  
La bonne foi, l'honneur? en voila bien d'un  
autre!

Hé taisez-vous, vos soins n'ont pas été forcés;  
Je vous ai bien payé.

ISCARIOT.

Pas tout à fait assez.

TAPINOIS.

Comment donc? un pour cent pour vos droits  
de courtage.

ISCARIOT.

J'en voudrois bien avoir quelque peu davantage.

TAPINOIS.

Allons, allons, nous ferons tous contents,  
Et vous n'y perdrez rien.

ISCARIOT.

C'est comme je l'entends.  
*Sc. 5. Act. 2.*

*Suite des mêmes Caractères.*

ISCARIOT.

Le Commis du Greffier m'a de tout éclairci;  
D iij

**62 INTENDANT DE MAISON.**

Et je n'ai fait qu'un pas de chez nous jusqu'ici.  
Pour finir m'a-t'il dit cette ennuyeuse affaire ;  
La Chambre a prolongé sa séance ordinaire.  
Et ces Messieurs ravis de s'en débarasser.

Jusques après une heure ont voulu la pousser.  
Enfin sur le rapport que m'a fait ce bon homme.

**TAPINOIS.**

Enfin , c'est un procès perdu.

**ISCARIOT.**

Oui , tout d'un somme.

**TAPINOIS.**

Hé bien c'est un malheur facile à réparer ,  
Et nous avons en main de quoi nous rassurer.  
J'en vais donner nouvelle à notre Douairiere ;  
Et j'espere tourner son esprit de maniere ,  
En la piquant d'honneur que nous l'obligerons ;  
D'en faire quatre fois plus que nous ne voudrions.  
Laissez-moi seulement lui parler tête à tête ,  
Et courez au plutôt dresser votre requête.  
Je vous ai mis en main tout l'argent qu'il nous  
faut ,

Allez , laissez-moi faire , & revenez tantôt.

**ISCARIOT.**

Je ne m'étonne pas si vous disposez d'elle ,  
Vous la servez sans doute avec beaucoup de  
zele ,

## INTENDANT DE MAISON. 63

Mais quelqu'en ait été jusqu'ici le succès ,  
Vous feriez pourtant bien d'en modérer l'excès.  
Nous allons trop grand train , je vous le dis  
encore ,

Et je crains qu'à la fin....

### TAPINOIS.

Bon , c'est une Pecore.

Une folle qui court à sa perte tout droit ,  
Et veut se ruiner à tel prix que ce soit.  
Sans nous mille fripons dont le monde fourmille ,  
Égloutiroient bientôt les biens de sa famille.  
Et puisque de ses biens l'héritage absolu ,  
Au premier occupant semble être dévolu ,  
Autant vaut-il qu'il passe à ceux qui le méritent ,  
Et que d'honnêtes gens comme nous en profitent.

### ISCARIOT.

C'est très-bien raisonné.

*Des Ayeux chimeriques de Rousseau. Act. 4.*

### IRRESOLU.

*Quelques traits de son Caractere. Les hommes qui ont ce défaut sont souvent à charge à eux-mêmes , & nuisent à leurs affaires.*

FRONTIN *Valet de Dorante.*

Or sçachez donc, Monsieur, que ce matin, mon  
maître ,

S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a t'il  
dit,

Tes discours ont long-tems occupé mon esprit.  
Tout bien considéré je me trouve en un âge,  
Où je dois en effet songer au mariage.  
Je ne balance plus, le dessein en est pris.

P Y R A N T E *pere de l'Irrésolu.*

Plus agréablement pouvois-je être surpris ?  
Tien, voilà deux louis pour la bonne nouvelle.

F R O N T I N.

Très obligé, je fors, mon maître me rapelle.  
Je l'habille, il se taît. Quand il est habillé.  
Je révois, me dit-il, tantôt tout éveillé,  
Qui? moi? me marier? ah! je n'ai point d'envie;  
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

L I S I M O N.

Je vous l'avois bien dit, qu'il se moquoit de  
vous.

P Y R A N T E.

Allons Coquin, rends-moi mes deux louis.

F R O N T I N.

Tout doux.

Ceci ne finit pas, comme on pourroit le croire.  
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon histoire.  
Il sort: à son retour il paroît tout changé,  
Il brule de se voir par l'hymen engagé.

D'un semblable projet je ne faisois que rire.  
Mais comme il m'a permis de venir vous le  
dire ,

Et de vous assurer qu'il ne changera point ,  
Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point,

P Y R A N T E.

C'est bien dit, il me craint, il m'aime, il me  
respecte ,

Sa résolution ne peut m'être suspecte.

Mais dis-moi ?

F R O N T I N.

Quoi, Monsieur ?

P Y R A N T E.

Je serois curieux.

De sçavoir, s'il n'a point encor jetté les yeux  
Sur quelque objet....

F R O N T I N.

Eh oui, c'est ce qui fait sa peine.

P Y R A N T E.

Comment ? a-t-on pour lui du mépris, de la  
haine ?

F R O N T I N.

Non, ce n'est point cela. La peine où je le vois,

C'est qu'il aime, Monsieur, deux belles à la fois.

L'un de ces deux objets est une jeune blonde

Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde.

D V

Et l'autre est une brune aux yeux vifs & perçans ;  
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins  
puissans.

Le sérieux de l'une & sa langueur touchante ;  
Lui disent qu'elle est tendre, & fidele, & constante.  
Mais l'enjouement de l'autre & sa vivacité ,  
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.  
Enfin passant toujours de la blonde à la brune ;  
Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune.  
Et quant à moi je crois , que pour le rendre  
heureux ,

Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

## MEME CARACTERE.

DORANTE *l'irrésolu.*

Quand il est question , Frontin , de s'engager ,  
Par les nœuds de l'hymen , on n'y peut trop  
songer.

FRONTIN.

Mais , sur tout autre fait comme sur cette affaire  
Vous ne sçavez jamais ce que vous voulez faire.  
Vous rêvez ?...

DORANTE.

Après tout de l'humeur dont je suis ;  
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis ,



Et tous les accidens dont l'hymen nous menace ,  
Oui , je sçai les moyens de parer ma disgrâce ;  
De faire que pour moi , l'hymen ait des douceurs.  
Quand on fait un bon choix , c'est le lien des  
cœurs.

Un mari complaisant , libéral , jeune & tendre ;  
Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre ,  
Si lorsqu'il se marie , il possède le cœur ,  
De celle dont il veut faire tout son bonheur.  
Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme ,  
Vertueux , il soutient la vertu dans son ame.  
Rempli d'égards pour elle , il en est respecté ,  
Fidèle , il la maintient dans la fidélité.  
Mille exemples enfin font aisément connoître ,  
Que souvent les maris sont ce qu'ils veulent être.  
Malgré les mœurs du tems je veux me rendre  
heureux ,

En bornant à ma femme & mes soins & mes  
vœux.

Et plus amant qu'époux , toujours la politesse  
Suivra les doux transports de ma vive ten dresse  
Voilà le vrai moien d'être en repos , chéri ,  
Et de faire au galant préférer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce tems ci me paroît difficile ;  
Quiconque y réussit peut passer pour habile ,

Dvj

Mais ce miracle là vous étoit réservé.

D O R A N T E.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

F R O N T I N.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles,  
Votre cœur panche-t'il également pour elles ?

D O R A N T E.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà fait.

F R O N T I N.

N'aimez-vous point Julie ?

D O R A N T E.

Oui, je l'aime en effet.

Son aimable enjouement me ravit & m'enchanté,  
Quel brillant ! quel éclat !

F R O N T I N.

Elle est vive & piquante,

ses yeux quoique muets demandent clairement,  
Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

D O R A N T E.

Je l'avoüe entre nous, dès que je l'envifage ;  
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

F R O N T I N.

Je fuis de même avis. Or donc fans biaiser ,  
Il faut nous dépêcher , Monsieur , de l'époufer.

D O R A N T E.

El'y voilà réfolu, ... mais pourtant quand j'y  
penfe ,

Sa sœur est bien aimable!

FRONTIN.

Elle est d'une indolence..

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien ,  
Une douce langueur ; un modeste entretien ,  
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime ,  
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.  
Oui, quoique malgré moi, Julie ait tous mes  
vœux ,

Je sens qu'avec sa sœur je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. *A part* Bon, le voilà qui  
pense.

Votre choix est-il fait ?

DORANTE.

Non, je suis en balance,  
Je ne sçai que résoudre & d'une & d'autre part.

FRONTIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? Choisissez au hasard, &c.

*Sc. 2. Act. 1. De l'irresolu. de Desfontaines.*

## J A L O U X.

*UN homme jaloux à l'excès s'expose à de  
grands tourmens.*

Le Comédie offre sur cette matiere des  
Tableaux fort amusans.

UN GASCON *Embrassant un  
Gentilhomme de Beauce, jaloux  
& brutal qui alloit se marier.*

Ah ! Monsieur.

LE BEAUCERON.

Et morbleu , d'où vient donc l'embrassade ?  
La peste vous étouffe avec votre jargon.

LE GASCON.

Monsieur de Courteville....

LE BEAUCERON.

Il est vrai , c'est mon nom.

LE GASCON, *l'embrassant bien fort.*

Vous ne connoissez plus vos amis.

LE BEAUCERON.

Et de grace ,

Laissez-moi prendre haleine & vous revoir en  
face ,

Voulez-vous m'étouffer ? enfin je vous connois.

## LE GASCON.

Sans doute.

## LE BEAUCERON.

Et depuis quand ?

## LE GASCON.

Depuis plus de dix mois ;

Vous êtes Beauceron volontiers ?

## LE BEAUCERON.

Je le pense ;

*Gas.* C'est un Galant qui cherche à faire connoissance.

## LE GASCON.

J'étois , & vous m'allez connoître assurément ,  
Capitaine & Major dans certain Régiment ,  
Qui passa l'an dernier dedans votre Village.

## LE BEAUCERON.

Ah ! oui. Les grands fripons !

## LE GASCON.

On fit quelque ravage ,  
J'en demeure d'accord , mais je fus des premiers....

## LE BEAUCERON.

Vous êtes donc , Monsieur , de ces aventuriers  
De ces ames de feu , de poudre & d'espérance

De ces geus avec qui chez soi l'on n'est point  
maître ,

Qui ne suivez en tout que votre passion ,  
Et qui voulez par-tout être à discrétion ,  
Dont l'esprit emporté , comme vôtre regarde  
Du noble Campagnard , la femme Campa-  
gnarde ,

Qui vous apprivoisant dès la seconde fois ,  
Mettez effrontément un honneur aux abois ,  
N'employez tous vos soins qu'à gâter un mé-  
nage ,

Et n'êtes point content que le mari n'enrage.

LE GASCON.

Epargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je suis  
Ennnemi capital de semblables amis ,  
Mais enfin dites-nous quel motif vous amene ?

LE GASCON.

Je viens pour des billets \* & rencontrant Cli-  
mene ,

J'ai pris occasion ....

LE BEAUCERON.

C'est donc assez jaser.

\* On suppose dans cette Pièce , qu'il se faisoit  
une Lotterie dans la maison de Climene.

Qui vient pour des billets ne vient pas pour  
causer.

LE GASCON.

Morbleu, j'aime le Sexe, & ma joye est extrême  
Quand je trouve....

LE BEAUCERON.

Tout doux.

LE GASCON.

Sçachez...

LE BEAUCERON.

Sçachez vous-même ;

Si vous ne le sçavez, que vous voyez en nous,  
Le Cousin de Climene & son futur époux ;  
Que je me dois dans peu marier avec elle ;  
Et me voir Gouverneur de cette Citadelle ;  
Que je veux pour briser toute autre liaison,  
Y mettre mon honneur bientôt en garnison ;  
Qu'étant noble & Seigneur d'une assez belle  
Terre,

Mon logement doit être exempt des gens de  
guerre,

Et qu'enfin je prétens en cette qualité,  
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit je vous entends.

J A L O U X.  
LE BEAUCERON.

C'est ce que je demande;  
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON.

Je le veux , c'est assez m'en dire sur ce point.  
*Il sort.*

LE BEAUCERON *parlant à Climene.*  
Enfin vous voulez donc en tous lieux & tous  
jours ,  
De votre humeur galante entretenir le cours,  
Voir toujours près de vous quelque face cho-  
quante ,  
Pour moi futur époux , de femme trop ga-  
lante ,  
Et que je trouve ici toujours malgré ce rang ;  
Quelque nouveau transf qui m'échauffe le sang.  
Quelque diseur de rien , de qui l'ame coquette  
Sçache à brule pourpoint titer une fleurette ,  
Qui vous serre les mains , & qui pour mes  
péchés ,  
Vous parle incessamment à quatre doigts du nez.

CLIMENE.

Comme je suis chez moi , je crois par bien-  
séance ,  
Ne pouvoir me parer de quelque complai-  
sance ,



Et principalement lorsque je vois des gens,  
De qui la mine & l'air exigent.

## LE BEAUCERON.

Je prétends.

Qu'on peut payer ces gens malgré la bien-  
séance,

D'un adieu bien succinct, & d'une révérence;  
Mais je vois ce que c'est, la Belle, vous  
aimez.

Ces Messieurs à fracas, ces Galans parfumés.

*Suite du même Caractère.*

## CLIMENE.

Ne voulez-vous songer qu'à me persécuter ?  
Et n'être ingénieux que pour me tourmenter ;  
La plus rare beauté veut que l'art la féconde , \*  
Il faut être à la mode ou renoncer au monde ;  
Outre que je ne vois dans mon ajustement ,  
Rien que de fort modeste , à parler fran-  
chement.

Tout vous choque & sur tout vous voulez me  
contraindre.

\* Il venoit de critiquer qu'elle fut parée.

## LE BEAUCERON.

Il est vrai , j'ai grand tort , Cousine , de me plaindre ,

Je devois , sans troubler tantôt votre entretien ,  
Avec ces deux Messieurs passer sans dire rien ;  
Je devois avec eux , pour flatter votre attente ,

Laisser agoniser votre pudeur mourante ,  
Et voir d'un œil tranquile & plus commode  
enfin ,

Un reste de vertu qui tiroit à la fin.

Je crois que sur ce pié j'aurois l'heur de vous  
plaire :

Mais on en diroit trop , si je pouvois m'en  
taire ,

Je suis sur ce sujet difficile à ferrer ,  
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

## CLIMENE.

Des discours si piquans ont un peu trop de  
suite ,

Mais sur quoi pouvez-vous censurer ma conduite ?

Ai-je dans mes habits rien qu'on puisse blâmer ?

## LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans mes discours qui vous puisse alarmer ?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans l'entretien contre la bienfiance ?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance ?

LE BEAUCERON.

Voyez - vous les habits , les discours , l'entretien ,

Cela , c'est quelque chose , & si cela n'est rien ,  
C'est votre cœur qui donne entrée à la fleur-  
rette ,C'est entre cuir & chair que vous êtes coquette ,  
Et je voudrois enfin , pour voir mes vœux  
contens ,

Avec moins de dehors , avoir plus du dedans ,

CLIMENE.

Je vous entends toujours plaindre de quelque  
chose.

LE BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un  
qui cause.

Puis-je être auprès des gens , & ne leur dire  
mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer sans passer pour un sot ?

CLIMENE.

La civilité veut....

LE BEAUCERON.

Afin que sans surprise ,

L'amour de notre hymen fasse un hymen de  
mise ,

Quin'ait pour Compagnon jamais le repentir ,  
De mes goûts & penchans , je veux vous  
avertir ,

Et vous pourrez compter là - dessus : je vous  
aime

Trop & trop peu ; deux mots expliquent cet  
emblème ,

Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux ,  
Trop peu , pour ne vouloir que la moitié de  
vous.....

J ne m'en contrains guère , & même je m'en  
pique ;

Je suis souvent chagrin & quelquefois critique ;

Je suis vieux , ombrageux , d'assez méchante  
humeur ,

Si je ne suis pas beau , je ne fais point de peur ,  
Mais naturellement j'ai de la défiance ,  
Beaucoup de jalousie & peu de complaisance.  
Enfin mon plus beau trait , c'est quinze mille  
francs ,

Que je mange ou je bois , s'il me plaît , tous  
les ans ;

Cependant je prétends , si l'hymen en décide ,  
Etre de votre cœur seul pilote & seul guide ,  
Que dans votre entretien , autre que moi  
n'ait part ,

Rendre votre air coquet un peu plus camp-  
gnard ,

Et qu'en faveur des soins que j'ai pris pour  
vous plaire ,

Votre amour vagabond devienne sédentaire.

Je veux vous tenir lieu de galant , de mari ,

D'Adonis , de Phœbus , de cher , de favori...

En peu de mots , voilà matière à décider ,

Vous verrez si cela vous peut accommoder ,

Et me direz tantôt quelle est votre pensée.

CLIMENE.

Sans attendre...

JALOUX.  
LE BEAUCERON.

Et cela n'est pas chose pressée ;  
Je n'ai pas le loisir.....

*Il sort.*

*Du Gentilhomme de Beauce de Montfleur. Sc. 8. Act. 3.*

MEME CARACTERE.

*C'est le tableau de toute l'agitation où doit être un homme qui étant déjà extrêmement jaloux par lui-même, découvre des indices certains que la personne qu'il veut épouser en aime un autre que lui.*

LE BEAUCERON.

J'ai l'esprit en souci de cette porte ouverte ,  
Et de notre portier sur son lit endormi ,  
Peut - être que quelqu'un l'a fermée à demi ,  
En sortant du logis , ou c'est quelque mystère ,

Il est nuit , & je veux me cacher & me taire ,  
Si l'on me croit dehors , j'en puis être éclairci ,  
Et voir sans être vu ce qui se passe ici ;

Quelqu'un vient , écoutons.

B E A T R I X *Suivante de Climene.* \*

Il est nuit , l'heure presse ,

\* *Elle croit n'être entendue de personne.*

Et

Et je crois qu'il est tems d'avertir ma maîtresse ,  
 Et notre Beuceron pourroit bien revenir ,  
 Climene avec Leandre a. pû s'entretenir ,  
 Depuis qu'il est dehors , ils n'ont bougé d'en-  
 semble.

LE BEAUCERON *à part.*

Quoi ! Léandre est ceans ?

BEATRIX.

Quand un hazard assemble  
 Deux amans, que l'amour unit en même tems,  
 Il se passe, ma foi, des momens bien plaisans :  
 On cajole, on badine, on ne songe qu'à plaire,  
 L'œil devient plus brillant qu'il n'est à l'ordinaire  
 Un certain rouge au tein donne un nouvel  
 éclat,

On a de l'enjouement, le sang bout, le cœur bat.

LE BEAUCERON *à part.*

La peste, quelle en sçait !

BEATRIX.

Je juge par moi-même,  
 Du plaisir que l'on a d'être avec ce qu'on  
 aime,  
 Le Basque & moi voyions tantôt nos feux  
 contens,

Nous avons assez bien employé notre tems.

C'est un plaisant Garçon , & pas un n'en approche !

Qu'il a plaisamment fait , ce Monsieur de la Roche !

Et pour faire sortir d'ici le Beauceron ,

Qu'il a bien contrefait son visage & son ton !

LE BEAUCERON *bas.*

Ah masque ! c'est donc vous qui conduisez la barque.

BEATRIX.

Par ma foi ce Magot

Mériterait d'avoir des cornes pour son lot.

LE BEAUCERON *bas.*

Avis au Lecteur.

BEATRIX.

Mais il doit sçavoir , je pense ,

Que l'on l'a pris pour dupe , & j'en ris par avance ,

Ce n'est qu'entre ses dents qu'on le verra pester,

Il est trop glorieux pour s'en venir vanter....

Je voudrais bien avoir le plaisir de l'entendre ,

Mais je ne vois venir Clémène ni Léandre ;

Allons les séparer , dedans cet entretien ,

Il passeront la nuit , si l'on ne leur dit rien.

\* De la Lotterie où il avoit mis.



LE BEAUCERON *seul.*

Ah ah ! chacun ici cajole à tour de rôle ,  
Léandre est seul auprès de Climene & le drôle  
Avec ceux du logis étoit donc du complot ,  
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot !  
Ah megere ! ah serpent ! oui cette fine mouche ,  
De l'honneur de Climene est la pierre de touche ,  
Et ne se défend pas de garder le manteau ,  
Pourvû que la traîtresse ait sa part au gâteau :  
Maudite Beatrix ! perte d'une famille !  
Pernicieux Brulot de l'honneur d'une fille...  
Quelqu'un vient , écoutons sans qu'on nous  
puisse voir.

LEANDRE, BEATRIX, CLIMENE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Cli-  
mene ,  
Mais souffre en la quittant que je flatte ma  
peine ,  
Laisse agir mon respect & ma flamme en  
ce lieu ,  
Jusqu'au dernier moment de ce funeste adieu ;  
Le mortel déplaisir où cet adieu me plonge ,  
Me fait envisager mon bonheur comme un  
songe :  
Un demi jour a vu sa naissance & sa fin  
Madame , & cet effet de mon mauvais destin ,  
E ij

Me fait appréhender de me voir plus à plaindre,  
Qu'un Brutal dont l'ardeur s'efforce à vous  
contraindre ,

Et que je percerois plutôt de mille coups ,  
Que de souffrir jamais qu'il devint votre époux.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah ! le fâcheux rival.

CLIMÈNE.

Cette plainte m'offense ,  
Et mon amour vous doit tenir lieu d'assurance ,  
Ce Cousin de nos coups n'a pû se garantir ;  
Loin de s'en allarmer , il faut s'en divertir ,  
Flatter en le jouant notre ardeur mutuelle ,  
Lui faire chaque jour quelque pièce nouvelle ;  
C'est un Provincial épais , matériel ,  
Qui dupe au dernier point , se croit spirituel ,  
De tous autres enfin son humeur le discerne ,  
Et de pareils Lourdauds méritent qu'on les berne

LE BEAUCERON *bas.*

C'est encor trop d'honneur : où m'étois-je  
fourré ?

BEATRIX.

Si j'y puis quelque chose , il doit être assuré ,  
Que nous le bernerons de la bonne manière ,  
Et qu'à m'en divertir je serai la première.

J A L O U X.

85

LE BEAUCERON *bas.*

Je me le tiens pour dit.

CLIMENE.

C'est perdre en vains discours les momens qui  
se passent,

Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous  
chassent.

LEANDRE.

Quand nous reverrons-nous ?

CLIMENE.

Demain.

LEANDRE.

Où ?

CLIMENE.

Dans ce lieu.

BEATRIX.

Vous le sçavez du Basque.

LEANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMENE.

Adieu.

LE BEAUCERON *seul.*

J'en tiens, ils ont assez agité la matiere;

Je suis pris pour un sot de plus d'une maniere;

Je suis suffisamment éclairci de leurs feux,

Et je serai cocu dès demain si je veux :

E iij

Je n'ai qu'à l'épouser, c'est une affaire faite,

Ceci ne va pas mal. Ah petite coquette !

Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur em-  
paumé :

Coupe le nœud d'hymen, avant qu'il soit  
formé.

Sans craindre ni prévoir ma juste réprimande

Vous laissez fourager le pré que je marchande,

Et me croyez d'humeur à vous donner la main,

Quand pour moi votre honneur n'aura que du  
regain,

Et mon amour pour vous tiendrait encor pied  
ferme ;

Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,

Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton,

Et vous n'en connoissez tout au plus que le nom.

J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,

Et mon front vient d'ici de l'échapper trop  
belle :

Je suis ce maudit lieu de Coquettes farci,

Et ne suis plus si sot que de rester ici.

Les filles à Paris sont pour nous trop sçavantes ;

Il faut des gens galans, pour des filles ga-  
lantes ;

Et je m'en tiens au nœud de consanguinité,

Je vais dire au Pays comme l'on m'a traité.

*Le Gentilhomme de Beauce de Montfleury.*

## MEME CARACTERE.

*Jaloux dès le jour de la nôce. Un tableau de jalousie qui paroît outré, est souvent une bonne leçon pour ceux qui ont ce défaut.*

**SANSSOUCI**, *Valt de Mr. Vilain,  
Conseiller d'un Présidial.*

Je vous le dis , Monsieur , dussai-je vous déplaire ,

Votre chagrin m'étonne , & je ne puis m'en taire ;

Quel déplaisir secret vous rend mortifié,  
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.

A peine a-t'on fini cette cérémonie ,

Et loin de faire honneur à votre compagnie ,

Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens,

De ce que vous avez d'amis & de parens;

Quand pour vous embrasser chacun se fait de fête ,

Vous vous mordez les doigts & secouez la tête ,

Et quoiqu'en votre hymen chacun prenne de part;

Vous ne prenez plaisir qu'à rêver à l'écart.

Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de  
nôces ?

M. VILAIN.

Oui , morbleu je suis las de voir tous ces  
Carrosses ,

Fondre de toutes parts ici plus que jamais ,  
Et d'en voir débarquer des Courtisans profés ,  
Dont l'abord à mes soins fournissant de matière ,  
Joint au fracas de Cour , leur humeur fami-  
lière ,

Et qui sans être amis , conviés ni parens ,  
Accablent ma moitié de leurs saluts fréquens.

S A N S S O U C I.

Cela n'est rien , Monsieur , on ne peut s'en  
défendre ;

Cette civilité ne vous doit pas surprendre ,  
Et ce jour passé , rien ne combattra vos feux ;  
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux ,  
Si-tôt que vers chez vous , vous aurez fait re-  
traite.

Car Madame a du bien , elle est jeune &  
bien faite.

Vous , le fils d'un Marchand opulent & loyal ,  
Et Conseiller de plus d'un bon Présidial ,  
Rempli de gens sçavans , qui sur quoi qu'on con-  
teste ,

Entendent presque tout le Code & le Digeste ,  
Et qui , quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne sommes que sept qui ne l'entendons  
point ,

Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête ,  
C'est que ma femme veut , pour achever la  
fête ,

Avoir la Comédie ici ce soir....

SANS SOUCI.

Tant mieux.

Mr. VILAIN.

Ces fadaïses n'ont rien pour moi que d'ennuyeux ;  
Ce sont amusemens pour le Peuple stupide ,  
Dont la plaisanterie est toujours insipide ;  
De plus , la Comédie attirera ceans ,  
Des Masques importuns , des Coquets fainéans ,  
Qui croissent mon chagrin , lorsque leur joie aug-  
mente.

Ma femme à coquetter a déjà quelque pente ,  
Et quelquefois l'appas d'un discours engageant...  
Enfin il seroit bon d'épargner cet argent ;  
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire ,  
J'en vais dire à l'instant quatre mots à sa mere ,  
L'en dégoûter , de peur que si l'on la prévient ,  
Elle ne soit d'avis , mais je la vois qui vient.

E v

Me. BRIONNET.

Quoi ! Monsieur , quand chacun à danser s'étudie ,

Faire le fix derrière , & fausser compagnie ,

Quelle raison vous force à vous cacher de nous ?

Allons , je veux danser les cinq pas avec vous :

Nos Violons sont bons , leur symphonie est douce ;

Venez , pour m'imiter, mettre bas votre housse :

Mettre le monde en train de se bien divertir.

M. VILAIN.

S'il se divertit mal , Madame , il peut sortir :

L'hymen a ses chagrins , & sa cérémonie

Réduit assez souvent la joie à l'agonie ,

Et nous venons de faire un terrible marché.

Me. BRIONNET.

A quoi bon ce discours ? en êtes-vous fâché ?

Vous , dont l'empressement d'entrer en ma famille ,

Témoignoit tant d'amour & de soins pour ma fille.

M. VILAIN.

Madame , ce n'est pas faute d'empressement ;

Mais je suis son Epoux , & j'étois son Amant ;

Et depuis que sur moi ce nouveau titre opère ,

J'ai bien à soutenir un autre caractère ;



Elle est jeune , il pourroit n'y faire pas trop sûr,  
Et sa tête est un fruit qui n'est pas encor mur.

Me. BRIONNET.

Être femme à quinze ans , n'est pas chose nouvelle ,

Quand on me maria , j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la chose alloit ,  
Et que dès ce tems-là votre honneur chanceloit.

Me. BRIONNET.

Mon gendre , car enfin je puis vous parler  
franc ,

Cela ne sied point bien aux gens de notre rang.

Usez-en comme moi , laissez-la la satire.

Je connois vos défauts : quelqu'un m'entend-t'il  
dire ,

Qu'un gendre tel que vous , n'étoit pas bien  
mon fait ,

Que vous êtes choquant , brutal & contrefait ,

Que pour être cheval comme ceux que l'on guide ,

Il ne vous manque rien que la selle & la bride ;

Ce sont des yérités , vous le sçavez fort bien ,

Cependant je les sçai , & si je n'en dis rien ,

Imitez ma méthode & que chacun se loue.

E v j

Votre discrétion est grande , je l'avoue ;  
 Mais vous m'obligerez , Madame , sur ce point ,  
 De ne me dire plus que vous n'en parlez point :  
 Cependant dites-moi , si votre Comédie ,  
 Que votre fille veut avoir , quoiqu'on en die ,  
 Est un régal pour vous , de qui la nouveauté  
 Ait de quoi régaler votre caducité.

M. BRIONNET.

Pourquoi non ? quoique Vieille , il en est de  
 risibles ,  
 Où les plus sérieux peuvent être sensibles ,  
 Pleines de mots plaisans....

Me. VILAIN.

Du comique , morbleu !  
 Du Comique chez vous ? cela n'est bon qu'au feu :  
 Ces mots que vous nommez plaisans , sont des  
 fottises ,  
 Qui n'ont point pour témoins des femmes  
 bien apprises.

Les postures des gens , leurs grimaces , leurs tons  
 Sont à craindre , ceans pour plus de cent raisons.

Me. BRIONNET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en désespère

Et qu'au bout de neuf mois , notre épouse très-  
chère ,

Par les impressions que l'Esprit y reçoit ,  
Nous fasse des Magots comme ceux qu'on y voit.  
Est-il rien si contraire aux Jeunes mariées ?

Me. BRIONNET.

Hé bien n'en ayons point , puisque c'est vo-  
tre avis.

M. VILAIN.

Adieu , c'est m'obliger , je ne sçaurois m'en  
taire.

*Les nouveaux Mariés. Intermède de la Tragédie des amours  
de Didon & d'Enée , de Montfleuri.*

## MEME CARACTERE.

Rien n'est plus ombrageux qu'un Jaloux.  
L'Auteur représente un homme à qui  
tout fait ombrage & qui ne veut lier  
connoissance avec personne de peur d'être  
trompé.

SGANARELLE. Il se croit seul & ne  
voit point Valere ni Ergaste.

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant ,  
Que la corruption des mœurs de maintenant ,

VALERE.

Je voudrois l'acoster s'il est en ma puissance ;

Et tâcher avec lui de lier connoissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette sévérité ,  
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté.  
La jeunesse en ces lieux libertine absolue  
Ne prend....

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté ci ;  
Passons du côté droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la Ville en moi ne peut produire  
Que des.....

VALERE.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Héu ? j'ai cru qu'on parloit. Aux champs graces  
aux Cieux ,

Les sottises du tems ne blessent point mes yeux ;

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plait-il ? les oreilles me cornent.

Là tous les passe-tems des jeunes gens se bornent...

*Valere salue.*

Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul Godelureau

Ne vient....

*Valere resalue.*

Que Diable....

*Ergaste salue de l'autre côté.*

Encor ? que de coups de chapeau ?

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous intérompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi l'honneur de vous connoître  
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux  
plaisir,

Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice ;  
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le croi.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins.  
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais Monsieur, sçavez-vous les nouvelles  
Que l'on'dit à la Cour & qu'on tient pour fideles?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il est vrai, mais pour les nouveautés,  
On peut avoir par fois des curiosités.  
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence,  
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part,  
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point d'autres  
part.

Les Provinces auprès sont des lieux solitaires,  
A quoi donc passez-vous le tems ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

JALOUX.

97.

VALERE.

L'esprit veut du relâche & succombe par fois,  
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.  
Que faites-vous le soir avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire,  
Cette réponse est juste & le bon sens paroît,  
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.  
Si je ne vous croiois l'ame trop occupée,  
J'irois par fois chez vous passer l'après soupée,

SGANARELLE.

Serviteur.

*Il sort.*

VALERE.

Que dis-tu de ce bizard fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque & l'accueil loup garoux.  
*Moliere Ecole des maris.*

*Un homme jaloux à l'excès est capable  
d'imaginer l'expedient le plus bizarre  
pour s'assurer d'un cœur.*

DAMON.

Mais de vos noirs chagrins quel peut être l'objet ?

LEANDRE.

Je suis jaloux.

JALOUX.

DAMON.

Jaloux ?

LEANDRE.

Oui , jaloux comme un Diable.

DAMON.

De qui ?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait est admirable !

LEANDRE.

Je suis sûr d'être aimé, mais je tremble qu'un  
jour....

Souvent le mariage est la fin de l'amour.

Les femmes, tu le sçais sont foibles, inconstantes,

On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.

J'en suis frappé, je crains.... j'en mourrois de  
douleur,

Si je tombois, ami, dans un pareil malheur.

Car enfin méprisant la commune méthode,

Je veux aimer ma femme & l'aimer à ma mode.

J'en veux en même tems être amant & mari,

Mais aussi j'en veux être également chéri.

Pour satisfaire donc à ma délicatesse,

Je prétends de Julie éprouver la tendresse ;

Avant de l'épouser je veux être certain,



Que tout autre que moi l'adoreroit en vain.  
Que les plus grands efforts d'une ardente poursuite ,

Que le brillant éclat du plus parfait mérite  
Qu'en un mot il n'est rien qui la puisse engager,  
Malgré le goût du siècle au plaisir de changer.  
Assuré de son cœur dès demain je l'épouse.  
Incertain, je me livre à mon humeur jalouse.  
Point d'hymen. Aide-moi dans dans l'exécution,  
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,  
Mon repos, mon honneur.

D A M O N.

Ah ! que viens-je d'entendre ?  
Que dis-tu ? que veux-tu ? que faut-il entre-  
prendre ?

LE A N D R E.

Il me faut un Rival , & pour un tel emploi ,  
Ne m'est-il pas permis de te choisir , dis moi ?  
Sur tout autre que toi sans être téméraire ,  
Puis-je me reposer du soin de cette affaire ?  
En mérite en vertu tu n'as guerre d'égal ,  
Et quand ma jalousie en toi prend un Rival ,  
Je présente à Julie un moyen infailible ,  
De prouver que son cœur pour moi seul est  
sensible.  
Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'ac-  
cès ,

Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur succès.

Feins donc d'être charmé des beautés de Julie

D A M O N.

Moi , je seconderois une telle folie ?

Quitte mon cher ami ; ce bizarre dessein.

L E A N D R E.

Pour m'en faire changer tu parleroies en vain.

Sers-moi dans ce projet, Damon, je t'en conjure

D A M O N.

Je ne sçaurois commettre une telle imposture.

Qui? moi? j'irois d'un ton faussement langoureux,

Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?

Non , à tous mes discours la vérité préside.

Je ne veux point passer pour un ami perfide ;

Et que diroit Julie apprenant mon amour ,

Quand je la presserois sur un tendre retour ?

Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien  
sur elle ,

Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidèle.

Mais enfin supposons que sensible à mes vœux ,

Son cœur peut balancer à choisir de nous deux.

Que ferai-je pour lors , dis-moi , te trahirai-je ,

Et quand je le voudrois , Leandre le pourrai-je ?

Il faudra donc paroître au moment d'être aimé ,

Trahir le même objet dont je semblois charmé.

Quel procédé honteux !

LEANDRE.

Si Julie est constante ,  
Mes vœux serons remplis , j'aurai l'ame con-  
tente.

Si son cœur peut changer je perdrai sans douleur ,  
Un infidele objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal , de ce que tu médites ,  
Ami , pour toi , pour moi , j'aprehende les suites ;

LEANDRE.

Oh ventrebleu c'est trop raisonner sur ce point ,  
Je vous crus mon ami , mais vous ne l'êtes point ,  
Quoi ! loin de vous prêter à guérir ma foiblesse .

DAMON.

Tu le veux donc ? je cede au désir qui te presse .  
Je vais pour te servir employer tous mes soins ,  
Je n'épargnerai rien , mais souviens-toi du  
moins ,

Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie ,  
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.

*Sc. 6 . Act. 1 . Du curieux impertinent de Destouches.*

*Il est bon d'apprendre au Lecteur que le fruit  
de ce bizarre dessein fut que Damon se fit aimer  
tout de bon de Julie & l'épousa.*

## JALOUSIE.

*Tous les mouvemens de jalousie ne sont pas blâmables. il est des circonstances où ils ne peuvent que plaire à l'objet aimé.*

## ROSALIE.

Vous vous fâchez je croi ?

## DARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,  
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible.  
Qui montre que pour vous tout est indifférent.  
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

## ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

## DARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage :  
Si pour vous c'en est un quand à moi je le suis ;  
Plus je sens vivement plus je sens que je suis.  
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence,  
Et quoique vous puissiez dire pour sa défense,  
L'insensibilité ne sçauroit être un bien.  
Quoi ! jamais n'être ému , n'être affecté de rien ?  
Rester au même point tout le tems de sa vie,  
Tandis qu'autour de nous , tout change , tout  
varie ;

Borner ou pour mieux dire anéantir son goût ;  
Ne voir , ne regarder , & n'envisager tout ,  
Qu'avec les mêmes yeux , & sous la même  
forme ,

N'avoir qu'un sentiment , qu'un plaisir uniforme ,  
Etre toujours soi-même ? y peut-on résister ?  
Est-ce là vivre ? non , c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand.

D'ARVIANE.

Il devrait l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître.

Qu'il le faut.... mais quel est l'état où je vous  
vois ?

Vous ne me quittez pas pour la première fois.  
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude.

D'ARVIANE.

Hélas ! je vous laissois dans une solitude ,  
Où vos charmes naissans par moi seul adorés ,  
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.  
A ma conquête alors l'amour bernoit les vôtres ,  
Grands Dieux ! que ce départ est différent des  
autres ?

Vous restez à Paris. Déjà de tout côté ,

On va semer le bruit que fait une beauté.  
 Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?  
 Je vous vois mille Amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils ?

DARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer....

DARVIANE.

Eh ce sont,

Tous ceux qui vous ont vûe & ceux qui vous  
 verront.

Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?

Ou n'y seriez-vous pas encore accoûtumée ?

Apprenez que vos yeux en savent plus que  
 vous,

Vous leur laissez parler un langage si doux,

Ils savent regarder d'une façon si tendre,

Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre

Chacun de vos regards paroît un sentiment,

Qui semble autoriser les desirs d'un amant.

Mais de ceux que l'amour a mis sous votre loi,

Vous n'avez jamais sçu désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si doux esclavage ?

DARVIANE

JALOUX.

105

DARVIANE.

Vous à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? osez le réclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage t'on pas quand on se laisse aimer ?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez d'une façon discrète,

Que naturellement je suis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah ! si vous vouliez l'être il ne tiendrait qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux ?

DARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie ;

Mais la mienne bien loin d'être une frenésie,

N'est qu'un sentiment vif & toujours animé,

Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

A de fausses terreurs, tout vous sert de matière,

Vous voulez occuper mon âme toute entière ;

Chez vous l'inquiétude est dans son élément,

On n'a jamais été plus injuste en aimant.

En croyant pénétrer le fond de ma pensée,

*Tome II.*

F

Helas ! combien de fois m'avez vous offensée ?  
L'amour dans votre cœur est toujours en cour-  
roux.

DARVIANE.

Ah ! vous me trahirez, je le sçais mieux que  
vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin , laissons-là le reproche,  
*Sc. 5. Act. 1. De Melanide de la Chaussée.*

JEUNES GENS.

Jeune homme poli & rempli de sen-  
timens d'honneur. Ses manieres. Son  
langage.

*Dans la Scene suivante on verra le ca-  
ractere d'un jeune homme bien né & qui  
a de la politesse. Les jeunes gens devroient  
se convaincre qu'avec la politesse ils se  
concilient l'amitié & l'estime des hom-  
mes , titre nécessaires pour s'avancer dans  
le monde , on leur tient déjà compte des  
dons de la nature qui ne leur ont rien  
couté & de l'agrément que porte avec soi  
la jeunesse , s'ils joignent à ces avantages  
de la politesse , de la douceur , de la pré-  
venance & des sentimens élevez, ils sont*



*presque assurez de gagner les cœurs, & quelque chemin qu'ils prennent dans le monde, on est charmé de pouvoir contribuer à leur avancement.*

Avant de rapporter cette Scene il est nécessaire d'en exposer le sujet au Lecteur.

UN Payfan avec sa femme s'étoient chargés de la nourriture de l'enfant d'un riche négociant qui alloit faire un long voyage en Amerique. Cet enfant parvenu à l'âge de quinze ans se sentant d'autres inclinations que celles d'un Payfan, s'échapa d'eux, se mit dans le service & par sa bonne conduite parvint jusqu'à la majorité d'un Régiment. Thibaut & sa femme profitant de son absence, formerent le dessein de substituer en sa place un fils qu'ils avoient & du même âge que celui du Négociant. Or il arriva que le pere étant de retour d'Amerique & le fils de l'armée se rendirent à Paris. L'un pour revoir son fils à qui il avoit donné en partant le nom de Vicomte, & l'autre pour revoir Thibaut & sa femme qu'il croioit être les pere & mere. Il est encore bon de sçavoir que

Thibaut avoit fait prendre le nom de Vicomte à son propre fils, voulant le faire passer pour fils de ce Négociant & qu'il l'avoit amené de son Village à Paris; Almédor (*c'est le nom du Négociant*) lui ayant écrit qu'il vouloit voir son fils.

## THIBAUT.

Saluez Monsieur votre pere, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE *avec l'air & la mine d'un lourdaud & d'un vrai Paysan.*

Serviteur mon \* Pere, non, à propos, vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR *indigné de sa balourderie.*

Je rougis de l'être.

## LE VICOMTE.

Vous êtes, Monsieur, (*à Thibaut.*) n'est-ce pas mon pere?

## THIBAUT.

Il m'appelle toujours ainsi par amitié.

## LE VICOMTE.

Eh bien, mon pere m'a échapé, n'ai-je pas

*\* Il veut dire qu'il auroit dû dire Monsieur ; & non pas mon, pere & d'ailleurs il sçavoit qu'Almedor n'étoit pas son pere, mais il avoit promis le secret à ses vrais pere & mere.*

dit aussi Monsieur, je sçais bien que je suis Vicomte une fois, & que je dois parler comme le beau monde; tatigué, on ne fait ici que me tarabuster sur tout; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR:

Ah! Madame Thibaut, Madame Thibant; vous avez eu plus de soin de cette ferme que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fut votre Fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre, il est encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je lui donnerai tant de façons....

LE VICOMTE.

Ah! mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je suis ici, j'aimerois mieux être chez nous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations basses! mais que cherchez ici ce jeune Cavalier? Qu'il a bonne mine!

THIBAUT.

C'est Clitandre, la peste te creve.

CLITANDRE.

Ah mon pere! que je suis heureux de vous trouver.

ALMEDOR.

C'est votre fils ; Monsieur Thibaut , que vous êtes heureux.

CLITANDRE à *Almedor*.

Monsieur , l'empressement que j'avois de saluer mon pere , m'a empêché de m'appercevoir qu'il avoit l'honneur d'être avec vous , je ne serois pas entré comme j'ai fait , & je sçais trop le respect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi , pas vrai ? tout le monde me trouve bien avec cet habit.

THIBAUT.

Qu'il est venu à la malheure !

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire pressante , & dans laquelle il s'agit de mon établissement ? mais j'attendrai , Monsieur qu'il ait reçu vos ordres , je me retire.

THIBAUT.

Oui , vous ferez bien , ne revenez qu'après le mariage de Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'est moi , voyez-vous , qui suis Monsieur le Vicomte.

## CLITANDRE.

Je men réjouis , Monsieur.

*Il fait une révérence & veut se retirer.*

ALMEDOR.

Attendez , s'il vous plaît , Monsieur , vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez , je serai bien aise d'y être présent ; j'ai toujours eu de l'amitié pour lui , il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT *au Vicomte.*

Retire-toi , donc Misérable , tu paroîtras encore plus sot auprès de Clitandre.

ALMEDOR.

Quelle différence entre ces deux jeunes gens , allons , Monsieur , ouvrez-vous à Monsieur votre pere , ne vous contraignez pas & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez , Monsieur , je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non , & si vous avez quelque chose à lui demander , je me servirai de l'autorité que j'ai sur lui pour vous le faire obtenir.

JEUNES GENS.  
CLITANDRE.

Il est vrai que si je manquois une occasion si favorable à mon avancement, je serois longtemps à la retrouver.

THIBAUT.

Monsieur a bien affaire de cela, parce qu'il est bon, faut-il que vous soyez indiscret? allez, allez, quoiqu'il vous dise, prenez mieux votre tems.

ALMEDOR à *Thibaut*.

Non, vous dis-je, mon cœur me parle pour lui. Vous ne devriez pas traiter si durement un aussi galant homme; ah que mon fils ne lui ressemble-t'il? (*à Clitandre.*) Courage, Monsieur, parlez hardiment, je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des besoins, sur-tout ceux qui sont dans le service.

CLITANDRE.

C'est la vérité, Monsieur, & je viens dire à mon pere, que j'ai un besoin pressant de deux cens pistoles.

THIBAUT.

Deux cent pistoles! Et d'où diantre veut-il que je les tire?

J E U N E S   G E N S .      113  
C L I T A N D R E .

Hélas , mon pere , je ne vous ai rien couté depuis mon enfance ; ce que je vous demande est non-seulement pour mon établissement présent , mais encore un degré pour me faire monter peut-être a la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le service , je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je suis Major de mon Régiment; le Lieutenant-Colonel est vieux & cassé , il consent de se retirer , moyénant quatre cent pistoles que je lui donnerai , & c'est un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi : tous mes camarades le souhaitent , ils m'aiment &.....

T H I B A U T .

Vous ennuyez Monsieur

A L M E D O R .

Bien loin de m'ennuyer , Monsieur , je suis charmé de vous entendre ; continuez de grace.

C L I T A N D R E .

Enfin il s'agit de ma fortune : à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous , mon pere ? Tant que j'ai cru avoir un frere , je ne vous ai point été à charge , mais à présent que vous n'avez d'autres enfans que moi , qui ( j'ose me

F v

flatter ) ne vous fais point de déshonneur, faites un petit effort , de grace , & ne me refusez pas les deux cens pistoles que je vous demande.

THIBAUT.

Comme il parle de deux cens pistoles ! sçais-tu qu'après avoir payé la taille , on ne les trouveroit pas dans toute la Paroisse ?

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t'il un pere comme moi ?

CLITANDRE.

Je vous en conjure , mon pere , de quatre cens pistoles dont j'ai besoin , je ne vous en demande que la moitié , je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle discrétion pour un homme de son âge !

CLITANDRE.

Voyez , s'il vous plait , ou cela me mene ? j'ai de l'ambition , j'aime le service , & quand je n'espererois pas parvenir à quelque degré plus élevé , je n'en servirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude , mais ce ne seroit pas , je l'avoue , avec le même plaisir.



J E U N E S   G E N S .   I I 5  
A L M E D O R .

Se peut il que ces beaux sentimens soient dans le fils d'un Payfan , & que le mien en ait de si bas ?

C L I T A N D R E .

Puisque Monsieur me le permet , souffrez que je vous attendrisse. Mon pere , deux cens pistoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

T H I B A U T .

Je ne serois pas en état de t'en donner vingt , quand ce seroit pour te faire Connétable.

C L I T A N D R E .

Monsieur vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

A L M E D O R .

Je ferai bien plus, Monsieur. Oh, ça Thibaut, Vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens pistoles à votre fils ?

T H I B A U T .

Je n'ai été que votre Fermier en honnête homme , & vous me parlez comme si j'avois été votre Intendant.

A L M E D O R .

Je veux croire que vous n'avez pas cet ar-

gent, mais ne ferez-vous pas bien aise que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT

Non, ma foi, ce seroit comme dit l'autre, J'avions emprunté, fallit rendre.

ALMEDOR.

En verité, vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on soit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ses raisons, vous ne connoissez pas le garniment, comme moi.

ALMEDOR.

Eh bien je sçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent sans billet, & même sans exiger de vous que vous le rendiez si vous ne voulez.

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit au Suppliant de faire le fat à ses dépens.

ALMEDOR.

Monsieur, pour vous témoigner l'estime que j'ai conçue pour vous, je vous prie de consentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je suis prêt à vous obéir aveuglément.

## A L M E D O R .

Vous vous feriez quelque délicatesse de recevoir cet argent de ma main , trouvez bon que j'en fasse présent à Thibaut , à condition qu'il vous le donnera sur le champ en ma présence. J'ai heureusement sur moi dans cette bourse quatre cens pistoles , je vous les donne ; Thibaut donnez-les tout à l'heure à votre fils. Allez, Monsieur , conclure l'affaire de votre Lieutenant-Colonelle , & gardez le surplus de votre équipage.

## C L I T A N D R E .

Ah, Monsieur , quel excès de générosité ! un sentiment secret que je ne puis démêler ; quelque chose de plus fort que la fierté & la délicatesse que j'ai éprouvé toute ma vie , m'empêche de me refuser à vos bontés. Je les accepte donc , Monsieur , mais avec des transports infiniment au - dessus de ceux de la reconnoissance ordinaire : permettez-moi seulement , je vous en supplie , d'y mettre une condition. Je me flatte , Monsieur , de me conduire de façon à être bientôt en état de vous rendre cette somme , & quoique j'espère m'acquitter incessamment avec vous , cela n'empêchera pas que

je ne demeure pénétré toute ma vie de votre procédé.

ALMEDOR.

Il a bien fait de sortir , j'étois trop attendri ,  
& il me semble qu'il entraîne mon cœur avec lui,  
Ah l'honnête homme ! l'aimable homme ! quel-  
les manieres ! Vous n'êtes guère bon pere , au  
moins , Thibaut, de le traiter comme vous faites,  
& vous méritez aussi peu de l'avoir pour fils ,  
que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous me connoissiez ! Monsieur , vous  
verriez que je ne suis pas si mauvais pere que  
vous croyez.

*Sc. 5. Act. 1. de la force du sang de Brueys.*

MEME SUJET.

LE VICOMTE.

Ah palafangé , vous ne me retiendrez pas ,  
je veux parler, moi.

*il tombe.*

CLITANDRE *le relevant.*

Ah ! Monsieur , n'êtes-vous point blessé ?

JEUNES GENS.  
ALMEDOR.

119

Qu'il est généreux !

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires ; est-ce que je ne sçai pas bien me tenir sur mes jambes ? Jarni.

ALMEDOR.

Il est sot & brutal ; que je suis malheureux !

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouser votre Angelique , j'aime mieux le petit doigt de Lisette que toute la personne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah c'est trop de rusticité , Maraude , vous me poussez à bout. ( *à Accurse pere d'Angelique* )

Monsieur je vous demande pardon , je vous ferai toute sorte de satisfaction ( *à Clitandre* ) & vous , Monsieur , vous serez aussi content de moi a votre tour ; mais auparavant , permettez que je me satisfasse ici moi-même en présence de tout le monde. Hola , Thibaut.

THIBAUT.

Monfieur

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout à l'heure cet homme de Brest , qui doit partir dès ce soir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi si vite cet homme de Brest ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmene avec lui ce malheureux , & qu'il le laisse aux Indes.

THIBAUT *bas.*

Notre fils aux Indes !

ACCURSE.

Ah mon ami , cela est par trop rude.

LE VICOMTE.

Est-ce bien loin de notre ferme ?

ALMEDOR.

Allez donc vite le chercher , il sera sot tant qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT *bas.*

Mon cher Colas en l'autre monde.

ACCURSE.

Cela est violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus ; aussi bien je ne me suis

jamais senti pour lui aucune tendresse , & je ne puis me persuader qu'il soit mon fils. ( à Thibaut ) Vous êtes encore là Maraude ?

THIBAUT.

Monsieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains. Allons suivez-moi, Misérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde ? jarnigué je n'irai pas. ( à Thibaut. ) Parlez - lui donc , ou je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me suivez pas , je vais vous faire enlever.

THIBAUT *bas.*

Ah je suis perdu !

LE VICOMTE.

Oh tâtigué , je n'y veux pas aller , moi , en l'autre monde , envoyez y votre fils , si vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ?

LE VICOMTE.

Je veux dire moi , que je suis fils de mon

pere , moi , & que je n'irai pas en l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah vous résistez ? c'est trop de patience ;  
Hola mes Gens , Lindostan , Visapour , Bengala ; liez & garrotez moi ce malheureux.

THIBAUT & sa Femme à genoux.

Monseigneur nous vous crions merci , ce sot-là est notre fils.

ALMEDOR :

Votre fils ? Eh ! misérable , qu'avez vous fait du mien ?

THIBAUT.

Le voilà , Monseigneur.

CLITANDRE.

Qu'entens-je ?

ALMEDOR *courant l'embrasser.*

Ah ! mon fils ! la force du sang ne s'est jamais démentie en moi. Misérables !

CLITANDRE.

Trouvez bon , Monseigneur , que la première grace que je vous demande en qualité de votre fils soit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre générosité.



CLITANDRE à Accurse.

Puisque j'ai le bonheur d'être le véritable fils de votre meilleur ami , voudrez-vous bien , Monsieur , avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour son fils , supposé.

ACCURSE.

Monsieur , ce n'est plus bonté , ni complaisance , & je ne sçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne sommes donc plus , Vicomte , mordienne , je ne me soucierois de l'être que pour faire Mademoiselle Lisette Vicomtesse.

ALMEDOR.

Eh bien je vous marie ensemble , & lui donne la ferme pour sa dot.

LISETTE.

Grand merci, Monsieur. Viens mon pauvre Colas , tu vaux mieux qu'un Vicomte , pour entretenir la paix du ménage.

*Sc. dern. De la force du sang de Brueys.*

## J O U E U R.

Son portrait dans le tems qu'il est  
heureux au jeu.

*La représentation des passions est offerte aux  
Spectateurs , pour leur faire voir les  
excès où elles portent : la passion du jeu  
a cela de propre , qu'elle ne connoît point  
de bornes ; le succès ne fait que l'en-  
flamer davantage.*

V A L È R E *entre en comptant beau-  
coup d'argent dans son chapeau.*

Mille deux cens cinquante.

H E C T O R. *Valet de Valère  
continuant de lui rendre compte de ce qui  
s'est passé.*

La flotte est arrivée avec nos gallions ,  
Cela va diablement hauffer nos actions ,  
J'ai vû pareillement par votre ordre Ange-  
lique ,  
Elle m'a dit...

V A L È R E *pensant à son jeu.*

Morbleu , ce dernier coup me pique ,  
Sans les cruels revers de deux coups inouis ,  
J'aurois encor gagné plus de deux cent Louis.

H E C T O R.

Cette fille , Monsieur , de votre amour est folle.

V A L E R E *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur ma parole.

H E C T O R *le tirant par la manche*

Monsieur, écoutez moi , calmez un peu vos sens, Je parle d'Angelique , & depuis fort long-tems.

V A L E R E.

Ah d'Angelique ! & bien comment suis-je avec elle ?

H E C T O R.

On n'y peut être mieux ; ah , Monsieur , qu'elle est belle !

Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché.

V A L E R E.

A te dire le vrai , je n'en suis pas fâché.

H E C T O R.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame ,

Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flamme, Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour , Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour Vous vous sentez en fond , *ergo* , plus de maîtresse.

Ah ! juge mieux , Hector , de l'amour qui me  
presse.

J'aime autant que jamais. Mais sur ma passion  
J'ai fait en te quittant quelque réflexion ,  
Je ne suis point du tout né pour le mariage :  
Des parens , des enfans , une femme , un ménage ,

Tout cela me fait peur , j'aimela liberté.

H E C T O R.

Et le libertinage.

V A L E R E.

Hector, en vérité !

Il n'est point dans le monde un état plus aimable

Que celui d'un Joueur ; sa vie est agréable ,  
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;

Comédie, Opera, bonne chère, Cadeaux ;  
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance,

On voit regner sur lui l'air de magnificence ,  
Tabatiere, Bijoux , sa poche est un trésor ,  
Sous ses heureuses mains le cuivre devient Or.

H E C T O R.

Et l'Or devient à rien.

## V A L E R E.

Chaque jour mille Belles ;  
Lui font la Cour par lettre : & l'invitent chez  
elles ,  
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands  
battans ,  
Là vous trouvez toujours des gens divertissans ;  
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche ,  
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;  
Des oisifs de métier , & qui toujours sur eux ,  
Portent de tout Paris le lardon scandaleux  
Des Lucreces du tems ; là , de ces filles veuves ;  
Qui veulent imposer & se donner pour neuves ;  
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous ca-  
joler.

Des Plaisans qui font rire avant que de parler ;  
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

## H E C T O R.

D'accord , mais quand on perd , tout cela vous  
ennuye.

## V A L E R E.

Le jeu rassemble tout , il unit à la fois ,  
Le turbulent Marquis , le paisible Bourgeois.  
La femme du Banquier dorée & triomphante ;  
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.

À sans distinction , on voit aller de pair ;  
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ;  
Et quoiqu'un fort jaloux nous ait fait d'injusti-  
ces ,  
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant  
Vous voilà donc en grace avec l'argent  
comptant ,  
Tant mieux pour se conduire en bonne poli-  
tique ,  
Vous devriez retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages ;  
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes  
gages.

VALERE.

Quoi je te dois...

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous ,  
Je n'ai pas en cinq ans encor reçu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te payra : l'article est au Mémoire.

HECTOR.

J O U E U R.  
H E C T O R.

129

Notre pere ? ah , Monsieur , c'est une mer à boire.

Sc. 5. Act. 3. du Joueur.

J O U E U R ;

Lorsqu'il a perdu au jeu.

*L'exemple d'un Joueur lorsqu'il a perdu tout son bien fait comprendre que les hommes portent tôt ou tard la peine des excès dans lesquels leurs passions les ont fait tomber.*

V A L E R E.

Non , l'enfer en courroux & toutes ses furies  
N'ont jamais exercé de telles barbaries ,  
Je te loue ; ô destin de tes coups redoublés ,  
Je n'ai plus rien à perdre , & tes vœux sont  
comblés ,

Pour assouvir encor la fureur qui t'anime ,  
Tu ne peux rien sur moi , cherche une autre  
victime ,

H E C T O R.

Il est sec.

V A L E R E.

Des serpens mon cœur est dévoré ;

Tome II.

G

Tout semble en un moment contre moi con-  
juré ;

*Il prend Hector à la gorge.*  
Parle, as-tu jamais vû le sort & son caprice ,  
Accabler un Mortel avec plus d'injustice ,  
Le mieux assassiner ? perdre tous les partis ,  
Vingt fois le coupe gorge & toujours premier  
pris !

Réponds-moi donc bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?

Sort cruel ! ta malice a bien sçu triompher ;  
Et tu ne me flattois que pour mieux m'é-  
touffer ,

Dans l'état où je suis , je puis tout entre-  
prendre ,

Confus , désespéré , je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous , vous n'avez pas  
un fou ,

Dont vous puissiez , Monsieur , acheter un  
licou ;

Voudriez-vous souper ?



J O U E U R.

131

V A L E R E.

Que la foudre t'écrase,

Ah ! charmante Angelique , en l'ardeur qui  
m'embrase ,

A vos seules bontés je veux avoir recours ,

Je n'aimerai que vous, m'aimerez-vous toujours ?

Mon cœur dans les transports de sa fureur ex-  
trême ,

N'est point si malheureux , puisqu'enfin il vous  
aime.

H E C T O R.

Notre bourse est à fond , & par un sort nouveau,

Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

V A L E R E.

Calmons le désespoir où la fureur me livre ;

Approchez ce fauteur , va me chercher un  
Livre.

H E C T O R.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

V A L E R E.

Celui qui te viendra le premier sous ta main ,

Il m'importe peu , prends dans ma Bibliothèque.

H E C T O R.

Voilà Seneque.

V A L E R E.

Lis.

Que je lise Seneque ?

V A L E R E.

Oui , ne sçais-tu pas lire ?

H E C T O R.

Eh ! vous n'y pensez pas.

Je n'ai lu de mes jours que dans des Almanachs.

V A L E R E.

Ouvre & lis au hazard.

H E C T O R.

Je vais le mettre en pièces,

V A L E R E.

Lis donc.

H E C T O R *lit.*

## CHAPITRE VI.

### Du mépris des richesses.

*La fortune offre aux yeux des brillans mensongers ,*

*Tous les biens d'ici bas sont faux & passagers ,*

*Leur possession trouble , & leur perte est légère ,*

*Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire ;*

*Lorsque Seneque fit ce Chapitre éloquent ,*

*Il avoit comme vous , perdu tout son argent.*

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il  
s'élève ,

De mouvemens de rage , ( *Il s'assied* ) allons  
poursuis , acheve.

HECTOR.

*L'Or est comme une femme , on n'y sçauroit tou-  
cher ,*

*Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher ,  
L'un & l'autre en ce tems si-tôt qu'on les manie ,  
Sont deux grands remoras pour la Philosophie.*

N'ayant plus de Maîtresse, & n'ayant pas un sou  
Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon fort désormais vous serez seule ar-  
bitre ,

Adorable Angelique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

*Que faut-il....*

VALERE.

Je bénis le fort & ses revers ;  
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos  
fers.

Finis donc.

HECTOR.

*Que faut-il à la nature humaine !*

134 J O U E U R.

*Moins on a de richesse, & moins on a de peine,  
C'est posséder les biens, que sçavoir s'en passer.*  
Que ce mot est bien dit, & que c'est bien penser !  
Ce Seneque , Monsieur , est un excellent hom-  
me ,

Etoit-il de Paris ?

V A L E R E.

Non il étoit de Rome.  
Dix fois à Carte triple être pis le premier !

H E C T O R.

Ah ! Monsieur , nous mourrons un jour sur un  
fumier.

V A L E R E.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ,  
J'ai cent moyens , tous prêts pour m'empêcher  
de vivre ,  
La riviere , le feu , le poison & le fer.

H E C T O R.

Si vous vouliez , Monsieur , chanter un petit  
air ,

Votre maître à chanter est ici ; la musique  
Peut-être calmeroit cette humeur frenétique.

V A L E R E.

Que je chante ?

H E C T O R.

Monsieur.

Que je chante bourreau ?

Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau ,  
Qui pour moi désormais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable ,  
Qu'un Joueur est heureux , sa poche est un  
trésor ;

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,  
Difiez-vous.

V A L E R E.

Ah ! je sens redoutable ma colere :

*Sc. 10. Act. 4. Joueur de Regnard.*

## J U S T I C E.

### S U P P O T S D E J U S T I C E.

*Il en est qui prévariquent dans leurs fonctions. C'est souvent sous les yeux de la Justice que se consomment les plus grandes injustices.*

L E P R E S I D E N T.

Ça , Maître Iscariot. Or sus , ne vous déplaîse ,

Nous sommes seuls ici , convenez tout de bon ;

Que vous êtes , mon cher , un signalé fripon.  
I S C A R I O T.

Ah , ah , Monseigneur veut se divertir , je pense.  
L E P R E S I D. A R I S T E.

Point du tout ; je vous parle en bonne confiance.

I S C A R I O T.

Monseigneur , sauf respect , je vous crois dans l'erreur.

A R I S T E.

Je sçai , ce que je dis , Monsieur le Procureur ;  
Vous êtes un fripon. J'en ai preuve certaine ,  
Et quand il vous plaira , pour vous tirer de  
peine ,

Je vous en ferai voir sur des faits très-constans ,  
De quoi vous faire pendre en quinze jours de  
tems.

I S C A R I O T.

J'ai toujours exercé ma charge en galant homme ,

Et pour homme de bien par-tout on me re-  
nomme :

Personne n'a jamais attaqué mon honneur.

A R I S T E.

Mais si je l'attaquois par hazard ,

Monseigneur,

Je crois votre Grandeur trop honnête & trop  
bonne,

Pour vouloir, sans sujet, faire tort à per-  
sonne :

Quand on fait son devoir....

A R I S T E.

Son devoir malheureux ?

Appellez-vous devoir le ministère affreux,

D'un monstre qui se fait comme vous un com-  
merce,

De vendre sa Partie à la Partie adverse ;

De retenir chez lui, sous de feintes raisons ;

Les titres & Contrats des meilleures Maisons ;

Pour leur faire approuver le poignard sur la  
gorge,

L'Etat exorbitant des Comptes qu'il leur forge ;

Qui ne rend rien qu'à force, & que le plus  
souvent,

Trafiqne nos papiers, les supprime ou les vend ;

Ou qui nous supposant, après de longs si-  
lences,

Des listes d'Ecriture & de fausses dépenses,

Nous fait souvent sauter nos terres pour des  
frais,

Qui nous sont inconnus , & qu'il ne fit jamais.  
Ce sont là de vos faits, Monsieur, le galant  
homme,

Que pour homme de bien en tous lieux on re-  
nomme ;

Et c'est ce qu'on pourra peut-être au pre-  
mier jour ,

Vous faire confirmer par Arrêt de la Cour.

## I S C A R I O T.

Si j'ai pu m'oublier dans ces cas d'importance ,  
Ce sera par hazard ou par inadvertance ,

Car pour le fonds du cœur.

## A R I S T E.

Mon ami , croyez-moi ,  
Quand vous vous oubliez , vous sçavez bien  
pourquoi ;

Mais au Censeur public laissant cette matiere ,  
Je veux bien de ma part vous faire grace en-  
tiere ,

Et vous donner encor par pure charité ,  
Le tems de devenir homme de probité ,  
Pourvû que sans retour , feinte ni politique ,  
Par votre bouche ici la vérité s'explique.

## T A P I N O I S.

Monseigneur est le maître , & je tiens à bonheur  
De pouvoir obéir en tout à Monseigneur.



## A R I S T E.

Fort bien , dites-moi donc franchement , je  
vous prie ,

Avec l'homme qui sort , quel intérêt vous lie ,  
Quel commerce secret fait cette liaison ?

## I S C A R I O T.

Etant le Procureur de toute la maison...

## A R I S T E.

Procureur très-zélé sans doute & très-fidèle ,  
Mais cette qualité vous autorise-t'elle ?

De venir en furet , & vous cachant de tous ,  
Chercher ces sacs d'argent que vous portez  
chez vous ,

Et que vous rapportez avec un soin extrême ,  
Souvent le lendemain , quelquefois le jour même ,

Quel diable de manège est-ce donc que cela ?  
Et que machinez-vous avec cet argent-là ?

## I S C A R I O T.

Ce sont commissions qu'en échange valide...

## A R I S T E.

Voilà du verbiage , & je veux du solide ;  
Parlons net , & songez que de votre rapport ,  
En ce moment, sans plus, dépend tout votre sort.

J U S T I C E.  
I S C A R I O T.

Ah ! Monseigneur ; pardon , vous sçavez toute chose ,

Pourvû que vos bontés , en qui je me repose...

A R I S T E.

Oui , je vous l'ai promis , mais sortez promptement ,

On vient ; je vous joindrai chez moi dans un moment.

I S C A R I O T.

L'espoir...

A R I S T E.

Suffit , vous dis-je. Allez chez moi m'attendre ;

Mais point de verbiage , ou je vous ferai pendre.

*Sc. 3. Act. 4. Des Yeux chimériques de Rousseau.*

J U S T I C E.

*Suppôts subalternes de Justice. Leur caractère. Il est des professions où la dureté se contracte au point d'annoncer à des gens avec une barbare tranquillité les choses les plus affligeantes.*

Mr. L O Y A L.

Bon jour , ma chere sœur , faites, je vous supplie,

Que je parle à Monsieur.

D O R I N E.

Il est en compagnie ;

Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun ;  
Mon abord n'aura rien , je crois , qui lui dé-  
plaîse ,

Et je viens pour un fait dont il sera bien aisé.

DORINE.

Votre nom.

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je viens  
De la part de Monsieur Tartuffe pour son bien ;  
Dont vous serez , dit-il , bien aise.

DORINE.

C'est un homme qui vient avec douce maniere ;  
De la part de Monsieur Tartuffe pour affaire.

CLEANTE.

Il vous faut voir

Ce que c'est que cet homme & ce qu'il peut  
vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être ;  
Quels sentimens aurois-je à lui faire paroître ?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;  
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut , Monsieur , le Ciel perde qui veut vous  
nuire ;

Et vous soit favorable autant que je désire.

O R G O N .

Ce doux début s'accorde avec mon jugement ;  
Et présage déjà quelque accomodement.

M. L O Y A L .

Toute votre maison m'a toujours été chère ,  
Et j'étois serviteur de Monsieur votre pere ,

O R G O N .

Monseigneur j'ai grande honte & demande pardon  
D'être sans vous connoître ou sçavoir votre nom.

M. L O Y A L .

Je m'appelle Loyal , natif de Normandie ;  
Et suis Huissier à verge en dépit de l'envie.  
J'ai depuis quarante ans , grace au ciel le bon-  
heur ,

D'en exercer la charge avec beaucoup d'hon-  
neur.

Et je vous viens Monsieur , avec votre licence ;  
Signifier l'exploit de certaine Ordonnance.

O R G O N .

Quoi , vous êtes ici....

M. L O Y A L .

Monseigneur , sans passion ;

Ce n'est rien seulement qu'une sommation ;  
Un ordre de vider d'ici , vous & les vôtres ,  
Mettre vos meubles hors & faire place à d'autres.

Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

O R G O N.

Moi sortir de ceans ?

M. L O Y A L.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La maison à présent, comme sçavez de reste,

Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.

De vos biens désormais, il est maître & Seigneur,

En vertu d'un Contrat duquel je suis porteur.

Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

D A M I S.

Certes cette impudence est grande & je l'admire,

M. L O Y A L.

Monsieur, ie ne dois point avoir affaire à vous,

C'est à Monsieur, il est & raisonnable & doux

Et d'un homme de bien, il sçait trop bien l'office,

Pour se vouloir du tout opposer à Justice.

O R G O N.

Mais.....

M. L O Y A L.

Oui, Monsieur, je sçai que pour un Million,

Vous ne voudriez pas faire rébellion.

Et que vous souffrirez en honnête personne,

Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

Vous pourriez bien ici sous votre noir Jupon,  
 Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. L O Y A L.

Faites que votre fils se taise, ou se retire,  
 Monsieur, j'aurois regret d'être obligé d'écrire,  
 Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

D O R I N E.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. L O Y A L.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes ten-  
 dresse,

Et ne me suis voulu charger, Monsieur, des pieces  
 Que pour vous obliger & vous faire plaisir,  
 Que pour ôter par là le moyen d'en choisir  
 Qui n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,  
 Auroient pu proceder d'une façon moins douce.

O R G O N.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens  
 De sortir de chez eux ?

M. L O Y A L.

On vous donne du tems,

Et jusques à demain je ferai surseance  
 A l'exécution, Monsieur, de l'Ordonnance.  
 Je viendrai seulement passer ici la nuit,  
 Avec dix de mes gens sans scandale & sans bruit.

Pour la forme il faudra seulement qu'on m'ap-  
porte,

Avant que se coucher , les clefs de votre porte.

J'aurai soin de ne pas troubler votre repos ,

Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.

Mais demain du matin il vous faut être habile ;

A vider de ceans jusqu'au moindre ustensile.

Mes gers vous aideront , & je les ai pris forts ,

Pour vous faire service à tout mettre dehors.

On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;

Et comme je vous traite avec grande indulgence ,

Je vous conjure aussi , Monsieur , d'en user bien ;

Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble  
en rien.

## O R G O N.

Du meilleur de mon cœur je donnerois sur  
l'heure,

Les cent plus beaux Louis de ce qui me de-  
meure.

Et pouvoir à plaisir sur ce muscle assener ,

Le plus grand coup de poing qui se puisse don-  
ner.

## C L E A N T E.

Laissez , ne gâtons rien.

## D A M I S.

Cette audace est trop forte.

J'ai peine à me tenir , il faut mieux que je sorte.

D O R I N E.

Avec un si bon des , ma foi , Monsieur Loyal ,  
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas  
mal.

M. L O Y A L.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes ,  
Ma mie , & l'on décrète aussi contre les femmes.

C L E A N T E.

Finissons tout cela , Monsieur , c'en est assez ,  
Donnez tôt ce papier de grace , & nous laissez.

M. L O Y A L.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

O R G O N.

Puisse-t'il te confondre & celui qui t'envoie.

*Mel. l'Imposteur.*

M A R I S.

*Mari qui croit sa femme infidelle doit user  
d'une grande prudence. Ceux qui éclatent  
en menaces & qui jurent de punir l'af-  
front qui leur est fait, s'exposent à un ri-  
dicule certain lorsqu'ils passent pour man-  
quer de courage.*

S G A N A R E L L E , *homme qui  
croit sa femme infidelle.*

Courons donc le chercher ce pendard qui m'af-  
fronte ,



Montrons notre courage à venger notre honte,  
Car l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot  
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.

*Il se retourne après avoir fait quelques pas.*  
Doucement s'il vous plaît, cet homme a bien  
la mine,

D'avoir le sang bouillant & l'ame un peu mutine,  
Il pourroit bien mettant affront dessus affront,  
Charger de bois mon dos comme il a fait mon  
front,

Je hais de tout mon cœur les esprits coleriques ;  
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.  
Je ne suis point battant de peur d'être battus,  
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.

Mais mon honneur me dit que d'une telle of-  
fense,

Il faut absolument que je prenne vengeance.

Ma foi laissons-le dire, autant qu'il lui plaira,  
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.

Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour ma  
peine,

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine :  
Que par la Ville ira le bruit de mon trépas,  
Dites-moi mon honneur en ferez vous plus gras ?  
La biere est un séjour par trop mélancolique ,  
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la  
colique.

Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel ,

Que fait là notre honneur pour être criminel ?  
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme ,  
Si nos femmes sans nous ont un commerce infame ,

Il faut que tout le mal tombe sur notre dos ,  
Elles font la sottise & nous sommes les fots.  
C'est un vilain abus , & les gens de Police ,  
Nous devroient bien régler une telle injustice .  
N'avons-nous pas assez des autres accidens ,  
Qui viennent nous haper en dépit de nos dents ?

*Mettant la main sur son estomach.*

Je me sens là pourtant remuer une bile  
Qui me veut conseiller quelque action virile  
Oui le courroux me prend , c'est trop être poltron ,

Je veux absolument me venger du larron.

*Il sort & revient ensuite armé de pié en cap*  
Guerre , guerre mortelle à ce larron d'honneur ,  
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur ,  
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage ,

Et si je le rencontre on verra du carnage .  
Oui , j'ai juré sa mort , rien ne peut l'empêcher  
Ou je le trouverai , je le veux dépêcher .

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui  
donne.

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoi ces armes là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement

Que j'ai pris pour la pluye.

*A part.*

Ah ! quel contentement

J'aurois à le tuer ; prenons-en le courage.

LELIE.

Hé !

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

*Il se donne des coups de poingt sur l'estomach  
pour s'exciter.*

*A part.*

Ah , poltron dont j'enrage,  
Lâche, vrai cœur de poule.....

*Tandis que Lelie parle avec Celie.*

Courage , mon enfant , sois un peu vigoureux ;

Là , hardi , tâche à faire un effort genereux ,

En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

*Lelie faisant deux ou trois pas sans dessein  
fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour  
le tuer.*

LELIE *parlant à Celie qu'il croioit être  
la femme de Sganarelle.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colere ,  
Je dois de votre cœur me montrer satisfait.  
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

C E L I E.

Oui , oui , mon choix est tel qu'on n'y peut  
rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

S G A N A R E L L E.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.  
Cette action, Monsieur, n'est point selon les  
loix ,

J'ai raison de m'en plaindre & si je n'étois sage ,  
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte , & quel chagrin  
brutal ?

S G A N A R E L L E.

Suffit, vous sçavez bien où le bât me fait mal.  
Mais votre conscience & le soin de votre ame ,  
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme  
est ma femme ,

M A R I S.

157

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,  
Que ce n'est pas du tout agir en bon Chrétien;

L E L I E.

Un semblable soupçon est bas & ridicule ;  
Allez dessus ce point n'ayez aucun scrupule, &c.

*Une suivante vient qui par les questions qu'il  
fait aux uns aux autres tire d'erreur Sganarelle  
& les autres.*

*De Sganarelle de Moliere.*

M A R I

H O N T E U X D E L'Ê T R E.

Un esprit singulier ou Philosophe se rend  
ridicule d'avoir honte d'être marié. Il ob-  
tient rarement le secret qu'il demande sur  
un pareil fait. Toute la Philosophie est  
à bout vis-à-vis d'une femme dont on est  
épris, & son pouvoir est au dessus de  
celui d'un Philosophe.

*Finette suivante demeurant chez Ariste, sorte  
d'esprit Philosophe, vient pour lui parler ; elle le  
trouve les yeux attachés sur un livre.*

F I N Ê T T E à part.

Toujours lire! Monsieur, Madame votre femme...

A R I S T E.

Crie encore plus haut.

M A R I S.  
FINETTE.

Très-volontiers. Madame

Votre.....

A R I S T E.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans ;  
Que jamais ce mot là fut prononcé céans.  
Ne t'en souvient-il pas ?

F I N E T T E.

Oui , mais quand je l'oublie ;  
Quel tort vous fait cela , Monsieur , je vous  
supplie ?

A R I S T E.

Premierement , celui de me défobéir.

F I N E T T E.

Passé.

A R I S T E.

Secondement. . . . .

F I N E T T E.

J'enrage , à vous ouir.  
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime ,  
De donner à Madame un titre légitime.

A R I S T E.

Finette.

F I N E T T E.

Quoi , Monsieur ?

A R I S T E.

Il faudroit m'écouter

Quand je parle.

F I N E T T E.

FINETTE.

Ah ! vraiment qui voudroit s'arrêter ,  
A tous vos beaux discours & les fuiyre à la lettre  
Ne cesseroit jamais.....

A R I S T E.

Voulez-vous bien permettre ,  
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre si vous voulez.

A R I S T E.

Vous sçavez qu'un secret....

FINETTE.

Deux ans sont écoulés ,  
Depuis que nous menons une vie équivoque ,  
Je n'y puis plus tenir , le secret me suffoque.

A R I S T E.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer ,  
Pendant deux ans entiers des femmes à se taire ,  
Pour moi , j'aimerois mieux vivre en un Mo-  
nastere.

Jeûner , prier , veiller , &amp; parler tout mon fou.

A R I S T E.

Parlez , morbleu , parlez , je ne suis pas si fou ,  
Que de vouloir tenir vos langues inutiles ,

Sur un point seulement quelles soient immobiles,  
Ce n'est point sur ce point que je l'ai prétendu.

FIN E T T E.

Oui , mais ce point , Monsieur , c'est le fruit  
défendu ,

Et voilà justement ce qui nous affriande.

Parmi vingt bons ragouts , la plus grossiere  
viande ,

Que l'on me défendroit constamment de goûter ,  
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.  
Jugez après cela si je n'ai pas la rage  
De parler librement sur votre mariage ?

A R I S T E.

Quel travers ! quel esprit de contradiction !  
Quel fond d'intemperance & d'indiscrétion !  
Voilà les femmes.

FIN E T T E.

Sois. Mais telles que nous sommes,  
Avec tous nos défauts , nous gouvernons les  
hommes.

Même les plus huppés , & nous sommes l'écuëil ,  
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil ,  
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes.  
Vous avez la raison & nous avons les charmes.  
Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs ,  
Vainement contre nous élève ses clameurs.



Ni son air refrogné, ni ses cris, ni ses rides,  
 Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.  
 Comptant sur sa science & ses réflexions,  
 Il se croit à l'abri de nos séductions.  
 Une Belle paroit, lui sourit, & l'agace,  
 Crac, au premier assaut elle emporte la place.

A R I S T E à part.

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

F I N E T E.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots,  
 Braillant au tour de vous, & vous-même en  
 cachette,

Jouant à cache, cache, ou bien à climussète.

A R I S T E à part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,  
 Et ses discours malins sont remplis de bons sens.

A Finette.

Faisons trêve de grace à tout ce badinage,  
 Je veux encore un tems cacher mon mariage,  
 Pour n'être point privé de la succession  
 D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

F I N E T T E.

Quoi ! vous ambitieux ? je vois qu'un Philosophe,  
 Est fait comme un autre homme & de la même  
 étoffe.

Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens ?

H ij

Que vous nous étaliez , Monsieur , à tous momens.

Le comble disiez-vous , de toutes les foiblesses ;  
C'est de ne point guérir de la soif des richesses.  
Que cette hydropisie a fait de malheureux !  
Mais pour moi ma fortune a surpassé mes vœux ,  
Un trésor de vertus est le seul ou j'aspire ,  
Et mon cœur pour l'avoir cederait un empire.  
Et Zeste , si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot ,  
Vous diriez serviteur , je ne suis pas si sot.

A R I S T E.

Tu te trompes , je suis dans les mêmes maximes ,  
Mais je sçais leur donner des bornes légitimes.  
Et je serois maudit un jour par mes enfans ,  
Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.  
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage ,  
Je dois leur ménager un puissant héritage.

F I N E T T E.

Le motif est louable , il faut vous y tenir ,  
Mais , Messieurs , vos enfans sont encore à venir.  
Peut-être viendront-ils , cependant...

A R I S T E.

Quoi !

F I N E T T E.

J'augure ,

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

## A R I S T E.

Finette a de l'esprit & s'en sert joliment ,  
 Il faut faire réponse à son doux compliment.  
 On souffre un tems les airs d'une fille suivante,  
 Que trop de bonté gâte & rend impertinente.  
 Elle offense , elle aigrit sans s'en embarrasser ,  
 Un jour elle conclut par se faire chasser.  
 Je pense que finette est assez raisonnable ,  
 Pour prendre en bonne part cet avis charitable.  
 Et pour en profiter avec attention ,  
 Sinon gare l'instant de la conclusion.

## F I N E T T E.

Ce conseil aigre doux mérite une réplique ,  
 Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique.  
 Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret ,  
 Que de chasser quelqu'un qui sçait notre secret ;  
 Sur-tout , si quelqu'un est d'un sexe qui panche  
 Au plaisir de jaser & d'avoir sa revanche.

## A R I S T E.

Ta réplique est très-juste , & les maîtres pruden-  
 dens,  
 Doivent au poids de l'or , payer leurs Con-  
 fidens.

*Il lui donne de l'argent.*

*à part.*

Voici pour t'appaiser & t'imposer silence ,

Mon lot est de souffrir & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret , Monsieur , grandement me  
pesoit ,

Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit ,  
Par vos riches leçons , je me sens plus discrète ;  
Repetez-les souvent , & je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela , je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous payerez bien , je vous réponds  
de moi.

Mais à propos vraiment j'oubliois de vous dire ,  
Que votre femme..... non , que Madame dé-  
sire.....

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma Maîtresse. Ah j'y suis Dieu merci ;  
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici ,  
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires.  
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler ;  
De grace , empêchez-là de venir me troubler ,

Pendant une heure ou deux , il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit , je vais vous sauver sa visite.

A R I S T E *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous ?

M E L I T E.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?

Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur ?

A R I S T E.

Eh non , vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être ,

Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître ?

Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

M E L I T E.

Oui , mais j'avois dessein de vous entretenir ;  
Sur un fait important , auquel il faut mettre  
ordre.

A R I S T E.

De ce que vous voulez , rien ne vous fait dé-  
mordre.

M E L I T E.

Devez - vous me blâmer si je cherche à vous  
voir ?

Je contente mon gout , & je fais mon devoir.

H iiij

A R I S T E.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

M E L I T E.

Tranchez-le mot, mon cher, dites obéissante,  
Vous n'aimez d'un mari que son autorité,  
Je lui dois immoler toute ma liberté.

A R I S T E.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice,  
Me traiter de Tyran, c'est me faire injustice:  
J'exige des égards & non pas des respects,  
Cachez notre secret par des soins circonspects,  
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,  
Et vous obtiendriez tout de ma reconnoissance.

M E L I T E.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser ?

A R I S T E.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser ?

M E L I T E.

Eh, mais il penseroit.... après tout que m'im-  
porte ?

A R I S T E.

Ciel ! Peut - on de sang froid m'affommer de la  
sorte ?

Que vous importe ? eh quoi ! pouvez - vous  
oublier,

Le motif qui m'engage à ne rien publier?...

Que dis-je ? qui me force à tout mettre en usage  
Pour ôter tout soupçon de notre mariage ?

MELITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non , si vous en parlez,

MELITE.

Pour moi , je m'affervis à ce que vous voulez ;  
Mais comment empêcher que le monde ne  
voye ?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MELITE.

Vous avoir pour époux ;  
Est un bonheur pour moi , si touchant & si  
doux ,

Il me flatte à tel point , j'en suis si glorieuse ,  
Que s'il étoit connu , jen serois trop heureuse ;  
Si je suis criminelle en marquant ce désir ,  
Mon crime , je l'avoue , est mon plus grand  
plaisir.

A R I S T E *à part.*

Me voilà défarmé pour être trop sensible ;  
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

M E L I T E.

Vous me voulez du mal , & je ne sçai pour  
quoi.

A R I S T E.

Non ; si je suis fâché , ce n'est que contre moi.

M E L I T E.

La raison , s'il vous plait ?

A R I S T E.

D'avoir eu la foiblesse  
De vous croire discrète & femme de promesse ,  
Car vous m'aviez promis très-solemnellement ,  
Avant que nous prissions aucun engagement ,  
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mystère ,

Votre sœur en seroit seule dépositaire.

M E L I T E.

Il est vrai.

A R I S T E.

Toutefois , grace à vos soins prudens ,  
Nous avons aujourd'hui nombre de Confidens.

M E L I T E.

Accusez-en ma sœur , dont la langue indis-  
crète ,



Ne peut tenir long-tems une affaire secrète ;  
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi ,  
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi .

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MELITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause ?

MELITE.

A d'indignes soupçons , votre secret m'expose ,  
Nous demeurons ensemble , & j'apprends tous  
les jours ,

Que cela fait tenir d'impertinens discours ;  
Je n'en murmure pas : de ma seule innocence ,  
Je me fais un rempart contre la médifance ;  
Et sacrifiant tout à mon affection ,  
Je laisse déchirer ma réputation ;  
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse ,  
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MELITE.

C'est que du moins le Marquis de Lauret ;  
Ou par vous , ou par moi sçache notre secret.

H vj

Le Marquis ? pouvez-vous me tenir ce langage ?  
C'est l'homme à qui je veux me cacher davan-  
tage :

Quoiqu'il soit Courtisan & qu'il n'en sçache rien ;  
C'est un Sage caché sous un joyeux maintien ,  
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse ,  
Que de prendre une femme , & même une maî-  
tresse ,

Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité ,  
Que d'être à tous égards en pleine liberté :  
Faut-il vous dire plus ? cent fois en sa présence ;  
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence ,  
Que s'il sçait une fois que je sois marié ,  
Par ses traits en tous lieux , je serai décrié.

M E L I T E.

Quoi donc ! doit - on rougir des nœuds du ma-  
riage ?

A R I S T E.

On doit rougir du moins de changer de langage,  
De principes , d'humeur , ou soutenir l'affront  
D'être timpanisé : je n'en ai pas le front.

M E L I T E.

Cependant , il faut bien vaincre cette foiblesse,  
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse ;  
De lui déclarer tout ?

MELITE.

Un jour vous le sçauvez ;  
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sçachons donc ce motif.

MELITE.

Il est très-raisonnable ;  
Et pour ne rien celer , il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez , je le veux.

MELITE.

Vous le voulez ? eh bien ,  
Ce sage Courtisan , ce railleur si terrible ,  
Qui croit qu'on n'est point sage , à moins qu'être  
insensible ,  
Quand il sort de chez vous , ne passe pas un jour ,  
Sans venir me chercher , pour me parler  
d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Melite ?

MELITE.

Eh bien.

ARISTE.

Quelle apparence

Que.....

MELITE.

J'avois résolu de garder le silence ;  
De peur de vous commettre avec lui , mais  
enfin

Sa poursuite me cause un violent chagrin :  
Pour la faire cesser , le moyen le plus sage ,  
Est de lui faire part de notre mariage.  
Décidez , s'il vous plaît , mais décidez dans peu ;  
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.  
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ,  
Mais ce jour expiré , je ne puis plus me taire.

ARISTE *seul.*

Attendez.... elle fuit. Quel embarras maudit !  
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?

Cela ne peut pas être; & le Marquis... je gage  
Qu'elle invente ce trait pour.... non, elle est  
trop sage,

Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner,  
Mais enfin que conclure & que déterminer?

Le Marquis amoureux ! dans le fond de mon  
ame,

Je suis ravi..... de quoi ? qu'il en conte à ma  
femme ?

Cela n'est point plaisant: mon honneur effrayé...

Mon honneur !..... qu'on est sot quand on est  
marié ?

Allons voir le Marquis tâchons avec adresse,  
De lui faire moi-même avouer sa foiblesse,  
Plus elle sera grande, & moins je la craindrai,  
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

*Du Philosophe marié de Desfontaines. Act. 1.*



## M A R I S.

Ils ne doivent point rougir de l'amour  
qu'ils ont pour leurs femmes. Leçons  
de la Comedie sur ce sujet.

*Le Préjugé qui regne , & selon lequel un  
mari n'oseroit paroître, dans ce qu'on ap-  
pelle le beau monde , amoureux de sa  
femme , n'a d'autre source que la cor-  
ruption des mœurs : elle est sans dou-  
te extrême lorsque les hommes rougissent  
d'être dans la ligne du devoir. Une mo-  
rale en action , telle qu'on la voit dans  
les Scènes suivantes , fait plus d'impres-  
sion que tous les préceptes directs.*

## D U R V A L.

Mes inclinations , Ami , sont bien changées ,

Mes infidélités vont être bien vengées.

J'aime.... hélas ! que ce terme exprime foible-  
ment ,

Un feu qui n'est pourtant qu'un renouvellement.

## D A M O N.

Je ne veux point entrer en cette confidence.

## D U R V A L.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence ;

Cet objet si charmant dont je reprends les loix,

Mais que je crois aimer pour la première fois ;

Cette femme adorable à qui je rends les armes ;  
Qui du moins à mes yeux a repris tant de  
charmes...

C'est la mienne.

D A M O N.

Constance ?

D U R V A L.

Elle-même.

D A M O N.

Ah ! Durval,

A mon ravissement rien ne peut être égal,  
N'est-ce point un dépit, un gout foible & vo-  
lage ?

Un accès peu durable, un retour de passage ?

D U R V A L.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre  
autant.

Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant !...

Le véritable amour se prouve de lui-même :

Déjà pour l'assurer de ma tendresse extrême,

J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,

Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.

Apprends donc que je suis cet Amant qu'on  
ignore,

Qui procure sans-cesse à l'objet que j'adore,

Tous ces amusemens imprévûs & nouveaux,

Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux ;  
Assez vains pour nourrir une erreur si grosse ;  
fiere ;

Je lui fais des présens de la même manière....  
On s'attache encor plus par ses propres bien-  
faits ,

Je le sens , je l'en veux accab'ler désormais.  
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on  
aime.

D A M O N.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême ;  
Que peut-elle penser?... Durval y songes-tu ?

D U R V A L.

Oui , je viens de jouir de toute sa vertu ;  
J'ai vu le trouble affreux dont son ame est at-  
teinte ,

Cependant je feignois en écoutant sa plainte ,  
J'affectois un air libre , & vingt fois j'ai pensé ;  
Me déclarer.... tu vas me traiter d'insensé.

Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,  
Je me sens retenu par une fausse honte ,  
Un préjugé fatal , au bonheur des Epoux ,  
Me force à lui cacher un triomphe si doux ;  
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

D A M O N.

Comment du ridicule ?..... & quelle en est la  
cause ?



Quoi ! d'aimer sa femme ?

DURVAL.

Oui , le point est délicat ;  
Pour plus d'une raison , je ne veux point  
d'éclat ,

Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...  
Ce racontement devient une entreprise...

D A M O N *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari  
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris ? suis-je venu pour mettre la réforme ?

D A M O N *ironiquement.*

Le ferment de s'aimer n'est donc que pour la  
forme ,

L'intérêt le fait faire , il ne tient qu'un mo-  
ment :

Dis-moi , trahirois-tu tout autre engagement ?

Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?

Au dernier des humains tu tiendrais ta pa-  
role,

Il sçauroit t'y forcer aussi bien que les loix ;

*Tendrement.*

Mais une femme n'a , pour soutenir ses droits ;  
Que sa fidélité, sa foiblesse & ses larmes :

Un époux ne craint point de si fragiles armes.

Ah ! peut-on faire ainsi , sans le moindre remord ,

Un abus si cruel de la loi du plus fort ?

D U R V A L.

Je suis désespéré , mais je cède à l'usage ,  
Suis-je le seul ?..... Tu sçais que l'homme le  
plus sage ,

Doit s'en rendre l'esclave....

D A M O N.

Oui , lorsqu'il ne s'agit  
Que d'un goût passager , d'un meuble ou d'un  
habit ,

Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices ,

La mode n'a point droit de nous donner des  
vices ,

Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.

Il suffit qu'un usage interesse les mœurs ,

Pour qu'on ne doive plus en être la vic-  
time ,

L'exemple ne peut pas autoriser un crime.

D U R V A L.

Mais si Constance apprend un triomphe si  
doux ,

Si ma femme me voit tomber à ses genoux ,

Comment daignera-t'elle user de sa victoire ?

Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire ,

Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.

On en voit tous les jours mille exemples divers.

## D A M O N.

On en trouve toujours de toutes les espèces ;

Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses faiblesses ,

Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

## D U R V A L.

Tu ne le connois pas, ce sexe impérieux ,

Dans notre abaissement il met son bien suprême ,

Il veut regner , il veut maîtriser ce qu'il aime ,

Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé ,

S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

## D A M O N.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre ;

Eh pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis à notre ?

Mais le traitons-nous mieux , quand nous l'avons séduit ?

Notre empire commence où le sien est détruit ,

Nous plaindrons - nous toujours ? injustes que  
nous sommes ,

De ce sexe qui n'a que le défaut des hom-  
mes ?

Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer ?

Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

D U R V A L.

C'en est fait pour jamais , ma honte est af-  
fervie....

Sois content : mon cœur cède & se rend à l'a-  
mour ;

Viens être le témoin du plus tendre retour...

\* Que le sort d'être aimé sera digne d'envie !  
Non il n'est point d'état plus heureux dans  
la vie ,

Pour ceux que la raison & l'amour ont unis ;  
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;  
On en jouit sans peine & sans inquiétude ;

On se fait l'un pour l'autre une heureuse habi-  
tude ,

D'égards , de complaisance & des soins les plus  
doux :

S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux ,

\* *Les Vers suivans sont dits dans une Scène  
où Constance est présente.*

Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'en-  
chante ,

Une épouse chérie , une amie , une amante.

Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs ?

Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je sens que ce portrait devoit être fidele.

DURVAL *du même air.*

Madame ; on en pourroit trouver plus d'un mo-  
dele.

*Act. 1. & 2. du Préjugé à la mode de M. de la Chaussée.*

*Sur ce que des amis de Durval tournoient en  
ridicule devant lui , un homme dont on parloit  
dans le monde , & qui étoit fort passionné pour  
sa femme , Damon lui parle ainsi.*

D A M O N.

Pour qui donc cette Histoire est elle si risible ?

Pour des évaporés , des gens avantageux ,

Qui croiroient composer tout le Public entr'eux ,

Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale ;

Mais , je vous crois , Messieurs , un peu plus de  
morale ;

Non , vous ne pensez pas ce que vous avancez

A tout autre qu'à vous , à des gens moins sênsés

Je dirois , indigné de tout ce badinage ,

Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage ,

Laissez - le pratiquer sans y prendre intérêt ;

Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

*C'est la même espèce de gens , que Florine , suivante de Constance caractérise à sa manière dans les Vers suivans.*

Tels sont parmi le monde un tas de fots plaisans ,  
Gens de même acabit , personnages frivoles ,  
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques  
folles ,

Etourdis par instinct & par réflexion ,  
Effrontés sans succès & sans confusion.

Impudens , toujours pleins d'un espoir téméraire ,  
Qu'on éconduit toujours , sans pouvoir s'en dé-  
faire ,

Satisfaits sans sujet , indiscrets sans faveurs ,  
Jaloux de nos vertus , ravis de nos malheurs ,  
Scélérats en amour , dont les langues traitresses  
Nous font bien plus de tort que toutes nos foi-  
blesse :

Voilà les compagnons dont le couple indiscret  
M'a vingt fois confié leur risible secret.

*Préjugé à la mode Act. 4. Sc. 4.*

*Sentimens de Durval sur le compte de sa femme ,  
dont il craint de n'être pas aimé comme il le  
souhaitoit. Réponse de Damon son ami.*

En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,  
Retrouverai-je

Retrouverai-je encor sa première tendresse ,  
Cette conformité, cette même foiblesse ,  
Ce penchant naturel , ce rapport enchanteur ;  
Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son  
cœur ,

Et que je trouve encor dans le fond de mon  
ame ;

J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme ,  
Et de quoi son amour se seroit-il nourri ?

Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.

Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances ,

Voi , comme elle a souffert toutes mes in-  
constances ?

Non , de si grands chagrins ne sont point si  
secrêts ,

Ils s'exhalent en pleurs , en soupirs & regrets ,

M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?

En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

D A M O N.

Ah ! ne t'y trompe pas : c'est un calme ap-  
parent ,

Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus  
grand :

On ménage un ingrat qu'on trouve encore ai-  
mable ,

Peut-être que d'ailleurs cette Epouse estimable ,

Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été ;

Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté ;  
 Une femme sensée est fort peu curieuse ;  
 De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.

En tout cas sa vertu te répond....

DURVAL.

Quel espoir !

Quel amour que celui qu'on ne doit qu'au devoir....

Mais n'importe , achevons cette grande entreprise.

Sc. 8. Act. 3.

*Durval ayant conçu des soupçons injurieux sur le compte de sa femme , lui fait des reproches à ce sujet : Constance s'évanouit , & laisse tomber un paquet de lettres , dont son mari se saisit. Ayant repris ses esprits , elle prie son mari de ne pas jeter les yeux sur ces lettres , lui disant qu'elles n'étoient injurieuses que pour elle , & qu'il s'épargne cette confusion ; Durval n'en est que plus porté à croire sa femme coupable ; mais dans l'éclaircissement qui se fait ensuite devant plusieurs personnes , & entr'autres son beau-pere , il se trouve que ces lettres sont celles de Durval lui-même , & qu'il écrivoit à des femmes coquettes. Sur quoi Argant son beau-pere dont l'humeur étoit brusque , & qui disoit sans façon son sentiment , lui parle ainsi , d'une manière assez plaisante , mais pleine de sens.*



## A R G A N T

Vous avez fait , mon cher , une rude meprise ,  
Vous n'y reviendrez plus , votre bisque est mal  
prise ;

Pour convaincre une femme il faut bien du  
bonheur ,

Rarement un époux en vient à son honneur...

Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires ,

On ne sçauroit avoir des preuves assez claires ;  
Et par malheur pour vous , vous ne les avez  
point.

Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point ,

Elles ne s'aiment pas , mais , accusez-en une ,

L'émeute est générale , & la cause est commune.

Vous verrez aussi-tôt le Peuple féminin ,

S'élever à grands cris , & sonner le Tocsin.

Protéger l'Accusée , & s'enflammer pour elle ,

Se prendre aveuglément de tendresse & de zèle ,

Passer de la pitié jusques à la fureur ,

Et traiter un Epoux de Calomniateur...

Tenez , voilà pourquoi , sans accuser la vôtre ,

J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une  
autre :

Je vous plains , mais que faire ? elle a barre  
sur vous ,

Il faut en enrageant se taire & filer doux.

*Ibid. Act. 4. Sc. 14.*

## M A R I A G E.

*La maxime que le bien est le principal avantage qu'on doit rechercher en se mariant a un très-juste fondement, mais les hommes la prennent trop à la lettre, lorsqu'ils bornent la félicité de l'hymen à ce seul avantage, & qu'ils comptent pour rien les vertus qui contribuent à la solidité d'une union. Virtus post nummos.*

## DOLIGNI pere.

L'amour dans un Jeune homme est toujours romanesque ,

J'aurois été moi-même assez extravagant ,

Pour épouser aussi ma première amourette,

Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrete. 30

## DOLIGNI fils.

Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.

## DOLIGNI pere.

Ni moi ; mais elle aura vingt mille écus de rente.

## DORIGNI fils.

Cela se peut ; Eh quand elle en auroit quarante.

D O L I G N I *pere.*

Ce seroit encor mieux.

D O L I G N I *fls.*

N'avez-vous pas du bien ?

D O L I G N I *pere.*

Il le faut augmenter , sinon il vient à rien.

D O L I G N I *fls.*

J'ignore comme elle est d'esprit &amp; de figure.

D O L I G N I *pere.*

Elle est riche. A l'égard de l'esprit , je t'assûre ;  
Qu'une femme à la longue en a toujours assez ;  
Elle est jeune au surplus ; & tout ce que j'en sçais,  
C'est qu'à quinze ou seize ans , on est du moins  
jolie ,

D O L I G N I *fls.*

Qui sçait si le rapport des humeurs....

D O L I G N I *pere.*

Autre folie ;

En tout cas tu feras comme les autres font :

Qui s'embarque , est - il sûr de faire un bon  
voyage ?

A quoi sert l'examen avant le mariage ?

A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoit à fonds ;

Las de se composer avec un soin extrême ,

Le naturel caché prend alors le dessus ,

Le masque tombe de lui-même ,

Et malheureusement on ne le reprend plus :  
 Mais enfin le Bien reste, & cet ami fidele,  
 Sans compter quelquefois la raison qui s'en  
 mêle.

Entre Epoux qui pourroient se brouiller sans  
 retour,

Sert de médiateur au défaut de l'amour.

*Art. Sc. 1. Ecole des Mères de la Chaussée.*

## M A R I A G E.

*Propos d'une femme sur cette matiere.*

Tout homme qu'on recherche en abuse tou-  
 jours,

Se rencherit d'abord sans valoir davantage,

Et de rien qu'il étoit s'érige en personnage.

Leur fatuité vient du cas que l'on en fait,

Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait.

Se les assujettir, les faire à son caprice,

Nous perdons leur estime en leur rendant justice.

Nous nous avilissons si nous sentons leur prix,

Et la moindre indulgence attire leur mépris.

*Ecole des Mères de la Chaussée.*

## M A R I A G E.

Fine Critique contre les gens d'un âge avancé qui se marient à de jeunes personnes. Tableau des mœurs du siècle.

*Quoique les passions fassent faire des folies en tout tems, un homme est moins excusable d'en faire dans un âge avancé, sur-tout lors qu'il est d'un état qui l'assujettit aux usages du beau monde. Elles exposent à de cruels repentirs & elles troublent toute cette tranquillité dont la vieillesse a tant de besoin.*

## J A C I N T E.

Vous mariez, dit-on contre toute apparence,  
Le bon homme Pamphile à votre fille Hor-  
tence ,

## A L B E R T.

Sans doute , & voudroit-on blâmer ce dessein là ;

## J A C I N T E.

Comment vous songeriez en effet à cela ?

## A L B E R T.

Pourquoi non ?

## J A C I N T E.

Vous auriez résolu dans votre ame ;

De lui donner demain votre fille pour femme ;

A L B E R T.

Demain je l'ai promis ; ce n'est point un secret.

J A C I N T E.

Le pauvre homme ! ah ! Monsieur , qu'est-ce  
qu'il vous a fait ?

A L B E R T.

Comment donc ? mais vraiment , l'équivoque  
est gentille ,

Je suis son ennemi de lui donner ma fille.

J A C I N T E.

Sans doute , n'est-ce pas s'il faut parler sans  
fard ,

Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?

Avez-vous oublié ce joli trait d'histoire ,

Qui presque tous les jours vous revient en mé-  
moire ?

Et dont vous nous avez tant de fois endormis ,

D'un Grec qui pour punir un de ses ennemis ,

Ayant mis vainement toute chose en usage ,

A la fin lui donna sa fille en mariage.

A L B E R T.

Hom.... effectivement à dire vérité ,

Leur âge peut avoir quelque disparité.

Mais l'inconvenient de cette différence ,

Tombera beaucoup moins sur lui que sur Hor-  
tense.

## J A C I N T E.

Au contraire, Monsieur, elle ne risque rien ;  
C'est un bonheur pour elle, un sûr & vrai  
moyen.

De lui faire trouver une source féconde ,  
Des divertissemens les plus jolis du monde :  
Si pour un pareil nœud vous eussiez préféré ;  
Quelque jeune homme aimable & qui fut à  
son gré.

Quelque amant distingué, par exemple , Valere  
Elle se borneroit à l'aimer , à lui plaire ;  
Ne vivroit que pour lui , ne voudroit voir que  
lui ,

A tout autre plaisir trouveroit de l'ennui ;  
Dans les pleurs loin de lui vivroit ensevelie ;  
Rien n'est plus languissant qu'une semblable  
vie.

Mais en lui choisissant comme vous avez fait ,  
Un époux suranné , haïssable , mal fait ;  
Ce ne seront que jeux , bals , Cadeaux , se-  
renades ,

Visites , passe-tems , entretiens , promenades :  
Tout ce qu'on voit ici de Jeunes gens galans ,  
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens.  
Mille plaisirs nouveaux s'offriront devant elle ,  
Chacun à qui mieux mieux y montrera son zèle.

L'un la réglera d'un superbe cadeau,  
 L'autre l'entretiendra d'une fête sur l'eau.  
 Et si vous voulez joindre à cette Centurie,  
 Tous les revenans bons de la galanterie.  
 Fleurettès, petits soins, billets doux, tendres  
       vœux,  
 Agréables transports, soupirs respectueux,  
 Vous m'avoüerez, Monsieur, que femme dans  
       la vie,  
 Ne peut jouir d'un sort plus propre à faire  
       envie.

A L B E R T.

La peste ! ce n'est pas ainsi que je l'entens.

J A C I N T E.

Mais quant à son Epoux les cas sont différens,  
 Contre lui les Galans armés d'antipaties,  
 Ont soin de l'écarter de toutes les parties,  
 Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,  
 Pour régler le mémoire & payer le Marchand.  
 Du reste nul commerce, on le fuit, on le quitte,  
 Comme un pestiféré tout le monde l'évite.  
 Equipages à part, lit, table, appartement,  
 On ne s'informe pas quel il est seulement.  
 Et tel qui tous les jours chez Madame voisine,  
 Ne connoît pas, Monsieur seulement à la mine,  
 Et venant à le voir de jour sur l'escalier,



En le gracieusant d'un souris Cavalier ,  
Lui dira , mon Ami , va t'en voir , je te prie ,  
Si ta belle Maîtresse est encore endormie ?

A L B E R T.

Diable ! je ferois donc à ce compte un franc  
fat ,

Si j'allois pour l'hymen troquer mon celibat.

J A C I N T E.

Je ne dis pas cela , Monsieur , le Ciel m'en  
garde ,

C'est Pamphile & non vous , que ce discours  
regarde.

A L B E R T.

Pamphile ? & pafsambleu , de quel droit au-  
jourd'hui ,

Suis-je d'un pareil fort exempt plutôt que lui.

J A C I N T E.

Je ne fçais , mais pourtant l'affaire est différente ,  
Pamphile a cinquante ans.

A L B E R T.

Morbleu j'en ai foixante.

J A C I N T E.

La barbe lui blanchit.

A L B E R T.

J'ai les cheveux tous gris.

J A C I N T E.

Il a mauvaife mine.

ALBERT.

Et suis-je un Adonis ?

J A C I N T E.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,  
 Je voudrois de moi seul tenir ma destinée.  
 Vivre toujours garçon sans souci , sans emploi ,  
 N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi.  
 Et sans désavouer mon antique sagesse ,  
 Laisser le mariage à la folle jeunesse.

ALBERT.

Oui , c'est bien dit , je vois que ton sens est  
 fort bon ,

Pamphile est un vieux fou dépourvu de raison.  
 Il reviendra tantôt : je veux en cas qu'il vienne ,  
 Lui rendre sa parole & retirer la mienne.

*Sc. 6. Act. 2 Du Capricieux de Rousseau.*

M A R I A G E.

Excellentes leçons sur le Mariage. Sentiment d'un esprit Philosophe sur ce sujet.

*Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort considéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du siècle.*

P O L E M O N.

Quoi , mon fils ! quand chez vous la Compagnie abonde ,

Vous êtes ici seul & fuyez tout le monde ?

LISIDOR. *Pere de la personne promise à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour vous trouver ,

Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.

C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage !

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage ?

LEANDRE.

A quand ?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne sçai.

LISIDOR.

L'aimable compliment !

LEANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement.

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle est impertinente.

L'affaire la plus grave & la plus importante

Qu'on puisse avoir jamais , se conclut-elle ainsi ?

A L B E R T.

Et suis-je un Adonis ?

J A C I N T E.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,  
Je voudrois de moi seul tenir ma destinée.

Vivre toujours garçon sans souci , sans emploi ,  
N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi.  
Et sans désavouer mon antique sagesse ,  
Laisser le mariage à la folle jeunesse.

A L B E R T.

Oui , c'est bien dit , je vois que ton sens est  
fort bon ,

Pamphile est un vieux fou dépourvu de raison.  
Il reviendra tantôt : je veux en cas qu'il vienne ,  
Lui rendre sa parole & retirer la mienne.

*Sc. 6. Act. 2 Du Capricieux de Rousseau.*

M A R I A G E.

Excellentes leçons sur le Mariage. Sentiment d'un esprit Philosophe sur ce sujet.

*Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort considéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du siècle.*

P O L E M O N.

Quoi , mon fils ! quand chez vous la Compagnie  
abonde ,

Vous êtes ici seul & fuyez tout le monde ?

LISIDOR. *Pere de la personne promise à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour vous trouver ,

Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.

C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage !

POLEMON.

Il révoit à Clarice. A quand le mariage ?

LEANDRE.

A quand ?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne sçai.

LISIDOR.

L'aimable compliment !

LEANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement.

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle est impertinente.

L'affaire la plus grave & la plus importante

Qu'on puisse avoir jamais , se conclut-elle ainsi ?

Et qui sans réfléchir sur le parti qu'il prend  
 Croit ne point s'égarer quand il suit un torrent.  
 Contre les préjugés un bon esprit en garde,  
 Sur la foi du Public, jamais ne se hazarde.  
 De l'exacte raison il consulte la voix,  
 Elle seule l'éclaire & lui dicte des loix.  
 Et que dit la raison touchant le mariage ?  
 Que de deux cœurs unis c'est un saint assem-  
 blage,

Que forment de concert l'amour & la vertu,  
 Tel est mon sentiment aujourd'hui combattu:  
 Par l'attrait odieux d'un intérêt sordide.  
 A ce lien sacré, c'est ce Dieu qui préside,  
 Et qui fait un commerce infâme & malheureux ;  
 De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

## P O L E M O N.

Ma foi, c'est fort bien dit, voilà comme je pense,  
 Vous devez m'obéir, mais je vous en dispense.  
 Car vous êtes au fond plus éclairé que nous.  
 Mon grand pere autrefois me parloit comme  
 vous.

Il faut en revenir aux anciennes Rubriques.

## L I S I D O R.

Moi, je méprise fort les maximes Gothiques ;  
 Chacun vit pour son siècle & doit s'y confor-  
 mer.....

Tous ces beaux argumens ne sçauroient m'im-  
poser.

Je soutiens qu'un bon fils ne doit point s'op-  
poser ,

Sous de prétextes vains à ce qu'un pere ordonne ,  
Qu'en fait de mariage il faut qu'on s'abandonne  
Au choix de ses parens & sur tout au hazard ,  
Qui dans l'événement à la meilleure part ,  
Et qui le plus souvent contre toute apparence ,  
Nous conduit mieux cent fois que notre pré-  
voyance.

P O L E M O N .

Il est vrai , je comprends cette maxime là.  
Qu'avez vous s'il vous plait , à répondre à cela ?

L E A N D R E .

Qu'il faut être imprudent , étourdi , téméraire ,  
Pour commettre au hazard une si grande affaire.  
Je sçai bien qu'aujourd'hui la personne n'est rien ,  
Et qu'il est du bon air de ne songer qu'au Bien.  
Mais un homme d'honneur qui pense qui rai-  
sonne ,

A peu d'égard au Bien & songe à la personne.  
Parce qu'il veut trouver son plaisir, son bonheur ,  
Dans celle à qui sa foi doit engager son cœur.

P O L E M O N .

Il n'a pas tort , au moins , j'admire sa sagesse.

Ne rougissez - vous point d'avoir tant de foiblesse ?

*Sc. 2. Act. 2. Des Philosophes amoureux de Destouches.*

### M E M E S U J E T.

*C'est témoigner qu'on est rempli de sentimens d'honneur , & qu'on a de la vertu que de refuser un parti pour lequel on n'est porté d'aucune inclination , quelque avantageux qu'il soit du côté du bien. Tableau d'un hymen où les Epoux s'aiment réciproquement. Tableau de celui où ils se haïssent.*

R O N D O N *Pere de Lise:*

Ne sçais-tu pas que le devoir t'oblige ,

A lui\* donner tout ton cœur.

L I S E.

Je sçai , mon pere , à quoi ce nœud sacré ,  
Oblige un cœur de vertu pénétré.

Je sçai qu'il faut , aimable en sa sagesse ,  
De son époux mériter la tendresse.

Et réparer du moins par la bonté ,  
Ce que le Ciel nous refuse en beauté :  
Etre au dehors discrete & raisonnable ,

\* *A celui à qui il vouloit la marier.*



Dans sa maison, douce, égale, agréable,  
Quant à l'amour, c'est tout un autre point.  
Les sentimens ne se commandent point.  
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,  
De mon époux le reste est le partage.  
Mais pour mon cœur on doit le mériter,  
Ce cœur au moins difficile à dompter,  
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,  
Ni par raison, ni par devant Notaire.

*Suite des mêmes sentimens.*

M A R T H E.

Vous frémissez en voyant de plus près,  
Tout ce fracas; ces nœces, ces apprêts.

L I S E.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,  
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye.  
A mon avis, l'hymen & ses liens,  
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.  
Point de milieu : l'état du mariage,  
Est des humains le plus cher avantage,  
Quand le rapport des esprits & des cœurs,  
Des sentimens, des goûts & des humeurs  
Serrent ces nœuds tissés par la nature,  
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.  
Dieux! quels plaisirs d'aimer publiquement,

Et de porter le nom de son Amant.  
Votre maison, vos gens, votre livrée,  
Tout vous retrace une image adorée.  
Et vos enfans ces gages précieux,  
Nez de l'amour en font de nouveau nœuds;  
Un tel hymen, une union si chere,  
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la terre.  
Mais tristement vendre par un Contrat,  
Sa liberté, son nom, & son état,  
Aux volontés d'un maître despotique,  
Dont on devient le premier domestique,  
Se quereller, ou s'éviter le jour,  
Sans joye à table, & la nuit sans amour.  
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,  
Y succomber, ou combattre sans cesse;  
Tromper son maître, ou vivre sans espoir,  
Dans les langueurs d'un importun devoir;  
Gémir, sécher dans sa douleur profonde:  
Un tel hymen est l'enfer dans ce monde.

## M A R T H E.

En vérité, les filles comme on dit,  
Ont un démon qui leur forme l'esprit.  
Que de lumiere en une ame si neuve !  
La plus experte & la plus fine Veuve.  
Qui sagement se console à Paris,  
D'avoir porté le deuil de trois maris,

N'en eut pas dit sur ce point davantage,

*Sc. 1. Act. 2. de l'Enfant Prodigue de Voltaire.*

## M A R I A G E S.

*Doivent se faire entre des gens de même condition. Raisonnement d'un Bourgeois qui refuse de marier sa fille à un homme d'un rang élevé.*

## C L E O N.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,  
Je ne cesserai point.....

## G E R O N T E.

Je sçai ce que je dois  
Au sang dont vous sortez, au rang qui vous  
éleve,  
Je me connois aussi, mais s'il faut que j'acheve,  
La naissance & le rang que je respecte en vous,  
Font que je n'aime point que vous hantiez chez  
nous.

## C L E O N.

Mais songez, s'il vous plait, que l'usage au-  
torise.....

## G E R O N T E.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise;  
Et soyez informé pour une bonne fois,

Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.  
Je prétens que mon gendre aime à vivre en  
famille ,

Je veux qu'il confidère & chériffe ma fille.

Qu'il soit doux , complaisant , sincere , officieux ,

Qu'il ne puisse parler , ni de rang , ni d'ayeux ,

Que de me ménager il se fasse une affaire ,

Et se tienne honoré de m'avoir pour beau pere.

Or si j'étois le vôtre , avouez franchement ,

Monfieur , que tout cela tourneroit autrement.

Ma famille à vous voir n'oseroit pas prétendre ,

Je serois obligé de respecter mon gendre.

Et même si j'osois l'appeller de ce nom ,

On me commanderoit de regler mieux mon ton.

Vous hairiez ma fille & d'un vain titre ornée ,

Elle viendrait chez moi pleurer sa destinée.

Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens ,

Et rire du Bonhomme avec les courtifans.

*Sc. 5. Act. 2. De l'ingrat de Desfontaines.*



*Et , seigneur , que l'on ne  
tortille...*

G E N E R A L

*De l'ingrat de Desfontaines.*  
*Et l'on ne peut pas dire que...*

## M A R I S E T F E M M E S,

*Les marques extérieures d'amitié sont déplacées dans des gens mariez depuis long-tems : les exiger est un ridicule que le monde regarde en pitié.*

Dans cette Scene Cleanthis femme de Sosie croit que Mercure qui a pris la figure de Sosie est son mari lui-même.

CLEANTHIS.

Quoi ! c'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc , ne veux-tu pas ,  
Que de mon devoir je m'acquie ,  
Et que d'Amphitrion j'aie suivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais avec cette brusquerie ,  
Traître de moi te séparer !

MERCURE.

Le beau-sujet de fâcherie !

Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi ! partir ainsi d'une façon si brutale  
Sans me dire un seul mot de douceur pour regale.

Diantre, où veux-tu que mon esprit,  
T'aille chercher des fariboles ?

Quinze ans de mariage appaisent les paroles ;  
Et depuis un long-tems nous nous sommes tout dit.

C L E A N T H I S.

Regarde, Traître, Amphitrion,  
Vois combien pour Alcmene il étale de flamme,  
Et rougis là dessus du peu de passion,  
Que tu témoigne pour ta femme.

M E R C U R E.

Eh, mon Dieu, Cleanthis, ils sont encore  
amans.

Il est certain âge, où tout passe,  
Et ce qui leur sied bien dans ces commence-  
mens,

En nous vieux mariez auroit mauvaise grace,  
Il nous feroit beau voir attachés face à face,  
A pousser les beaux sentimens.

C L E A N T H I S.

Quoi ? suis-je hors d'état, perfide d'espérer,  
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

M E R C U R E.

Non, je n'ai garde de le dire,  
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,  
Et je ferois crever de rire.

C L E A N T H I S.

## CLEANTHIS.

Mérites-tu , pendant , cet insigne bonheur ,  
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

## MERCURE.

Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête ,  
Ce grand honneur ne me vaut rien ,  
Ne sois point si femme de bien ,  
Et me romps un peu moins la tête.

## CLEANTHIS.

Comment ! de trop bien vivre on te voit me  
blâmer !

## MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me  
charme.

Et ta vertu fait un vacarme ,  
Qui ne cesse de m'affommer.

## CLEANTHIS.

Comment ? tu souffrirois sans nulle répugnance ,  
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

## MERCURE.

Oui , si je n'étois plus de tes cris rebattu ,  
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode ;  
J'aime mieux un vice commode ,  
Qu'une fatigante vertu ,  
Adieu Cleanthis , ma chere ame ,  
Il me faut suivre Amphitryon.

## CLEANTHIS,

Pourquoi ? pour punir cet infâme,  
Mon cœur n'a-t'il assez de résolution.

*Sc. 4. Act. 1. Amphit.*

## M A R I E T F E M M E.

*Image de leurs petites dissensions sur la  
différente maniere de penser dans un  
âge avancé.*

## O R P H I S E.

C'est vous Monsieur Geronte ; où courez-vous  
si vite ?

Eh de grace , un moment.

## G E R O N T E.

A votre appartement je me suis fait écrire ,  
Si vos gens sont exacts , ils pourront vous le  
dire.

## O R P H I S E.

Certes pour un époux , l'accueil est très-galant,  
Après un mois d'absence , il est fort consolant.

## G E R O N T E.

Nous nous retrouverons , & plutôt dix fois  
qu'une ,

Ne nous imposons point une gêne importune ,  
Ni ces empressemens follement amoureux ,  
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.



ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous sommes  
Vous croiez que le tems ne vieillit que les  
hommes ?

ORPHISE.

Autrefois....

GERONTE.

Est passé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.

Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie...

GERONTE.

La femme est une espèce à qui rien ne ressemble ,  
C'est tout bien ou tout mal , & tous les deux  
ensemble ,

Est-elle vertueuse , elle l'est à l'excès ,

La sagesse devient un véritable accès.

La modération lui paroît insipide ,

C'est toujours à l'extrême où son penchant la  
guide ,

Ses moindres mouvemens sont des convulsions ,

La vertu dans son cœur se change en passions.

Dégénere en faux zèle & devient fanatique.

Ah ! vous voilà , Monsieur , dans votre humeur critique.

G E R O N T E.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flatté.  
Une femme à tout âge est un enfant gâté.

O R P H I S E.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne ,  
Qui n'est en vérité convenable à personne.

G E R O N T E.

Madame je suis juste & sans prévention ,  
On peut, je le sens bien , faire une exception,

*De la fausse Antipathie.*

M E R E S.

Mere Grondeuse perpetuelle.

*Les peres ou les meres trop difficiles sur  
le choix d'un gendre ou d'une bru nuisent  
à leurs enfans & leur font manquer leur  
établissement. Une mere grondeuse s'at-  
tire la haine de toute une famille.*

V A L E R E.

Quoi ? toujours opposée à toute une famille ?

M e. G R O G N A C.

Oui.

V A L E R E.

Vous ne voulez point marier votre fille ?

Me. G R O G N A C.

Non.

V A L E R E.

Quand on vous en parle on vous met en cour-  
roux.

Me. G R O G N A C.

Oui.

V A L E R E.

Vous ne prendrez point de sentimens plus doux ?

Me. G R O G N A C.

Non.

V A L E R E.

Fort bien , non , oui , non , beau discours , vos  
répliques ,

Me paroissent pour moi tout à fait laconiques.

Mais pour mieux raisonner avec vous là dessus ;

Et pour rendre un moment le discours plus  
diffus ,

Dites-moi , s'il vous plaît , la véritable cause

Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose.

Ce fameux partisan , par exemple , pourquoi ?

Me. G R O G N A C.

Eh si donc , Monsieur , vous radotez , je croi ;

Il est trop riche.

M E R E S.  
V A L E R E.

Ah ! ah ! nouvelle est la maxime.

Me. G R O G N A C.

Gagne-t'on en cinq ans un million sans crime ?  
Je hais ces fort vêtus, qui malgré tous leur  
bien ,

Sont un jour quelque chose & le lendemain  
rien.

V A L E R E.

Et ce jeune Marquis , cet homme d'importance ,  
Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance.  
Il a les airs de Cour , parle haut , chante , rit ,  
Il est bien fait , il a du cœur & de l'esprit.

Me. G R O G N A C.

Il est trop gueux.

V A L E R E.

Fort bien , la réponse est honnête ;  
Et vous avez toujours quelque défaite prête.  
Il s'offre deux partis , vous les chassez tous deux ,  
Le premier est trop riche & le second trop  
gueux ,

Dans vos brusques humeurs je ne puis vous  
comprendre ,

Comment prétendez-vous que soit fait votre  
gendre ?

Me. G R O G N A C.

Je prétens qu'il soit fait comme on n'en trouve  
point ;

Qu'il soit polé, discret, accompli de tout point,  
Qu'il ait avec du bien une honnête naissance;  
Qu'il ne fasse point voir ces traits de petulance,  
Ces actions de fou, ces airs évaporez,  
Dignes productions des cerveaux mal timbrez:  
Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse,  
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse,  
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de lui,  
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

V A L E R E.

Cet homme à rencontrer sera très difficile,  
Et si vous le trouvez je vous tiens fort habile.

Me. G R O G N A C.

Mais Leandre est l'époux que je veux lui donner.

V A L E R E.

Leandre?

Me. G R O G N A C.

Ce parti semble vous étonner?

Mais c'est un fait, Monsieur, dont peu je me  
soucie,

Et je le trouve moi, selon ma fantaisie.....

Leandre aime ma fille & ma fille fera,

Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.

V A L E R E.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler  
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

K iijj

Me. G R O G N A C.

D'accord , Lifette , hola , Lifette ? de la vie ;  
On ne vit dans Paris femme si mal servie.  
Lifette.

L I S E T T E.

Hé bien , Lifette ! est-ce fait ? me voilà.

Me. G R O G N A C.

Que fait ma fille ?

L I S E T T E.

Quoi , ce n'est que pour cela ?  
Vous avez bonne voix , quel bruit ? A vous entendre ,  
J'ai cru qu'à la maison le feu venoit de prendre.  
Vous plairoit-il vous taire & finir vos discours ?

L I S E T T E.

Oh vous grondez sans cesse.

Me. G R O G N A C.

Et vous parlez toujours.  
Répondez seulement à ce que l'on souhaite.  
Que fait ma fille ?

L I S E T T E.

Elle est Madame , à sa toilette.

Me. G R O G N A C.

Toujours à sa toilette & devant un miroir ,  
Voilà tout son emploi , du matin jusqu'au soir.

## L I S E T T E.

Vous parlez bien à l'aise avec votre censure,  
Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure.  
Je vais vous l'amener.

## V A L E R E.

N'allez pas la gronder ;  
Ni par votre air severe ici l'intimider.

## M e. G R O G N A C.

Mon Dieu , je sçais assez comme il faut se  
conduire ,

Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.

La voilà , vous verrez quels sont ses sentimens,

Venez , Mademoiselle , & saluez les gens.

*Isabelle fait la révérence.*

## M e. G R O G N A C.

Plus bas , encor plus bas. O Ciel, quelle igno-  
rance !

Ne sçavoir pas encore faire la révérence.

Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danser !

## L I S E T T E.

Son maître tous les jours vient pourtant l'e-  
xercer.

Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

## M e. G R O G N A C.

A se taire.

K v

M E R E S.  
L I S E T T E.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.

Me. G R O G N A C.

Levez la tête, encor. Soyez droite, approchez,  
Faut-il tendre toujours le dos quand vous  
marchez ?

Paroissez avec grace & baïssez cette épaule.

L I S E T T E.

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

Me. G R O G N A C.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout ;  
Parlez, le mariage est-il de votre goût ?

*Isabelle rit.*

Quoi vous avez le front de rire devant nous ?

Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux ?

I S A B E L L E.

J'ignorois qu'une fille au mot de mariage,  
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.  
Je dois vous obéir, & quand je l'entendrai,  
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

L I S E T T E.

Quel heureux naturel !

Me. G R O G N A C.

Les époux sont bisarres,  
Brutaux, capricieux, impérieux, avarés.  
On devroit s'en passer si l'on avoit bon sens.

I S A B E L L E.

N'étoient-ils pas ainsi tous fait de votre tems ?



Vous n'avez pas laissé d'en prendre un étant fille.

Me. G R O G N A C.

Vous êtes dans l'erreur , Rodillard de Choupille,  
Noble au bec de Corbin , grand Gruyer de Berri,  
Ét qui fut votre pere étant bien mon mari ,  
M'enleva malgré moi , sans cela de ma vie ,  
De me donner un maître il ne m'eut pris envie.

L I S E T T E.

La même chose un jour pourra nous arriver.

I S A B E L L E.

On ne fait donc point mal à se faire enlever ?

Me. G R O G N A C.

Eh bien vit on jamais un esprit plus reptile ?  
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?  
C'est une grosse bête & qui n'est propre à rien.

L I S E T T E.

Elle est bien votre fille & vous ressemble bien.

Me. G R O G N A C.

Eh plait-il !

L I S E T T E.

Vous m'avez ordonné le silence.

Me. G R O G N A C.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

V A L E R E.

Avec elle , Madame , agissons sans aigreur ,  
Ça dites-moi , quelqu'un vous tiendrait-il au  
cœur ?

## ISABELLE.

Le Chevalier me plaît, il me jure qu'il m'aime ;  
Ah ! si vous le voyez , vous l'aimeriez de même.

Me. G R O G N A C.

De quel front , s'il vous plaît , sans mon consentement ,

Osez-vous bien penser à quelque attachement ?  
Vous êtes bien hardie & bien impertinente.

V A L E R E.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Me. G R O G N A C.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait ,

J'ai fait pour son mari choix d'un autre sujet ,  
Et je vous défend , moi , de le voir de la vie.

I S A B E L L E.

Je ne le verrai point , vous ferez obéie ,  
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher.  
Mais lui , s'il veut me voir , puis-je l'en empêcher ?

Me. G R O G N A C.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche ,  
A cet air si naïf , croiroit-on quelle y touche ?  
Mais c'est une eau qui dort dont il faut se garder.

I S A B E L L E.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder ,

Je paroïs toute sotte alors qu'on me querelle,  
Et cela me maigrit.

Me. GROGNAC.

Taisez-vous Perronelle.

Rentrez, & là dedans, allez voir si j'y suis ?

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis.

Me. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je suis indépendante.

VALERE.

Je le sçais, mais....

Me. GROGNAC.

Adieu, je suis votre servante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il est de la raison,

Me. GROGNAC.

Mais, Monsieur, entre nous, quand de votre  
façon,

Vous aurez s'il se peut encor garçon ou fille,

Je n'irai point chez vous régler votre famille

De vos enfans alors vous pourrez disposer,

Tout à votre plaisir sans que j'aïlle y gloser.

Allons vite, rentrez, faites ce qu'on ordonne.

Sc. 1. 2. 3. 4. de l'Act. 1. Du Distrain de Regnard.

## MEME CARACTÈRE

Mère entière dans son opinion , grandeuse éternelle , impérieuse , injuste envers les enfans.

*Une autorité de mère n'est pas sans bornes.  
Il est des mères dont l'amour aveugle  
pour un de leurs enfans les rend injustes  
& cruelles envers les autres.*

## LAURENCE.

Je veux être maîtresse en jase qui voudra ,  
De deux filles que j'ai , je prétends que l'aînée ,  
Au Seigneur Dom-Jobin pour femme soit donnée.

Et quand à la cadette , il est très-assuré ,  
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.  
Mon Bien pourra , je pense , enrichir un ménage ,  
Mais ce ne fera rien , s'il faut qu'il se partage.  
Et quoi que l'on en cause , en un mot j'aime  
mieux ,

En voir dans ma famille un bon qu'en gâter  
deux.

## ELVIRE.

Votre esprit prévenu de tendresse de mère ,  
Fait remarquer en tout sa prudence ordinaire ;

Ma sœur. & ce partage, est si judicieux.

L A U R E N C E.

Eh merci Dieu, laissons ces détours ennuyeux.

E L V I R E.

D'accord, vous voulez donc, puisqu'il faut  
qu'on s'explique,

Mettre dans un Couvent votre fille Angelique?

L A U R E N C E.

Oui, je l'entens ainsi.

E L V I R E.

Mais dites-moi, ma sœur,

Avez-vous pris le soin de consulter son cœur?

Car la raison voudroit.....

L A U R E N C E.

Il n'est raison qui tienne,

Chacun vit à sa guise & je vis à la mienne.

E L V I R E.

Mais sçavez-vous que c'est par là forcer son cœur,

Sur un choix d'où dépend sa joye & son bonheur?

C'est nous vendre bien cher le chagrin qu'on

nous donne,

Que nous assujettir à ce qu'on nous ordonne.

Quoi ma sœur sur l'appas d'un motif d'intérêt,

Voulez-vous sans pitié prononcer son arrêt?

Et faire, ne prenant de conseil que le vôtre,

De l'une des deux sœurs, la victime de l'autre.

N'attirez point sur vous , ayant pu le prévoir ,  
Les malédiction d'une ame au désespoir.

L A U R E N C E.

La langue vous démange & le sang vous petille ,  
Tous les jours vous venez contrôler ma famille.  
De salpêtre moral tous vos discours sont pleins.  
Bon soir & bonne nuit.

*Elvire s'en va.*

Marine qu'en dis-tu ? parle ? puis-je mieux faire ,  
Que mettre en un couvent ?

M A R I N E *suivante.*

Eh !

L A U R E N C E.

Quoi ? parle.

M A R I N E.

Une mère ;

Ne doit avoir jamais sur rien le démenti.

L A U R E N C E.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti ,  
Dois-je rien négliger pour la mettre à son aise ?

M A R I N E.

Non , si vous lui donniez un époux qui lui plaise ,

L A U R E N C E.

Dom Jobin n'est-il pas un époux à souhait ?  
Que lui manqueroit-il ? il est sage & bienfait.  
Sur-tout riche.

## M A R I N E.

Oui, je fais grand cas de sa richesse.  
Mais avec tout son bien & toute sa sagesse,  
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,  
Madame, en vérité, c'est un vilain Monsieur.  
Il lui faut un mari fait d'un autre modèle,  
Elle est jeune & ce singe a quarante ans plus  
qu'elle.

Elle aime la dépense, il n'est pas libéral,  
Elle a de l'enjoûment, il est sombre, & brutal.  
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un  
drille,

Et ce n'est point enfin le fait de votre fille.  
Et telle que je suis, s'il étoit à mon choix,  
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,  
J'aimerois encor mieux demeurer malheureuse,  
Que l'avoir pour mari.

## L A U R E N C E.

Voyez un peu la Gueuse,  
Voilà son portrait fait en trois coups de pinceau.  
Enfin donc ce Mari ne vous semble pas beau.

## M A R I N E.

Si Dom Jobin attend cette belle alliance,  
Il attendra long-tems.

## L A U R E N C E.

Voyez l'impertinente !

MÈRES.

MARINE.

Il fera son mari tout comme il est le mien ;  
Ni plus , ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en fera t'il donc rien ?

MARINE.

C'est qu'elle n'en veut point , puisqu'il faut  
qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le sçavez-vous ? gazette domestique ,  
Ma fille n'en veut point ! Qui vous l'a dit ?  
pourquoi ?

Oh , oh , depuis un mois vous demeurez chez  
moi ,

Et déjà là-dessus vous jasez comme un livre.

MARINE.

Mais , Madame.....

LAURENCE.

Ecoutez , votre caquet m'enivre  
Et si vous prétendez être long-tems ici ,  
A tous vos longs discours il faut faire un trouci ;  
Réserver votre langue à de meilleurs usages ,  
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.  
Entendez-vous , ma mie ?

MARINE.

Oui , Madame , mais si.....

LAURENCE.

Mes filles sont là haut , envoyez-les ici.



Détalez, vous diriez encore quelque sottise.

Mais je les vois venir.....

*Ses filles lui font une grande révérence.*

Que chacune de vous pour m'écouter s'avance ;

Ça, je vous fais credit de votre révérence.

Vous la sçavez bien faire, & c'est à mes dépens ;

Mais quoiqu'on me la doive, elle est à contre  
tems,

Je dispense vos soins de grimaces pareilles ;

Et ne veux occuper de vous que vos oreilles.

Et pour ne faire point d'inutiles discours,

Je prétens vous pourvoir toutes deux en deux  
jours.

Je veux de ce plaisir régaler ma vieilleffe ;

J'aurois pris vos avis, mais comme la jeunesse ;

Qui par des visions laisse éblouir ses yeux,

Fait rarement le choix qui lui convient le mieux

J'examine, je cherche, enfin je considère,

Depuis vingt & deux ans que je suis votre mere ;

L'état où vous seriez plus propres & je crois,

Sçavoir tout ce qu'il faut, pour faire bien ce  
choix.

*A Leonor.*

Je sçais premierement que vous, quoique l'ainée ;

A vous voir coquetter passeriez la journée.

Que votre bel esprit qu'on vous vante souvent,

A travers de ce timbre a bien pris de l'évent,  
Que vous aimez le faste & que pour vous voir  
leste,

L'habit le plus coquet vous semble trop modeste.  
Ma fille, en quatre mots, tout cela ramassé,  
Je trouve qu'il vous faut un mari bien sensé.  
Et pour vous dire à quoi ce discours se ter-  
mine,

Dom Jobin est l'époux à qui je vous destine;  
C'est votre fait....

LEONOR.

Mais si je ne sens....

LAURENCE à *Angelique*.

Quant à vous;

Vous aimez le repos, vous avez l'esprit doux;  
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie;  
A moins d'ambition & plus de modestie.  
Je vois dans votre esprit à la vertu porté,  
Plus de soumission & moins de vanité.  
Enfin je trouve en vous, ma fille, de quoi faire;  
Une Religieuse à peindre comme mere  
Qui sçait ce qu'il vous faut; je prétens dès  
demain,

Vous, vous voir au Couvent, & vous, à Dom  
Jobin.

Adieu, pour y songer, je vous laisse à votre aise.

M E R E S.  
ANGÉLIQUE.

221

Mais songez.....

LAURENCE.  
Paix.

LEONOR.

Le cœur se doit-il ?.....

LAURENCE.

Qu'on se taise.

Je n'ai pas prétendu par un tel entretien ,  
Demander votre avis , mais vous dire le mien.  
Je le trouye fort bon & n'en veux point dé-  
mordre ,

On vous garde une place au Couvent par mon  
ordre.

Pour vous , à Dom Jobin , j'ai donné mon aveu ,  
Et vous m'obéirez , ou vous verrez beau jeu.

*De la Dupe de soi-même de Montfleury.*

VIEILLE MERE,

*Les personnes fort âgées sont sujettes à  
gronder souvent à tort & à travers, &  
elles reviennent difficilement de leurs  
préventions.*

Me. PERNELLE.

Laissez , ma bru laissez , ne venez pas plus  
loin ,

Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquie.

D A M I S.

Mais ma mere, d'où vient que vous sortez si vite ?

Me. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce menage ci,  
Et que de me complaire on ne prend nul souci.  
Oui, je fors de chez vous fort mal édifiée,  
Dans toutes mes leçons je suis contrariée.  
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,  
Et c'est tout justement la Cour du Roi Petaut.

D O R I N E.

Si.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes ma mie, une fille suivante,  
Un peu trop forte en gueule & fort impertinente.

Vous vous mêlez sur-tout de dire votre avis.

D A M I S.

Mais.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils,  
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre  
grand'mere,

Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre pere.  
Que vous preniez tout l'air d'un méchant gar-  
nement,

Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croi.....

Me. PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrete,  
Et vous n'y touchez pas tant vous semblez dou-  
cette;

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau  
qui dort.

Et vous menez sous chape un train que je hais  
fort.

ELMIRE.

Mais ma mere....

Me. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,  
Votre conduite en tout, est tout à fait mau-  
vaïse.

Vous devriez leur mettre un bon exemple aux  
yeux,

Et leur défunte mere en ufoit beaucoup mieux.  
Vous êtes dépensiere, & cet état me blesse,  
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.  
Quiconque à son mari veut plaire seulement,  
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

M E R E S.  
C L E A N T E.

Mais Madame, après tout.

Me. P É R N E L L E.

Pour vous, Monsieur son frere  
Je vous estime fort, vous aime & vous révere.  
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,  
Je vous prierois fort de n'entrer point chez  
nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,  
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point  
suivre.

Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon  
humeur,

Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

D A M I S.

Votre Monsieur Tartuffe est bienheureux sans  
doute,

Me. P E R N E L L E.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on  
écoute,

Et je ne puis souffrir sans me mettre en cour-  
roux,

De le voir querellé par un fou comme vous.

D A M I S.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un Cagot de cri-  
tique,

Vienne

Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique.  
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,  
Si ce beau Monsieur là n'y daigne consentir ?

D O R I N E.

S'il le faut écouter & croire à ses maximes,  
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes.  
Car il controlle tout, ce Critique zélé.

Me. P E R N E L L E.

Et tout ce qu'il controlle est bien contrôlé.  
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous  
conduire,

Et mon fils à l'aimer vous devoit tous induire.

D A M I S.

Non, voiez-vous, ma mere, il n'est pere ni  
rien,

Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.  
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte ;  
Sur ses façons de faire à tous coups je m'em-  
porte.

J'en prévois une suite, & qu'avec ce pied plat,  
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

D O R I N E.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,  
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatronise.  
Qu'un Gueux qui quand il vint n'avoit pas de  
souliers,

Et dont l'habit entier valoit bien fix déniers.  
 En vienne jusques là que de se méconnoître,  
 De contrarier tout & de faire le maître.

Me. PERNELLE.

Eh merci de ma vie, il en iroit bien mieux,  
 Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie,  
 Tout son fait croiez-moi, n'est rien qu'hypo-  
 crisie.

Me. PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui non plus qu'à son Laurent,  
 Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Me. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être,  
 Mais pour homme de bien je garantis le maître.  
 Vous ne lui voulez mal & ne le rebutez,  
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.  
 C'est contre le péché que son cœur se courrouce,  
 Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui, mais pourquoi sur-tout, depuis un certain  
 tems,

Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun entre ceans ?



En quoi blesse le Ciel une visite honnête,  
Pour en faire un vacarme à nous rompre la  
tête.

Veut-on que là dessus, je m'explique entre  
nous,

Je croi que de Madame il est ma foi jaloux.

Me. PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous  
dites,

Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.

Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,

Ces Carrosses sans cesse à la porte plantés,

Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,

Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.

Jé veux croire qu'au fond il ne se passe rien,

Mais enfin on en parle & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Eh voulez-vous, Madame, empêcher qu'on  
ne cause ?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,

Si pour un sot discours où l'on peut-être mis,

Il falloit renoncer à ces meilleurs amis.

Et quand même on pourroit se résoudre à le  
faire,

Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?

Contre la médifance il n'est point de rempart,

A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard.

L ij

Me. PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous  
plaire ,

Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se  
taire.

Mille caquets divers s'y font en moins de rien.  
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien ,  
C'est véritablement la tour de Babylone ,  
Car chacun y babille & tout du long de l'aulne ,  
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...  
Voilà t'il pas Monsieur , qui ricane déjà ?  
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire ,  
Et sans..... Adieu , ma bru , je ne veux plus  
rien dire.

Sachez que pour ceans j'en rabats de moitié ,  
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pied.

*Donnant un soufflet à Flipote.*

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux Corneilles.  
Jour de Dieu, je sçaurai vous frotter les oreilles.  
Marchons, gaupe, marchons.

*De l'Imposteur de Moliere.*



## VIEILLE MERE.

*Bonne vieille Mere qui est encore de belle humeur. La gayeté est de tous les âges quand on est doué d'un heureux temperament.*

AGATHE *en vieille faisant la folle.*

Bon jour mes doux amis, Dieu vous garde  
mes enfans,

Hé bien ! qu'est-ce ? Comment passez-vous votre  
tre tems ?

Que le Ciel pour long-tems la santé vous en-  
voye,

Vous conserve gaillards & vous maintienne en  
joye.

Le chagrin ne vaut rien & ronge les esprits ,  
Il faut se divertir , c'est moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante, & malgré sa vieillesse ,  
On trouveroit encore du retour de jeunesse.

AGATHE.

Oh ! vous me regardez ! vous êtes ébobis ,  
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris :  
Je me porte encore mieux que vous tant que  
vous faites ,

L iij

Je fais quatre repas & je lis sans lunettes.

Je frotte mon vin , tel qu'il soit , vieux , nouveau ,

Je fais rubis sur l'ongle & n'y mets jamais d'eau.

Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

L I S E T T E.

Peste !

A G A T H E.

Où , vrayment , de Champagne encor , sans  
qu'il en reste.

On peut voir dans ma bouche encor toutes  
mes dents ,

J'ai pourtant , voyez-vous , quatre-vingt dix-  
huit ans

Vienne la Saint Martin.

L I S E T T E.

La Jeunesse est complete ;

Tout autant : mais je suis encor verdelette.

Et je ne laisse pas à l'âge où me voilà ,

D'avoir des serviteurs , & qui m'en content , da.

Mais vois-tu , mon ami , veux-tu que je te dise ,

Les hommes d'aujourd'hui , c'est pierre mar-  
chandise.

Ils ne valent plus rien , & pour en ramasser ,

Tiens je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE à *Albert*.

Da, les vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT.

Hélas ! jamais, il faut qu'on l'ait enforcellée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pésant d'or ;  
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de  
tort ,

Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge ,  
Si l'on ne m'avoit mis à treize ans en ménage.  
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,  
Que la mettre si-tôt à un péril si grand.

Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille ;  
A vous dire le vrai, j'étois assez gentille.

A vingt sept ans j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité ! quatorze !

AGATHE.

Où, tous grouillans.

Et tous garçons, encor, je n'en avois point  
d'autres ,

Et n'en voiois aucun tournez comme les nôtres.  
Mais ce sont des fripons, & qui finiront mal,  
Les malheureux voudroient me voir à l'ho-  
pital.

Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,

Ils m'ont jusqu'à présent chicanné mon douaire ;  
Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT.

Hélas ! peut-on pousser plus loin l'égarement !

*Sc. 3. Act. 13. Folies. Amour... de Regnard.*

## MISANTROPE.

*Son Caractère. Une trop grande rigidité à l'égard des défauts des hommes est un ridicule outré dans la société.*

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable , Alceste , à votre compte ?

ALCESTE.

Allez , vous devriez mourir de pure honte.  
Une telle action ne sçauroit s'excuser ,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses ,  
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ,  
De protestations , d'offres , & de sermens ,  
Vous chargez la fureur de vos embrassemens.  
Et quand je vous demande après , quel est cet  
homme ,

A peine pouvez-vous dire , comme il se nomme.  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant ,

Et vous me le traitez à moi d'indifférent.  
Morbleu c'est une chose indigne, lâche, in-  
fâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame :  
Et si par un malheur j'en avois fait autant,  
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas pour moi que le cas soit pen-  
dable,

Et je vous supplirai d'avoir pour agréable,  
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Non, non, il n'est point d'ame un peu bien  
située,

Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,  
Et la plus glorieuse a des regals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'U-  
nivers.

Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez dans ces vices du tems;  
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes  
gens.

Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,  
Qui ne fait de mérite aucune différence.

Je veux qu'on me distingue & pour le trancher net ,

L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait ;

PHILINTE.

Mais quand on est du monde , il faut bien que l'on rende ,

Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non , vous dis-je , on devoit châtier sans pitié ,  
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.

Je veux que l'on soit homme , & qu'en toute  
rencontre ,

Le fond de notre cœur dans nos discours se  
montre ;

Que ce soit lui qui parle , & que nos sentimens  
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits , où la pleine franchise ,  
Deviendroit ridicule , & seroit peu permise ;

Et par fois n'en déplaît à votre austère hon-  
neur ,

Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Seroit-il à propos & de la bienséance ,

De dire à mille gens tout ce que d'eux on  
pense ?



Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui  
déplaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessez, & la Cour & la  
Ville,

Ne m'offrent rien qu'objet à m'échauffer la bile.

J'entre en une humeur noire, en un chagrin  
profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme  
ils font.

Je ne trouve par tout que lâche flatterie,

Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein,

Et de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage;

Je ris des noirs accès ou je vous envisage,

Le monde par vos soins ne se changera pas,

Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie ,  
 Par tout où vous allez donne la comédie.  
 Et qu'un si grand courroux contre les mœurs  
 du tems ,

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux , morbleu , tant mieux , c'est ce  
 que je demande ,

Ce m'est un fort bon signe & ma joye en est  
 grande :

Tous les hommes me sont à tel point odieux ,  
 Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature Humaine.

ALCESTE.

Oui , j'ai conçu pour elle une effroiable haine.

PHILINTE.

Tout les pauvres mortels sans nulle exception ,  
 Seront envelopés dans cette aversion ?

Encor en est-il bien dans le siècle où nous  
 sommes.

ALCESTE.

Non , elle est générale , & je hais tous les  
 hommes ,

Les uns parce qu'ils sont méchans & malfaisans ,  
 Et les autres pour être aux méchans complaisans.

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,  
Que doit donner le vice aux ames vertueuses,  
De cette complaisance on voit l'injuste excès,  
Pour le franc scelerat avec qui j'ai procès.  
Au travers de son masque on voit à plein le  
traître,

Par tout il est connu pour tout ce qu'il peut  
être.

Et ses roulemens d'yeux & son ton radouci,  
N'imposent qu'à des gens qui ne sont pas d'ici.  
On sçait que ce pié plat digne qu'on le con-  
fonde,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde;  
Et que par eux son sort de splendeur revêtu,  
Fait gronder le mérite & rougir la vertu.

Cependant sa grimace est par tout bien venue,  
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'insinue.

Et s'il est par la brigue un rang à disputer,  
Sur le plus honnête homme on le voit emporter.  
Têtebleu, ce me sont de mortelles blessures,

De voir qu'avec le vice on garde des mesures;  
Et par fois il me prend des mouvemens soudains,  
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

A force de sagesse on peut-être blâmable,

Il faut parmi le monde une vertu traitable.

La parfaite raison fuit toute extrémité,  
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges,  
 Heurte trop notre siècle & les communs usages.  
 Elle veut aux mortels trop de perfection,  
 Il faut fléchir au tems sans obstination ;  
 Et c'est une folie à nulle autre seconde,  
 De vouloir se mêler de corriger le monde....  
 Contre votre Partie éclatez un peu moins,  
 Et donnez au Procès une partie de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? la raison, mon bon droit l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE.

Non, est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fautive.

Et....

ALCESTE.

Non, J'ai résolu de n'en pas faire un pas.

J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,

Et peut par sa cabale entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous trompez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais.....

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,

Si les hommes auront assez d'effronterie.

Seront assez méchans, scelerats & pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand chose,  
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous Alceste, tout de bon,  
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

## SUITE DU MEME CARACTERE.

*Image d'un homme trop difficile à contenter.*

*Il ne faut être ni trop severe Censeur,  
ni fade Adulateur.*

ORONTE.

Comme votre esprit a de grandes lumieres,  
Je viens à vous, Monsieur.....

Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu.  
Et sçavoir s'il est bon qu'au Public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,  
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi ?

## ALCESTE.

J'ai le défaut.

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

## ORONTE.

C'est ce que je demande & j'aurois lieu de plainte;  
Si m'exposant à vous pour me parler sans feinte.  
Vous alliez me trahir & me déguiser rien.

## ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît, ainsi, je le veux bien.

## ORONTE.

*Sonnet.*

C'est un Sonnet. *L'Espoir.....* c'est une Dame,  
Qui de quelque espérance avoit flaté ma flamme,  
*L'Espoir.....* Ce ne sont point de ces grands  
vers pompeux,

Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

*A toutes ces interruptions il regarde Alceste.*

## ALCESTE.

Nous verrons bien.

## ORONTE.

*L'espoir...* Je ne sçai si le stile  
Pourra vous en paroître assez net & facile,  
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

## ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

## ORONTE.

Au reste vous sçaurez ;  
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le  
faire.

## ALCESTE.

Voions , Monsieur , le tems ne fait rien à  
l'affaire.

## ORONTE.

*L'espoir il est vrai , nous soulage ,  
Et nous berce un tems noire ennui ,  
Mais Philis , le triste avantage ,  
Lorsque rien ne marche après lui !*

## PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas.*

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

## ORONTE.

*Vous êtes de la complaisance ,  
Mais vous en deviez moins avoir ,  
Et ne vous pas mettre en dépense ,  
Pour ne me donner que l'espoir.*

## PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galans ces choses-là sont mises.

ALCESTE *bas.*

Morbleu vil complaisant , vous louez des sottises ?



ORONTE.

*S'il faut qu'une attente éternelle ,  
Pousse à bout l'ardeur de mon zele ,  
Le trépas sera mon recours ,  
Belle Philis on désespere ,  
Alors qu'on espere toujours.*

PHILINTE.

La chute en est jolie , amoureuse , admirable ;

ALCESTE *bas.*

La peste de ta chute ! empoisonneur , au Diable.  
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers si bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu....

ORONTE.

Vous me flattez , & vous croiez peut-être...

PHILINTE.

Non , je ne flatte point....

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu donc , Traître ?

ORONTE.

Mais pour vous , vous sçavez quel est notre  
traité ?

Parlez-moi , je vous prie , avec sincérité ?

Monfieur , cette matiere eft toujours délicate ;  
Et fur le bel Efprit nous aimons qu'on nous  
flate :

Mais un jour à quelqu'un , dont je tairai le nom ,  
Je difois en voyant des vers de fa façon ,  
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours  
grand empire ,  
Sur les demangeaifons qui nous prennent d'é-  
crire.

Qu'il doit tenir la bride aux grands empreffe-  
mens ,

Qu'on a de faire éclats de tels amusemens ;  
Et que par la chaleur de montrer fes ouvrages ,  
On s'expose à jouer de mauvais perfonnages.

ORONTE.

Eft-ce que vous voulez me déclarer par là ;  
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela ;  
Mais je lui difois , moi , qu'un froid écrit affomme ;  
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ,  
Et qu'eut-on d'autre part cent belles qualités ,  
On regarde les gens par leurs mechans côtés.

ORONTE.

Eft-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire ?

## ALCESTE.

Je ne dis pas cela , mais pour ne point écrire.  
Je lui mettois aux yeux comme dans notre  
tems ,

Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

## ORONTE.

Est-ce que j'écris mal , & leur ressemblerois-je ?

## ALCESTE.

Je ne dis pas cela , mais enfin , lui disois-je ?  
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?  
Et qui diantre vous pousse à vous faire im-  
primer ?

Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais  
livre ,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour  
vivre.

Croiez-moi , résistez à vos tentations ,  
Dérobez au Public ces occupations ,  
Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous  
somme ,

Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête  
homme.

Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur ,  
Celui de ridicule & misérable auteur.

C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre ,

## ORONTE.

Voilà qui va fort bien , & je crois vous entendre ,  
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon Sonnet..

## ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet,  
Vous vous êtes réglé ſur de méchans modeles,  
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles,  
Qu'eſt-ce que *Nous berce un tems notre ennuy* ,  
& que *Rien ne marche après lui* ,

*Que ne vous pas mettre en dépenſe ,*  
*Pour ne me donner que l'eſpoir ?*

Et que *Philis on deſeſpere* ,

*Alors qu'on eſpere toujours ?*

Ce ſtile figuré dont on fait vanité ,  
Sort du bon caractère & de la vérité.  
Ce n'eſt que jeux de mots , qu'affectations pures ,  
Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.  
Le méchant goût du ſiècle en cela me fait peur ,  
Nos Peres tous groſſiers l'avoient beaucoup  
meilleur.

Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire ,  
Qu'une vieille chanſon que je m'en vais vous  
dire.

*Si le Roy m'avoit donné ,*  
*Paris ſa grand'Ville ,*  
*Et qu'il me fallut quitter ,*

*L'amour de ma Mie ,  
Je dirois au Roi Henry ,  
Reprenez votre Paris ,  
J'aime mieux ma mie au gué ,  
J'aime mieux ma mie.*

La rime n'est pas riche & le stile en est vieux,  
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,  
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
Et que la passion parle là toute pure.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris,  
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux  
Esprits ,

J'estime plus cela que la pompe fleurie,\*  
De tous ces faux brillans ou chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort  
bons ,

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ,  
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir  
d'autres ,

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas,

\* A Oronte.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre & moi je ne  
l'ai pas.

ORONTE.

Croiez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers , j'en aurois davantage ,

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien , s'il vous plaît que vous vous en  
passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien pour voir que de votre ma-  
niere ,

Vous en composassiez sur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois par malheur faire d'assez méchans ,

Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme , & cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi , cherchez qui vous  
encense.

ORONTE.

Mais mon petit Monsieur , prenez-le un peu  
moins haut.

ALCESTE.

## ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends  
comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop, laissez cela, de  
grace.

## ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place,  
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

## ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble ser-  
viteur.

*Misanthrope. Act. 1. Sc. 2.*

## MEME CARACTERE.

*Contraste entre le Caractère d'un Misanthrope  
& celui d'une personne qui flatte & qui  
loue les gens.*

## ARSINOÉ.

En vérité les gens d'un mérite sublime,  
Entraînent de chacun & l'amour & l'estime.  
Et le vôtre sans doute a des charmes secrets,  
Qui font entrer mon cœur dans tous vos in-  
térêts.

Je voudrois que la Cour par un regard propice,  
A ce que vous valez rendit plus de justice.  
Vous avez à vous plaindre & je suis en courroux,

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien  
pour vous,

ALCESTE.

Moi, Madame? & sur quoi pourrois-je en rien  
prétendre?

Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vû rendre?  
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,  
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien  
pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux pro-  
pices,

N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.  
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir:  
Et le mérite enfin que vous nous faites voir  
Devroit.....

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite de grace,  
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embarasse?  
Elle auroit fort à faire & ses soins seroient grands,  
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même,  
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas  
extrême.

Et vous sçaurez de moi qu'en deux forts bons  
endroits,



Vous fûtes hier loué par les gens d'un grand poids.

## A L C E S T E.

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,

Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.  
Tout est d'un grand mérite également doué,  
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué.  
D'éloges on régorge, à la tête on les jette,  
Et mon valet de Chambre est mis dans la gazette.

## A R S I N O É.

Pour moi je voudrois bien que pour vous montrer mieux,

Une charge à la Cour vous pût frapper les yeux.

## A L C E S T E.

Eh ! que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ?  
L'humeur dont je me sens veut que je m'en banisse.

Le Ciel ne m'a point fait en me donnant le jour,

Une ame compatible avec l'air de la Cour.

Je ne me trouve point les vertus nécessaires,

Pour y bien réussir & faire mes affaires.

Etre franc & sincère est mon plus grand talent,

Mij

Je ne sçais point jouer les hommes en parlant.  
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense ,  
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.  
 Hors de la Cour sans doute on n'a pas cet ap-  
 pui ,

Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ,  
 Mais on n'a pas aussi perdant ses avantages ,  
 Le chagrin de jouer de fort fots personnages.  
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels ,  
 On n'a point à louer les vers de Messieurs  
 tels.

A donner de l'encens à Madame une telle ,  
 Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

*Du Misantrope Act. 2. Sc. 5.*

## MOEURS DU SIECLE.

*Usages du tems. Ridicule que la Comédie  
 jette sur certains usages. L'opulence se  
 croit tout permis , elle affecte les airs d'ap-  
 pareil qui ne sont dans leur véritable  
 place que chez les Grands , mais les  
 gens de fortune veulent être leurs singes  
 jusques dans les cérémonies de la table  
 & l'ordonnance des repas.*

M. ARGANT.

Depuis trente ans au plus que dépourvu de biens,

Je m'en fus à la Martinique ,  
Où j'épousai Madame Argant ,  
Il faut que mon esprit soit devenu Gothique ,  
Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI.

Ami , c'est l'un & l'autre après trente ans d'absence ,

A peine revenu depuis six mois en France ,  
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris ,  
Tout vous paroît nouveau, ne soyez pas surpris.  
Si vous ne sçavez plus les êtres.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner ,  
Je vous fasse un aveu naïf & véritable ,  
Excepté le rôti je n'ai pu deviner ,  
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

M. DOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié ,  
Tout change de nature à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être Sorcier pour sçavoir ce qu'on mange ,  
C'est encore au dessert , où j'ai ri de pitié ,  
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles ,  
Garni de marmousets & d'arbusste confus ,  
Qui font un bois taillis où l'on ne se voit plus  
Qu'au travers de mille broussailles.

254 MOEURS DU SIECLE.

Et tout cet attirail piece à piece apporté,  
Par un maître valet par d'autres escorté,  
Est une heure à ranger sur le lieu de la Scène,  
Et tient en attendant tout le monde à la gêne.  
Quels convives d'ailleurs ! je veux être pendu,  
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu  
Al'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble,  
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIGNI.

Doucement, vous n'y pensez pas.  
Ce sont de beaux esprits que le Marquis ras-  
semble,  
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde ! quel fleau !  
Quel déluge, maudit d'insectes incomodes !  
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.  
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis,  
Pleins de Chevaux, de Chiens, d'Auteurs &  
de Pagodes.

*Ecole des meres Act 3. Sc. 1.*



## M O N D E.

*Idée qu'on peut prendre du monde , maximes pour s'y conduire. Il faut être indulgent à l'égard des défauts des hommes quand on veut s'avancer dans le monde. Un jeune homme qui commence d'y entrer se rendroit ridicule de faire le Censeur des mœurs de son siècle.*

## LE PRESIDENT.

Mon fils a grand besoin de l'école du monde ,  
Philosophe un peu jeune & même trop ardent ,  
Il s'abandonne trop à son zèle imprudent.

Ami de la franchise , il croit que la souplesse ,  
Est indigne d'un homme & taxé de bassesse  
Ces égards mutuels dont la nécessité ,

A forgé les liens de la société.

Que sert une sagesse âpre & contrariante ?

Heureuse la vertu , douce , aimable , liante ,  
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas !

La raison même a tort quand elle ne plaît pas .

La sienne se ressent des défauts de son âge ,  
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.

Espérons , mais je crains qu'il n'ait été trop loin ,  
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin ,

Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre.

*Sainville arrive sur la Scene.*

Dites vos sentimens, que pensez-vous du monde?

SAINVILLE.

Avec sincérité, s'il faut que je réponde,  
J'ai vu que l'impudence est la Reine du monde.  
Et qu'il faut quand on veut y faire son chemin,  
Aller à la fortune avec un front d'airain.  
Que l'art d'en imposer est le seul art utile,  
Qu'une louange aride, une estime stérile,  
Est tout ce qu'on accorde à peine au gens de  
bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien.

Brisons-la, mais d'ailleurs, dites-moi, je vous  
prie,

Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! & croiez-vous aussi,

A cette rareté que l'on appelle ainsi?

J'ai tout vu, j'ai par tout cherché cette mer-  
veille,

Dont le nom resonnoit sans cesse à mon oreille.

Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement  
admis,

Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis;

Par l'organe des fots dans la langue ordinaire,  
 Qui sert à désigner un être imaginaire:  
 Ouvrage de l'orgueil & de la vanité.  
 Tout cercle, quel qu'il soit, toute société,  
 Croit en être de droit la véritable Sphere.  
 Du bien, de la naissance & tel autre chimere,  
 De la fatuité, des airs & du jargon,  
 Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom.  
 Quant à moi, j'en appelle, elle est mal définie,  
 Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

## LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde  
 a raison.

Pourquoi se distinguer ? Quand j'entrai dans le  
 monde,

Je le vis à peu-près des mêmes yeux que vous ;  
 Chacun m'y déplaçoit & je déplus à tous.  
 Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune,

## SAINVILLE.

On s'en passe.

## LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchise importune,

Pour un fiel répandu par la malignité,

D'autres ne la taxoient que de rusticité.

Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines,

Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des  
 épines,

Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux ;  
J'otois à la vertu le droit de rendre heureux.  
Alors par une erreur qui n'est que trop com-  
mune ,

J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,  
J'en faisois son forfait , loin de m'en accuser ,  
L'expérience enfin sçut me désabuser.

Je rompis mon humeur , rompez aussi la vôtre ,  
Nos besoins nous ont fait esclaves l'un de l'autre.  
Il faut porter ce joug qui se revolte à tort ,  
Et devient l'artisan de son malheureux sort.  
Scachez donc vous soumettre à cette dépendance ,  
L'usages des vertus a besoin de prudence ,  
Dans un juste milieu la raison l'a borné :  
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit  
orné

Des graces & des fleurs qui sont à leur usage.  
Quand la vertu déplait c'est la faute du sage.  
Sçachez la faire aimer , vous serez adoré....

SAINVILLE.

Son attrait lui suffit....

LE PRESIDENT.

Mon fils , je vous préviens ,  
Que bien loin de trouver après moi de grands  
biens.

Vous serez étonné d'un si foible partage ,



Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage.  
Et vous ne le pouvez qu'en cherchant un parti,  
Qui par le rang, le bien vous puisse être  
afforti.....

SAINVILLE *seul.*

Qui ? moi, pour mandier les biens les plus  
frivoles,

J'irois de porte en porte encenser des idoles.

Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?

La plus haute fortune est trop chère à ce prix.

Ah ! mon pere, en effet, quelle erreur est la  
vôtre ?

Mon bonheur dépend-il d'être au dessus d'un  
autre ?

De briller dans le monde un peu plus, un peu  
moins ?

Eh bien mon existence aura moins de témoins.

Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne ?

De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?

Quoiqu'il en soit, enfin, je ferai dans le cas

Et c'est un être heureux qu'on ne connoitra pas.

*Sc. 5. Act. 1. De la gouvernante de la Chaussée.*



## NOBLES DE PROVINCE.

*Leur Caractère, leur propos. Il est assez ordinaire que bien des Gentilhommes soient entêtés de leur Noblesse. Vivre à la Campagne, ne voir pas des gens au dessus de soi, s'enrouiller dans l'oïiveté, est un chemin qui conduit à ce défaut.*

LOISONNIERE *Gentilhomme Campagnard.*

L'interêt du cousin nous a tous mis sur pié,  
On se fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE *servante de Monsieur de Fatencour chez qui les Gentilhommes s'assembloient.*

Vous êtes tous sur pied, mais vous n'avancez  
gueres.

Pourquoi par un accord ne pas tout terminer ?  
Plutôt que d'être prêts sans cesse à dégainer.  
Tant de Gentilhommeaux à nourrir embar-  
rassent.

LOISONNIERE.

Ce sont des points d'honneurs, Florine, qui te  
passent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,

C'est de venir ici boire comme des trous.  
Vous trouvez votre compte à vous voir néces-  
saires,

Et seriez bien fâchez d'abreger les affaires.  
Sur la moindre raison, pour vous toujours de  
poids,

Vous accourez ici cinq ou six à la fois.  
Deux mots sur la querelle & quatre heures  
à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'est pas d'un sentiment sem-  
blable,

Les avis différens donnent à raisonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.  
Ce sont raisonnemens éternels que les vôtres,  
Pour deux qui s'en iront, il en revient six autres.  
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour,  
A Monsieur de Fondnid qu'à notre basse cour.  
Ces vérités, chez nous un peu trop se con-  
noissent,

Dès que vous paroissez, nos poulets disparoissent.  
Et vous voir arriver dispos, frais & gaillards,  
C'est un arrêt de mort pour nos meilleurs ca-  
nards.

Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous  
redoute.

## LOISONNIERE.

Cela coute au coufin quelque chose fans doute.  
 Aussi pour le servir, il a de braves gens,  
 Tous prêts à s'égorger quand il en sera tems.  
 Comme au champ de bataille, ils courent tous  
 en hâte,

## FLORINE.

Et cependant de peur que notre vin se gâte,  
 Ils l'entonnent toujours à bon compte ; pour moi  
 Je sens que tout me choit, si-tôt que je les voi :  
 L'un avalant d'abord trois ou quatre lampées,  
 Parle de pistolets, de fusils & d'épées.  
 L'autre en son jeune tems assure qu'il a mis,  
 Plus de breteurs à bas que tué de perdrix.  
 Celui ci grand jureur faisant le diable à quatre,  
 Lorsqu'il ne voit personne, enrage de se battre.  
 Sçavez-vous ce qu'on dit ?

## LOISONNIERE,

Moi ? non.

## FLORINE.

On dit tout franc,  
 Que tous vos conseils vont à répandre du sang.  
 Que vous êtes fâchez quand on se raccommode,  
 Sans faire quelque playe.

## LOISONNIERE.

Oui, c'est là ma méthode.

Pour temperer les gens qui prennent trop l'effort.

*Des Nobles de Province de Haute Roche.*

N O R M A N D.

*Plaideur Normand. Son Caractere. Ses  
Propos.*

F A L A I S E.

Pardonnez ,

Si ma figure impose à vos yeux étonnés,  
Falaise , c'est mon nom ; si ma langue éloquente,  
Si les tours les plus fins du langage Normand ,  
Réussissoient autant dans mon langage en grand,  
Qu'en petits plaidoyés brillans de médifance ,  
Je haranguerois mieux que harangueur de  
France.

Ce Pyrante fameux , ce grand médiateur ,  
Reconciliateur & pacificateur.  
Phoenix dans le pays des Noïses & Castilles ,  
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

P Y R A N T E.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu  
diffus.

F A L A I S E.

J'en ai l'air , je le suis , & j'avoûrai de plus ,  
Qu'étant nourri , filé dans la basse chicane

Dans les discours fleuris je perds la tramontane,  
 Au Mans je fus jadis Substitut d'un Sergent,  
 Du Sieur de Procinville, ici je suis l'Agent.

P Y R A N T E.

Vous me venez parler de sa part ?

F A L A I S E.

Patience.

Il viendra demain, mais, je l'égle en science.  
 Nous avons de jeunesse ensemble plaidailé,  
 Et je ne suis enfin avec tout mon acquis,  
 Au Mans que maître Clerc de Monsieur le  
 Marquis.

P Y R A N T E.

Plus de digressions, allons au fait.

F A L A I S E.

J'abrege.

Mais de mon maître il faut vous dire le manège,  
 Du couple fraternel il a gagné le cœur,  
 Au frere il écrivoit qu'il haïssoit la sœur.  
 A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frere.

P Y R A N T E.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystere.

F A L A I S E.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.  
 Pour les rapatrier ; ce manège secret,  
 Comme vous allez voir étoit très nécessaire.

Car pour vexer la sœur le très rancuneux frere ;  
A mon maître a promis la niece , & le procès ,  
La sœur pour chagriner le frere donne exprès ,  
A mon maître sous main le procès , & la niece ;  
C'est ainsi que tous deux croiant se faire piece ,  
Seront d'accord.

P Y R A N T E.

J'entens , tous deux séparément ,  
Me donnant par écrit un bon consentement.  
Pouvoir de marier la niece à votre maître ,  
Cette réunion qui manqueroit peut-être  
Se fera sûrement , c'est mon unique objet ,  
Votre maître arrivant , son mariage est fait.

F A L A I S E.

Il venoit aujourd'hui , sa chaise s'est brisée .  
J'ai pris des Postillons la haridelle usée.  
J'arrive à toute jambe , ici pour prévenir ,  
Monsieur Pyrante....

P Y R A N T E.

Enfin je puis les réunir.

F A L A I S E.

Du secret.

P Y R A N T E.

C'est à quoi mon ministère engage.

F A L A I S E *seul*.

Du frere moi , je vais à la sœur dire rage ,

Je dirai pis que pendre au frere de la sœur,  
 Et disant mal de deux je ne suis point menteur,  
 Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,  
 Et me bien rafraichir, en buvant, la mémoire  
 Des manceaux documens d'un maître très sensé,  
 Pateliner l'arbître, ai-je bien commencé?  
 Trigauder frere & sœur, épier l'orpheline,  
 Prendre les souterrains, tournevirer Nerine,  
 Défiance sur tout ne disant oui, ni non,  
 Manœuvre plus obscure encor que le jargon.  
 Je viens exprès du Mans, enfin pour être traître,  
 Je vais tenir ici la place de mon maître.  
 Le grand homme en intrigue ! on peut dire pour-

tant ,

Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais ce-  
 pendant ,

Il croit en probité les excès ridicules :

Les fots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules ,

Entre la probité solide & l'intérêt ,

C'est pour l'homme d'esprit un incommode ap-  
 prêt.

La probité d'accord, doit être la première,  
 Notre intérêt après, le scrupule derriere.

*Ss. 9. du 1. Act. de la Reconciliation Normande de  
 Desfrény.*



## M E M E C A R A C T E R E.

*Falaise rentrant sur la Scene.*

Ah ! je viens de haïr....

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , mon cher !

F A L A I S E.

Je viens de haïr votre frere.

Madame presque autant que mon maître peut  
faire ,

Je l'ai vû là passer , il ma regardé noir ,

Ça , Madame , allez-vous délivrer ce pouvoir ,  
Et donner en secret votre niece à mon Maître ?  
Cette donation est faite.

L A M A R Q U I S E.

Elle va l'être ,

Je contente par là ma haine & mon amour.  
Ma haine en la masquant & prenant le grand  
tour.Car j'oblige ton Maître à bien plaider mon  
frere ,Je lui cede un procès , mais un homme d'affaire  
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans ,  
Ce procès que je cede , & c'est bien peu de tems.  
Pourra-t'il pas en former quelqu'autre ?

Lui, mon Maître ?

Le pere des procès n'en pourront faire naître ?

Quand j'ai, car moi, c'est lui, le moindre  
échantillon ,

Tenant le bout du fil du moindre procillon ;

Un quartier de terrain dans toute une Pro-  
vince ,

Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,  
J'envahis, & le tout avec formalité.

Procédure est chez nous la regle d'équité.

Sur le terrain des sots j'arrondis l'héritage,

Par droit de bienséance, & droit de voisinage.

En gagnant par Justice, on a rarement tort,

Mais supposé qu'on l'eut, tout est sujet au sort.

Il est juste qu'on gagne une mauvaise Cause,

Puisqu'à perdre la bonne, en plaidant on s'expose.

Car enfin après tout, qui sçait en certain cas,

Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,

Par quelque nullité, vice de procédure ?

Peut être à mon profit dans une affaire obscure.

Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton Maître & toi.

Vous poursuivrez mon frere, & j'en rirai dans  
l'ame ,

J'en aurai le plaisir, sans en avoir le blâme.  
 En faisant cette paix, que je me vengerai;  
 Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.  
 M'en voilà quitte, enfin, je me reconcilie.

## FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,  
 Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi. &c.  
*Ibid. Sc. 8. Act. 2.*

## OPINIATRE.

*Son portrait. L'opiniatreté est un défaut  
 des plus contraires à la société: il corrompt  
 toute la douceur des conversations & du  
 commerce de la vie.*

*C'est un pere qui parle à son fils,  
 Je vous l'ai dit souvent, l'opiniatreté,  
 N'est pas de disputer contre la vérité.  
 Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,  
 Et de mauvaise foi, ne vouloir point se rendre.  
 C'est lors que prévenu de bonne opinion,  
 On croit obstinément avoir toujours raison.  
 Et n'approuvant jamais les sentimens des autres,  
 Sans rien examiner ne suivre que les nôtres.  
 Ce dernier vice est bas & ne tombe jamais,  
 Qu'en de lâches esprits & dans les cœurs mal  
 faits.*

Et ce défaut n'est pas , que je pense, le vôtre ;  
 Mais aisément , Erasme , on y passe de l'autre.  
 On le voit tous les jours un esprit prévenu ,  
 D'abord de bonne foi soutient ce qu'il a crû.  
 Mais lorsqu'à la raison en vain on le rappelle ,  
 Qu'à la prévention la passion se mêle,  
 Alors pour soutenir ce qu'il a d'abord dit ,  
 Contre la vérité souvent il se roidit.  
 Et honteux d'avouer qu'il ait pu se défendre ,  
 Il voit , il sent , il touche , & ne veut pas se  
 rendre.

Vous vous reconnoissez sans doute à ce portrait ,  
 Car voilà justement ce que vous avez fait.

*Sc. 3. Act. 1. de l'Opiniâtre de Brueys.*

### P A T E L I N.

C'est ici un homme dans l'indigence ,  
 qui veut par son patelinage escroquer  
 du drap chez un Marchand pour se  
 faire un habit.

*On a dit que l'indigence rend inventif ,  
 mais il n'est pas moins vrai qu'elle pousse  
 les ames basses à commettre mille lâchetés  
 & souvent même des crimes.*

M. GUILLAUME Marchand &  
*étant dans sa boutique.*

Donne-moi mon livre de compte : approche  
 cette chaise ; c'est assez. Si un Sergent que

j'ai envoyé quérir me demande , fais - moi appeller.

M. P A T E L I N *à part.*

Bon , le voilà seul , approchons , voilà une piece de drap qui seroit bien mon affaire.  
*Haut.* Serviteur , Monsieur.

M. G U I L L A U M E.

Une robe ? le Procureur donc.... Serviteur.

M. P A T E L I N.

Non , Monsieur , j'ai l'honneur d'être Avocat.

M. G U I L L A U M E *sans le regarder.*

Je n'ai pas besoin d'Avocat , je suis votre serviteur.

P A T E L I N.

Mon nom , Monsieur , ne vous est sans doute pas inconnu , je suis Patelin l'Avocat.

M. G U I L L A U M E.

Je ne vous connois point , Monsieur ,

M. P A T E L I N *à part.*

Il faut se faire connoître. *Haut.* J'ai trouvé , Monsieur , dans les memoires de feu mon pere une dette qui n'a pas été payée , &c.

M. G U I L L A U M E.

Ce ne sont pas mes affaires , je ne dois rien.

M. P A T E L I N.

Non , Monsieur , c'est au contraire , feu mon

pere qui devoit au vôtre trois cens écus , & comme je suis homme d'honneur je viens vous payer.

M. G U I L L A U M E.

Me payer ? attendez , Monsieur , s'il vous plait , je me remets un peu , votre nom , Oui , je connois depuis long - tems votre famille , vous demeuriez au Village ici près , nous nous sommes connus autre fois : jé vous demande excuse , je suis votre serviteur ; asseyez-vous là , je vous prie.

M. P A T E L I N.

Monsieur !

M. G U I L L A U M E.

Monsieur !

M. P A T E L I N.

Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exact que moi à payer leurs dettes , je serois beaucoup plus riche que je ne suis , mais je ne sçai point retenir le bien d'autrui.

M. G U I L L A U M E.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens sçavent fort bien faire.

M. P A T E L I N.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes , & je viens  
sçavoir

ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté, mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer mes quittances par devant Notaire ; ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Eh bien demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures ſoit, j'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loisir ; on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul que tous les Négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

*Tome II.*

N

M. P A T E L I N.

C'est que vous êtes ma foi le plus habile homme de tout ce pays.... Voilà un assez beau drap.

M. G U I L L A U M E.

Fort beau !

M. P A T E L I N.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. G U I L L A U M E.

Oh Monsieur !....

M. P A T E L I N.

Avec une habileté merveilleuse !

M. G U I L L A U M E.

Oh ! oh ! Monsieur !

M. P A T E L I N.

Des manières nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. G U I L L A U M E.

Oh ! point , Monsieur !

M. P A T E L I N.

Parbleu , la couleur de ce drap fait plaisir à la vûë.

M. G U I L L A U M E.

Je le croi , c'est couleur de marron.



M. P A T E L I N.

De marron ? que cela est beau ? gage, Monsieur Guillaume , que vous avez imaginé cette couleur là.

M. G U I L L A U M E.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. P A T E L I N.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête là que dans toutes celles du Village.

M. G U I L L A U M E.

Ah ! ah ! ah !

M. P A T E L I N.

Cette laine me paroît assez bien conditionnée.

M. G U I L L A U M E.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. P A T E L I N.

J'ai cru..... A propos , d'Angleterre , il me semble , Monsieur Guillaume , que nous avons été autre fois à l'école ensemble.

M. G U I L L A U M E.

Chez Monsieur Nicodème.

M. P A T E L I N.

Justement , vous étiez beau comme l'amour.

M. G U I L L A U M E.

Je l'ai oui dire à ma mere.

M. P A T E L I N.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. G U I L L A U M E.

A dix-huit ans, je sçavois lire &amp; écrire.

M. P A T E L I N.

Quel dommage que vous ne vous foyez appliqué aux grandes choses ! sçavez-vous bien, Monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat ?

M. G U I L L A U M E.

Comme les autres.

M. P A T E L I N.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle là, il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit, je songe, que demain matin à cinq heures en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. G U I L L A U M E.

Je vous le garderai.

M. P A T E L I N *à part.*

Le garderai ; ce n'est pas là mon compte. *Haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part douze cens livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, Monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. G U I L L A U M E.

Ne laissez pas de racheter votre rente ;  
vous aurez toujours de mon drap.

M. P A T E L I N.

Je le sçai bien , mais je n'aime point à  
prendre credit..... Que je prens plaisir à vous  
vous voir frais & gaillard ? quel air de santé ,  
& de longue vie !

M. G U I L L A U M E.

Je me porte bien.

M. P A T E L I N.

Combien croiez-vous qu'il faudra de ce drap,  
afin qu'avec vos trois cens écus je porte aussi de  
quoi le payer ?

M. G U I L L A U M E.

Il vous faudra.... Vous voulez sans doute  
l'habit complet.

M. P A T E L I N.

Oui , très-complet , juste-au-corps , culote  
& veste doublés de même ; & le tout bien long  
& bien large.

M. G U I L L A U M E.

Pour tout cela , il vous en faudra... Oui...  
Six aunes.... Voulez-vous que je vous les coupe  
en attendant ?

M. P A T E L I N.

En attendant.... Non , Monsieur , non , l'argent à la main , s'il vous plaît , c'est ma méthode.

M. G U I L L A U M E.

Elle est fort bonne. *à part.* Voici un homme très exact.

M. P A T E L I N.

Combien , Monsieur Guillaume me ferez-vous payer de l'aune de ce drap ?

M. G U I L L A U M E *voyant la marque.*

Voyons ; un autre en payeroit , ma foi six écus , mais allons..... je vous le bailleraï à cinq écus.

M. P A T E L I N.

Cela est trop honnête , six fois cinq écus , ce sera justement.....

M. G U I L L A U M E.

Trente écus.

M. P A T E L I N.

Oui trente écus , le compte est bon..., Parbleu pour renouveler connoissance , il faut que nous mangions demain à dîner une Oye dont un plaideur m'a fait présent.

M. G U I L L A U M E.

Une Oye , je l'aime fort.

M. P A T E L I N.

Tant mieux : touchez-là ? à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle ; par ma foi , il me tarde qu'elle me voye sur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous que le prenant demain matin il soit fait à dîner.

M. G U I L L A U M E.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur il vous le gâtera.

M. P A T E L I N.

Ce seroit grand dommage.

M. G U I L L A U M E.

Faites-mieux , vous avez , dites-vous de l'argent tout prêt.

M. P A T E L I N.

Sans cela , je n'y songerois pas.

M. G U I L L A U M E.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons ; il me souvient qu'il y en a de coupé justement ce qu'il en faut.

M. P A T E L I N *prend le drap.*

Cela est heureux !

M. G U I L L A U M E.

Attendez , il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. P A T E L I N.

Bon , est-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. G U I L L A U M E.

Donnez , donnez , je vais le faire porter  
& vous m'envoyerez par le retour....

M. P A T E L I N.

Le retour : Non , non , ne détournez pas  
vos gens , je n'ai que deux pas à faire d'ici  
chez moi..... Comme vous dites , le tailleur  
aura plus de tems.

M. G U I L L A U M E.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me  
raportera l'argent.

M. P A T E L I N.

Eh point , point , je ne suis pas glorieux , il  
est presque nuit ; & sous ma robe on prendra  
ceci pour un sac de procès.

M. G U I L L A U M E.

Mais , Monsieur , je vais toujours vous don-  
ner un garçon pour me....

M. P A T E L I N.

Eh ! point de façon , vous dis-je.... A cinq  
heures précises trois cens trente écus & l'Oye  
à dîner. Oh ça il se fait tard : Adieu mon cher  
voisin , serviteur.... eh ! serviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monsieur, serviteur. Il s'en va, parbleu avec mon drap, mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin, je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera.

*Sc. 5. Act. 1. de l'Avocat Patelin de Brueys.*

P E D A N T.

*De la Pedanterie la plus crasse, son langage moitié François moitié Latin. Les fots dont les connoissances sont les plus bornées veulent bon gré, malgré faire étalage du peu qu'ils sçavent.*

M E T A P H R A S T E.

*Mandatum tuum curo diligenter.*

A L B E R T.

Maître j'ai voulu.....

M E T A P H R A S T E.

Maître est dit à *Magister*.

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

A L B E R T.

Je meure,

Si je sçavois cela. Mais soit, à la bonne heure.

Maître donc.....

M E T A P H R A S T E.

Poursuivez.

N y

Je veux poursuivre aussi.  
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre  
ainsi.

Donc, encore une fois, Maître, c'est la troi-  
sième,

Mon fils me rend chagrin, vous sçavez que je  
l'aime.

Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

## M E T A P H R A S T E.

Il est vrai, *Filio non potest præferri,*  
*Nisi filius.*

## A L B E R T.

Maître en discourant ensemble,  
Ce jargon n'est pas fort nécessaire me semble.  
Je vous crois grand Latin, & grand Docteur  
juré,

Je m'en raporte à ceux qui m'en ont assuré.  
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,  
N'allez point déployer toute votre doctrine.  
Faire le Pedagogue & cents mots me cracher,  
Comme si vous étiez en Chaire pour prêcher.  
Mon pere quoi qu'il eût la tête des meilleures,  
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes  
Heures.

Qui depuis cinquante ans dites journellement,



Ne sont encor pour moi que du haut Allemand.  
Laissez donc en repos votre science auguste,  
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen semble lui faire peur,  
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,  
Pour un pareil lien il est froid & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t'il l'humeur du frere de Marc Tulle,  
Dont avec Atticus le même fait sermon,  
Et comme les Grecs disent aussi Athanaton.

ALBERT.

Mon Dieu, Maître Eternel ! laissez la, je  
vous prie,

Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie.  
Et tous ces autres gens dont vous venez parler,  
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

METAPHRASTE.

Eh bien donc votre fils ?

ALBERT.

Je ne sçai si dans l'ame,  
Il ne sentiroit point quelque secrete flâme.  
Quelque chose le trouble, où je suis fort déçu,  
Et je l'apperçus hier sans en être apperçu,

Nvj

Dans un recoin d'un bois , où nul ne se retire :

M E T A P H R A S T E.

Dans un lieu reculé du bois , voulez-vous dire ?

Un endroit écarté. *Latinè secessus ,*

Virgile l'a dit , *Est in secessu locus.*

A L B E R T.

Comment l'auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile ?

Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille ,

Ame du monde , enfin , n'étoit hors que nous deux.

M E T A P H R A S T E.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux ,

D'un terme plus choisi que le mot que vous dites ,

Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

A L B E R T.

Et moi , je vous dis , moi , que je n'ai pas besoin ,

De termes plus choisis , d'auteur ni de témoin ;

Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

M E T A P H R A S T E.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage :

Par les meilleurs auteurs ; *Tu vivendo bonos ,*

Comme on dit , *Scribendo sequare peritos.*

P E D A N T.

285

A L B E R T.

Homme ou Démon , veux-tu m'entendre sans  
conteste ?

M E T A P H R A S T E.

Quintilien en a fait le précepte.

A L B E R T.

La peste

Soit du cauteur !

M E T A P H R A S T E.

Et dit là-dessus doctement ;  
Un mot que vous ferez bien aisé assurément  
D'entendre.

A L B E R T.

La fureur pour le coup me transporte.  
Oui , je serai celui qui d'une bonne sorte ,  
Va faire sur ton muffle une application ,

M E T A P H R A S T E.

Mais qui cause , Seigneur , votre inflammation ?  
Que voulez-vous de moi ?

A L B E R T.

Je veux que l'on m'écoute ,  
Vous ai je dit vingt fois quand je parle.

M E T A P H R A S T E.

Ah ! sans doute ,

Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela ,  
Je me tais.

P E D A N T.

A L B E R T.

Vous ferez sagement.

M E T A P H R A S T E.

Me voilà ;

Tout prêt de vous ouir.

A L B E R T.

Tant mieux.

M E T A P H R A S T E.

Que je trépasse ;

Si je dis plus mot.

A L B E R T.

Dieu vous en fasse la grace.

M E T A P H R A S T E.

Vous n'acuferez point mon caquet désormais.

*Il l'interrompt toujours & parle si long-tems ,  
qu'Albert vient avec une sonnette lui sonner aux  
oreilles , ce qui le fait finir.*

*Du dépit amoureux de Moliere.*



P E D A N T D E C O L L È G E.

*Dans les professions où l'on instruit les autres, les petits génies deviennent nécessairement Pédans, ils ont un jargon qui leur est propre.*

TOINON après avoir ouvert la porte à Anastase Précepteur du fils de Dorame & qui avoit frappé rudement.

Au Diable l'animal !

DAPHNIS fille de Dorame.

Quoi ! Monsieur Anastase ;

C'est donc vous ?

ANASTASE après avoir fait une grande révérence.

Oui, Madame, excusez si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe !

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement, il croioit heurter à son Collège.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilege,  
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y  
fait.

Avec des Ecoliers du repos !

D A P H I N S.

En effet ,

Mais Monsieur Anastase, en deux mots , voyons,  
qu'est-ce ?

Que voulez-vous ?

A N A S T A S E.

L'étude orne bien la jeunesse ;  
Et j'ai mis grace au Ciel votre frere en état ,  
De soutenir bientôt sa Thèse avec éclat.  
A présent qu'il est Grec , ce sont ses galleries,  
Que les Universaux & les Cathegories.  
Sans certains argumens , sur l'être de raison ,  
Par lesquels.....

D A P H N I S.

Finissons , si vous le pouvez.

T O I N O N

Bon !

Pensez-vous qu'un Pedant d'un seul mot se con-  
tente ?

C'est....

A N A S T A S E.

Madame , Toinon est toujours mordicante ;  
Et son a ersion quoique sans fondement ,  
Ne m'a jamais traité qu'antipatiqument.  
Quand elle auroit puisé dans le sein de la haine ;

Les dedains corrosifs.....

TOINON.

Votre fièvre quartaine.

Voyez ce qu'il veut dire avec son corrosif,  
Eh! parlez-nous Chretien.

A N A S T A S E.

Ah cœur vindicatif!

Elle m'en a voulu , depuis qu'un jour contre  
elle....

D A P H N I S.

Oui , mais sçachons vers nous quel sujet vous  
appelle ,

A N A S T A S E.

Je viens trouver Monsieur , de la part de son fils  
Lui rendre cette lettre.

D A P H N I S.

Il n'est pas au logis.

Je la rendrai pour vous , donnez.

A N A S T A S E *retenant la Lettre.*

Je vais l'attendre.

L'affaire le requiert ; pour vous la faire entendre,

Vous sçaurez.....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part ;  
Délogez , car Monsieur ne reviendra que tard.

P E D A N T.  
A N A S T A S E.

Tard , soit , il est besoin que j'en aye audience ;  
T O I N O N .

Revenez donc tantôt.

A N A S T A S E.

Non , j'aurai patience ;  
Et n'incommodant pas , j'aime mieux en ce  
lieu,....

T O I N O N .

Le mouchoir de Madame est de travers , adieu.  
Il faut le rajuster , point de témoin.

A N A S T A S E.

Diane fut jadis exposée aux regards d'un profane ;  
Ses yeux gâterent ils les beautés ?....

D A P H N I S .

Eh de grace ,  
Ne moralisez point & nous quittez la place ,

A N A S T A S E.

Vous avez droit d'agir impérativement ,  
Je fors & suis fâché....

D O R A M E *qui arrive.*

J'étois en peine de mon fils ;  
Comment est-il ?

A N A S T A S E.

Fort bien , Monsieur.



D O R A M E.

Nous ne l'avons point vû depuis sept ou huit  
jours.

A N A S T A S E.

A ratiociner comme il vague toujours,  
Il ne sort point & c'est pour cela qu'il m'en-  
voye,  
Vous faire humble Requête.

D O R A M E.

Ah ! jen ai de la joye,  
De quoi s'agit-il donc ?

A N A S T A S E.

D'un accomodement.

D O R A M E.

Est-ce qu'il auroit eu querelle ?

A N A S T A S E.

Nullement.

Il a vers la douceur propension entiere,  
Mais un sien Camarade agissant par priere,  
Lui fait sur certain cas prendre son intérêt,  
Cette Lettre, Monsieur, vous dira ce que c'est.

D O R A M E *après avoir lu.*

Oui, Monsieur Anastase, avec plaisir j'espere,  
Venir sans trop de peine à bout de cette affaire.  
Assurez-en mon fils, j'aime à voir que son  
cœur,

A de semblables soins se porte avec ardeur.

A N A S T A S E.

Au bien *pedetentim* toujours je l'achemine,  
L'induis aux bonnes mœurs, & sous ma discipline;  
Depuis cinq ans entiers il est à remarquer,  
Qu'il n'a sçu ce que c'est que de prévariquer.

D O R A M E.

Je suis content de vous autant qu'on le peut  
être.

A N A S T A S E.

Monsieur, sans vanité....

T O I N O N *bas*:

Finira t'il, le Traître!

A N A S T A S E.

Le Ciel m'a de tout tems concédé le talent,  
Quand j'ai soin d'un terroir de le rendre ex-  
cellent.

Il n'est que d'être mis d'abord en bonne école,  
Car la jeunesse, elle est comme la cire molle.

D O R A M E.

C'est fort bien dit, allez, je sçai ce que je dois;  
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour  
moi.

*Il sort avec sa fille.*

A N A S T A S E *à Toinon qui est restée seule  
avec lui.*

Donc, Madame Toinon sera toujours tigresse;

Et rien n'adoucit son naturel félon ?

T O I N O N.

Montez-vîte, Monsieur vous appelle.

A N A S T A S E.

Moi ? non.

Il ne m'appelle point.

T O I N O N.

Vous êtes sourd, je pense.

A N A S T A S E.

Ma faculté d'ouïr n'est point en défaillance ,

Et si quelque douceur de votre chère voix.

T O I N O N. *comme si on l'appelloit.*

Tout à l'heure, avez-vous entendu cette fois ?

A N A S T A S E.

Rien moins.

T O I N O N.

Il vous attend, montez là-haut ;

Vous dis-je ?

A N A S T A S E.

O trop fier rejetton d'une sauvage tige !

Par quelle dureté m'envier le trésor ,

De l'heureux tête-à-tête, hélas qu'au poids de

l'or,

Je voudrais mille fois....

T O I N O N.

Peste de la pecore !

*De Crispin Musicien de Haute Roche.*

## P E D A N T.

Image facétieuse du même Caractere  
qui peut servir de bonne leçon aux  
Pédans.

*Dans la Scene suivante ce n'est pas un  
Pedant par état qui joue son rôle , c'est  
un valet plein d'esprit qui pour rendre  
service à son Maître veut bien faire le  
personnage de Précepteur. Le Lecteur  
verra s'il s'en aquite parfaitement , le  
Caractere paroîtra peut-être outré , mais  
il plaira par bien des endroits qui re-  
présentent admirablement le ton & les  
manieres de plusieurs personnes de cette  
profession.*

## G E R A S T E.

Si tu pouvois Crispin, par ruse , ou par bon-  
heur ,

Introduire quelqu'un , soit disant Précepteur ,  
Le tour seroit fort bon.

## C R I S P I N.

J'ai déjà votre affaire ;  
Je sçais un bel esprit qui prendra soin du frere.  
C'est un homme , Monsieur , propre à ce double  
emploi ,

Un beau génie.

GERASTE.

Eh bien dis-nous qui c'est ?

CRISPIN.

C'est moi.

L I S E.

Toi , Crispin ? Oh , Monsieur , le Précepteur  
grotesque !

CRISPIN.

Pourquoi non ? n'ai-je pas la mine pédantesque ,  
L'air sévère ? la voix d'un habile Orateur ,  
Et que faut-il de plus pour être Précepteur ?  
La science il est vrai n'est guere mon partage ,  
Mais beaucoup de Pédans n'en ont pas d'avantage.

Hors l'habit , qui sans doute est peu Préceptoral ,

Je suis en tout le reste un franc Original.  
Je sçai quelque morceau de la Langue Latine.

L I S E.

Oui , je croi que tu sçai du Latin de cuisine.

CRISPIN.

Je servois autrefois au College d'Harcour ,  
Un Pedant qui parloit Latin & nuit & jour.  
Après l'avoir servi deux ans à maints usages ,  
De quelques mots latins il me paya mes gages.

Ainsi j'en sçai sans doute assez pour hazarder ;  
D'être le Précepteur d'un sot à nazarder.

Je sçai tous les Auteurs par leur nom , je n'ignore

Que tout ce qu'ils ont dit : je sçai fort bien  
encore ,

Tout mon rolle & tiendrai ma mine jusqu'au  
bout ,

Oui , je vais prendre un air un peu mélancolique,  
Et digne Précepteur de nouvelle fabrique ,  
Puisque les noms latins se terminent en *us* ,  
Je ne suis point Crispin je suis *Crispinus*.

*Dans les Scenes suivantes Crispin joue son  
rolle de Précepteur.*

L I S E.

Monfieur , voilà mon Maître.

C R I S P I N *en Précepteur*,

Cela fuffit , mamie ; allez , & Dieu vous gard.  
Monfieur , je vous dirai , qu'ayant sçu par hazard

Que vous cherchiez par-tout un Précepteur  
qui fasse

La guerre sans quartier à l'ignorance crasse,  
J'aurois cru faire tort à ce que je me doi ,  
De vous cacher long-tems un sçavant tel que  
moi.

Vous

Vous 'me voyez : jamais les sept sages de  
Grece ,

N'eurent autant que moi de science & d'adrefle.

Je fais plus dans trois ans qu'un autre dans fix  
mois ,

Sçavez-vous qui je fuis ?

A N S E L M E.

Non.

C R I S P I N.

J'étois autre fois

Le digne Précepteur des deux Jumeaux de Rome,

Remus & Romulus : dois - je être un habile  
homme ?

Parlez.

A N S E L M E.

Affurément.

C R I S P I N.

Je les ai bien instruits.

De ma capacité ce font les premiers fruits.

Je les pris l'un & l'autre au fortir de nourrice ,

Ignorans comme vous dans le moindre exercice.

Que fis-je dans dix ans que je les gouvernai ?

Aux sciences fi bien leur esprit je tournai,

Que Rome entiere vit que Remus & son frere ;

Parloient tous deux Latin encor mieux que  
leur mere.

Tome II.

O

P E D A N T.

A N S E L M E.

Tant mieux pour mon neveu.

C R I S P I N.

Quel est son nom ?

A N S E L M E.

Colin.

C R I S P I N.

Il est donc jeune ? car ce nom est Enfantin.

A N S E L M E.

Il est pourtant bien grand.

C R I S P I N.

Tant pis, mais il n'importe,  
 Je sçaurai le réduire & de la bonne sorte.  
 Car je ne songe point à l'interêt, & puis,  
 En l'instruisant, Monsieur, vous verrez qui je  
 suis.

A N S E L M E.

Life, fais-moi venir mon neveu tout à l'heure.  
 Monsieur je vous reçois.

C R I S P I N.

Eh bien donc je demeure.  
 Connoissant mes talens, je sçavois bien aussi,  
 Que je serois de mise & resterois ici.

Mais comme il faut, Monsieur, penser à toute  
 chose,

J'apporte un Rudiment &amp; ce n'est pas sans cause.



Sur le champ, s'il le faut, sans faire de façon,  
 Je donnerai fort bien la première leçon.  
 Indispensablement, ce livre est nécessaire.  
 Voilà\* de quoi punir une faute légère.  
 J'en puis avoir besoin. Puis voici l'instrument,\*  
 Avec quoi l'on procède au dernier châtiment.  
 On ne peut s'en passer avecque la jeunesse,  
 Et c'est avec cela qu'on chasse la paresse.

A N S E L M E.

Il faut faire apporter tous vos Livres ceans.

C R I S P I N.

Bon, ma bibliothèque est toute là dedans.  
 Vous moquez-vous ? Platon, Demostene,  
     Aristote,  
 Virgile, Claudian, Quinte-Curſe, Herodote.  
 Horace, Juvenal, Ovide, Ciceron,  
 Perſe, Stace, Lucain, Lucrece, Anacreon,  
 Grec ou Latin, n'importe, Heſiode, Petrone,  
 Homere, Rabelais, la belle Maguelone,  
 Les quatre Fils Aymon, les Amadis Gaulois,  
 J'ai tout là, sans compter le Cuiſinier François.

A N S E L M E.

Vous n'ignorez donc rien ?

\* *Montrant une Ferule.*

\* *Montrant un Fouët*

P E D A N T.  
C R I S P I N.

Ah vraiment , je le pense.  
Si j'ignorois , pourrois-je enseigner la science ?

A N S E L M E.

Que c'est un grand bonheur , Monsieur , pour  
mon neveu.

Mais le voici qui vient , examinez-le un peu.

*Colin s'enfuit voyant que Crispin tient un  
fouët & une ferule & crie.*

Misericorde !

C R I S P I N.

Il fuit , qu'elle mouche le pique ?

A N S E L M E.

Revenez , mon neveu.

C R I S P I N.

Quelle terreur panique !

A N S E L M E à Colin.

Veut-on donc avancer & tôt ?

C O L I N.

J'ai mal au ventre.

J'étudierai demain , quand je serai guéri.

A N S E L M E.

Vous êtes un fripon ; un enfant mal nourri.  
Monsieur vous instruira : c'est un fort habile  
homme :

Il montra le Latin à Romulus & Rome.

P E D A N T.

301

C R I S P I N.

Remus & Romulus, les deux freres, Monsieur.

A N S E L M E.

Vous ne méritez pas un pareil Précepteur,  
Coquin, c'est de vous seul, enfin qu'il doit dé-  
pendre.

Prenez en tout le soin, Monsieur, qu'il en  
faut prendre.

Je vous le livre.

C R I S P I N.

Bon, or Monsieur, mon livré,  
D'où vient qu'en me voyant vous êtes effaré,  
Quoi que je sois bien noir, je ne suis pas si  
diable.

C O L I N.

Pardonnez-moi.

A N S E L M E.

Le sot ! cela n'est pas croiable.  
Mais quelqu'un vient ici, voyez ce qu'on me  
veut.....

L I S E.

Que voulez-vous, Monsieur ?

S E V E R I U S.

Dire un mot s'il se peut

L I S E.

Est-ce à moi ?

O i j

P E D A N T.  
S E V E R I U S.

Nullement , au très honoré Maître,  
A qui comme je crois , vous avez l'honneur  
d'être.

L I S E.

Le voilà.

A N S E L M E.

Que faut-il ?

S E V E R I U S.

Votre humble Serviteur ,  
Vous vient faire offre en moi , Monsieur , d'un  
Précepteur.

C O L I N,

N'est-ce pas assez d'un.

C R I S P I N.

Monsieur n'en a que faire.

C O L I N.

Cherchez ailleurs. Ce drôle a la mine severe.

S E V E R I U S.

Je suis un homme Idoine & propre à cet em-  
ploi,

Tout le pays Latin vous parlera pour moi.

A N S E L M E.

Je le crois bien , Monsieur , mais j'ai fait choix  
d'un homme,

P E D A N T.  
S E V E R I U S.

303

Seroit-il avoué de l'ancienne Rome ?

C'est à dire , Monsieur, a t'il les beaux talens,  
Que n'ont point hormis moi , les modernes sçavans ?

A N S E L M E.

Je suis content de lui.

S E V E R I U S.

C'est beaucoup , mais au reste ,  
Il faut avoir sujet , & sujet manifeste,  
D'être content d'un homme entre les mains  
duquel ,  
Vous avez déposé le pouvoir paternel.

C R I S P I N à *Anselme.*

Il ne sçait ce qu'il dit. Que dites-vous Pécore ?  
Monsieur n'a point de fils , personne ne l'ignore.

C'est mal faire juger de vos talens secrets ,  
Que de donner un fils à qui n'en eut jamais ;

S E V E R I U S *montrant Colin.*

Quoi, là ?

A N S E L M E.

C'est mon Neveu.

S E V E R I U S.

Si.....

O iiiij

P E D A N T.  
A N S E L M E.

Foi d'homme sincere,  
Je ne suis que son oncle & ne suis pas son pere.

S E V E R I U S.

La méprise est petite, on peut la pardonner.

A N S E L M E.

Hé.....

C R I S P I N.

Point : Dans la justice on doit vous condamner.  
Il faut être ignorant à battre comme plâtre,  
D'ignorer qu'un neveu que son oncle idolâtre,  
Est pourtant son neveu, car s'il étoit son fils,  
L'oncle seroit le pere, & pourtant je vous dis.  
Que Monsieur n'étant pas le mari de sa mere,  
Il faut bien que Colin soit le fils de son pere.

A N S E L M E.

C'est fort bien raisonner.

S E V E R I U S.

Je le veux, mais aussi,  
Monsieur n'a pas raison de me traiter ainsi.  
Quoi ? sans avoir égard à mon sçavoir sublime,  
M'appeller ignorant ?

C R I S P I N.

Même ignorantissime,  
Tout jusqu'à votre nom, à moins qu'il soit  
en us,

Est un franc ignorant.

SEVERIUS.

Je suis Severius.

Prenez garde, Monsieur, de me mettre en colere.

Je suis Severius, c'est-à dire Severe.

CRISPIN.

Je suis Crispinius, c'est-à dire... Mais non,

Vous ne méritez pas que j'explique mon nom.

SEVERIUS.

Que je plains le destin de cette jeune plante,

Qu'on abandonne aux soins d'une main ignorante !

COLIN.

Je ne suis pas la plante : ah ! non , je suis Colin.

SEVERIUS.

Non , vous êtes la plante & ce Lourdeau la main.

CRISPIN.

Oui , je ferai la main pour te couvrir la joie

Excrément de College.

SEVERIUS.

Ame basse & de boïe ,

*Per Jovem !*

ANSELME.

Eh , Messieurs !

COLIN.

Bon , nous verrons au moins

O v

Qui des deux baillera de plus gros coups de poing.

Laissez-les battre.

L I S E.

Non, il faut qu'on les sépare.  
Ce gros Severius a la mine barbare.

S E V E R I U S.

*Satis est.*

C R I S P I N.

*Sufficit.*

S E V E R I U S.

*Cave tibi.*

C R I S P I N.

Comment?

Explique-toi. Que dis-je ! ah ! je t'entends vraiment.

*Cave tibi*, toi-même. Attend, j'ai bien la mine,  
De payer en françois ton injure latine.

A N S E L M E.

Monsieur Crispinius, ne faites point de bruit.

C R I S P I N.

Non, de son insolence il recevra le fruit.

S E V E R I U S.

*Intrepidus, specta veni, non audes.*

C R I S P I N.

J'enrage.



Mais ce qu'on n'entend pas ne peut faire d'ou-  
trage.

A N S E L M E.

Quoi! vous n'entendez point?

C R I S P I N.

Oh si fait, quant à moi,  
Mais vous ne pouvez pas le comprendre, je  
croi.

A N S E L M E.

Non.

C R I S P I N.

Il parle un Latin baragouin, incommode;

S E V E R I U S.

*Rectè loquor.*

C R I S P I N.

Ces mots ne sont pas à la mode.  
Du tems de Cicéron, on parloit comme lui;  
Mais la mode a changé: par exemple aujourd'hui,  
On parle dans Paris de bien meilleure grace,  
Que jadis sous nos Rois de la première race.

A N S E L M E.

Il est vrai.

C R I S P I N.

Vous voyez bien après cela;  
Que c'est un ignorant que ce vieux Cuisinier là

A N S E L M E *bas.*

Je le croi comme vous, mais...

On juge à sa mine,  
Que c'est un fôt.

S E V E R I U S.

Hola, la langue serpentine !  
Mais je vois bien ici, que je n'avance rien,  
Je vous plains l'un & l'autre, \* & toi \* l'homme  
de bien,  
*Cave tibi*, je fors.

C R I S P I N.

Que ce vrai trouble fête ;  
Ce franc maraut, Monsieur, vous a rompu  
la tête !

A N S E L M E.

Je n'ai pu rien comprendre à son maudit jargon.

C R I S P I N.

C'est du latin gaulois, comment l'entendrait-  
on ? &c.

*De Crispin Précepteur. Théâtre de la Thuilerie.*

\* *A Colin & à Anselme.*

\* *A Crispin.*

## P E D A N T D E S C I E N C E.

*De ces gens qui affectent de paroître sçavans. Ce ne sont point les sçavans que la Comedie veut tourner en ridicule, mais ceux qui se couvrent du masque de la science, & qui maltraités par la fortune sont les bas valets des Grands.*

## C A R I T I D E S.

Monfieur, le tems répugne ; à l'honneur de vous  
voir ,

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir.  
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,  
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en  
Ville.

Au moins, Messieurs vos gens me l'assurent  
ainfi ,

Et j'ai pour vous trouver pris l'heure que voici ,  
Encore est-ce un grand heur, dont le destin  
m'honore ;

Car deux momens plus tard, je vous manquois  
encore.

## E R A S T E.

Monfieur, souhaitez vous quelque chose de moi ?

## C A R I T I D E S.

Je m'acquie, Monfieur, de ce que je vous dois.

Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,  
Si....

E R A S T E.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

C A R I T I D E S.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,  
Que chacun vante en vous....

E R A S T E.

Oui, je suis fort vanté,  
Passons, Monsieur.

C A R I T I D E S.

Monsieur, c'est une peine extrême ?  
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soi-même.  
Et toujours près des Grands on doit être introduit,  
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit  
Dont la bouche écoutée avecque poids débite,  
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.  
Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits,  
Vous eussent pu, Monsieur, dire ce que je suis.

E R A S T E.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez  
être,

Et votre seule abord le peut faire connoître.

C A R I T I D E S.

Oui, je suis un Sçavant charmé de vos vertus,  
Non pas de ces Sçavans, dont le nom n'est  
qu'en us.

Il n'est rien si commun qu'un nom à la Latine ,  
Ceux qu'en habille en Grec , ont bien meilleure mine ;

Et pour en avoir un qui se termine en es ;  
Je me fais appeller , Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides, soit , qu'avez-vous à dire ?

CARITIDES.

C'est un Placet , Monsieur , que je voudrois  
vous lire ,

Et que dans la posture où vous met votre  
Emploi ,

J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Eh ! Monsieur , vous pouvez le présenter vous  
même.

CARITIDES.

Il est vrai que le Roi fait cette grace extrême ,  
Mais par ce même excès de ses rares bontés ,  
Tant de méchans Placets , Monsieur , sont présentés.

Qu'ils étouffent les bons , & l'espoir où je fonde ,  
Est qu'on donne le mien quand le Prince est  
sans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez & prendre votre tems.

## C A R I T I D E S.

Ah ! Monsieur , les Huissiers sont de terribles gens.

Ils traitent les Sçavans de faquins à nazardes ,  
Et je n'en puis venir qu'à la Sale des gardes.  
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer  
Pour jamais de la Cour me feroient retirer ;  
Si je n'avois conçu l'espérance certaine ,  
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mecene.  
Oui , votre credit m'est un moyen assuré.

## E R A S T E.

Eh bien , donnez-moi donc , je le présenterai.

## C A R I T I D E S.

Le voici , mais au moins oyez-en la lecture.

## E R A S T E.

Non.

## C A R I T I D E S.

C'est pour être instruit , Monsieur , je vous conjure.

## P L A C E T A U R O I.

S I R E

*Votre très-humble , très-obéissant , très-fidèle  
& très-sçavant sujet & serviteur Caritides ,  
François de nation , Grec de profession , ayant  
considéré les grands & notables abus qui se*

*commettent aux inscriptions des Enseignes des maisons , boutiques , cabarets , jeux de boule , & autres lieux de votre bonne Ville de Paris , en ce que certains ignorans compositeurs desdites inscriptions , renversent par une barbare , pernicieuse & détestable Orthographe toute sorte de sens & de raison , sans aucun égard d'Etimologie , d'Analogie , d'Energie , ni Allegorie , quelconque , au grand scandale de la République des Lettres & de la nation Françoisë , qui se décrie & deshonne par lesdit abus & fautes grossieres envers les Etrangers , & notammens envers les Allemans curieux lecteurs & spectateurs desdites inscriptions.*

ERASTE.

Ce Placet est fort long , il pourroit bien fâcher.

CARITIDES.

Ah ! Monsieur , pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement.

CARITIDES *continue.*

*Suplie humblement Votre Majesté de créer pour le besoin de son Etat & la gloire de son Empire une charge de Controlleur , Intendant , Correcteur , Reviseur & Restaurateur général desdites inscriptions , & d'icelles honorer le Suppliant , tant en considération de son rare & eminent sçavoir , que des grands & signalés services qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majesté , en faisant l'Anagramme de votre dite Majesté en François , Latin , Grec , Hebreu , Syriaque , Caldéen , Arabe....*

E R A S T E *l'interrompant.*

Fort bien, donnez-le vite & faites la retraite ;  
Il sera vû du Roi, c'est une affaire faite.

C A R I T I D E S.

Hélas, Monsieur, c'est tout, que montrer mon  
Placet.

Si le Roi peut le voir, je suis sur de mon fait.  
Car comme sa justice en toute chose est grande,  
Il ne pourra jamais refuser ma demande.  
Au reste pour porter au Ciel votre renom,  
Donnez-moi par écrit votre nom & surnom.  
J'en veux faire un Poëme en forme d'Acrostiche,  
Dans les deux bouts du vers & dans chaque  
Hemistiche.

E R A S T E.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides  
Ma foi de tels Sçavans, sont des ânes bien faits.  
*Des fâcheux de Molière.*





## PÉDANT DE ROBE

OU DE PALAIS.

Reponse d'un homme qui fait le personnage d'Avocat Pédant & babillard à un certain Trigaudin qui vouloit le dégoûter de se marier.

*Les termes propres à une profession deviennent un langage ridicule quand on les emploie dans la conversation ordinaire & dans le commerce de la vie.*

TRIGAUDIN à La Rivière Avocat :

Monfieur la conjoncture ,

D'un hymen que demain vous prétendez conclure.

Me contraint à vous dire un mot sur vos amours ,  
Qui peut être important au bonheur de vos jours.  
Les soins d'un Avocat , ses fréquentes absences ,  
Font qu'une femme prend quelque fois ses licences.

Et tandis qu'un mari tourmenté d'un procès,  
Malgré tous ses efforts perd sa cause au Palais,  
Pour peu que sa moitié souffre qu'on l'entretienne,  
Le galant au logis gagne souvent la sienne....

Ma cousine a l'esprit fort coquet & je pense ;  
Si vous en échapiez que vous seriez bien fin ;  
Elle aime à cajoler le soir & le matin.  
Et je ne pense pas qu'un jour à ne rien taire ;  
Vous fussiez bon Marchand d'une pareille affaire.  
Songez-y murement , c'est entre nous , Monsieur.

## LA R I V I E R E.

Comme *novissimè* , vous m'avez fait l'honneur ;  
De m'avoir concédé quatre mots de réplique ,  
Par un raisonnement succint & juridique ,  
Je prouve que malgré ce discours plein d'ai-  
greur ,

Un Avocat doit prendre une femme , Monsieur.  
Outre qu'avec les Loix , la nature & l'usage  
Ont parmi les mortels admis le mariage ,  
Qu'il est de tous les tems , & que cette union ;  
Etablit ici bas la propagation ;  
C'est pour un Avocat un nœud si nécessaire ,  
Que qui peut l'éviter dément son caractère ,  
Et son devoir. *Primo*. L'on sçait qu'un Avocat ;  
Est un homme en tout tems nécessaire à l'Etat.  
Que de peur qu'on en manque , il doit quoi  
qu'il se fasse ,

Avoir soin de laisser au barreau de sa race.  
De plus qu'étant contraint d'être souvent dehors ,  
La femme doit *intus* seconder ses efforts.

Conserver au logis par son œconomie,  
Le fruit de ses travaux comme de son génie.  
C'est pourquoi l'Avocat se doit plutôt que tard,  
Indispensablement marier. A l'égard  
Du bois dont vous parlez, qui si l'on veut  
vous croire,  
De l'hymen parmi nous devient un accessoire;  
Et pour répondre même au peu de sûreté,  
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen  
concerté,  
Je réplique: Il est vrai, c'est un abus qu'en  
France,  
N'approuverent jamais les Loix ni l'Ordon-  
nance.  
L'usage des Galans, dont on est entêté,  
Ne trouve dans le code aucune autorité.  
Mais enfin, sans vouloir feuilleter de volume,  
Il est autorisé, Monsieur, par la Coutume:  
C'est dans un Avocat dont le cœur s'est fixé,  
A la profession un malheur annexé.  
Si la Belle malgré toute ma prévoyance,  
Me destine à porter du bois à l'audiance,  
Comme il n'est pas toujours à propos d'éclater,  
Je me consolerais de pouvoir me flatter  
Du plaisir de me voir par des Loix nécessaires,  
Semblable à quantité de Messieurs mes Confreres.

Et je ne pense pas , parlant de bonne foi ,  
Puisqu'ils en portent bien , qu'ils se moquent  
de moi.

*Du Trigaudin de Montfleuri.*

## PETIT MAÎTRE.

*Petit maître aux Spectacles. Portrait de  
ces sortes de gens. De tout tems il y a eu  
des hommes qui ont affecté des airs d'os-  
tentation & de fatuité aux Spectacles  
& autres lieux publics : ils sont ordi-  
nairement méprisés ; ils s'imaginent né-  
anmoins faire une impression contraire ,  
c'est-à-dire qu'on les croit aimables , char-  
mans , opulens & du bel air.*

## ERASTE.

J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter ,  
La Piece qu'à plusieurs j'avois ouï vanter.  
Les Acteurs commençoient , chacun prêtoit si-  
lence ,  
Lorsque d'un air bruyant & plein d'extravagance ,  
Un homme à grands canons est entré brus-  
quement ,  
En criant : Hola , ho ! un siege promptement ;  
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée ,  
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.  
Eh , mon Dieu , nos François si souvent re-  
dressés ,

Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,  
 Ai-je dit, & faut-il sur nos défauts extrêmes,  
 Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-  
 mêmes,

Et confirmions ainsi par des éclats de foux,  
 Ce que chez nos voisins on dit par tout de  
 nous?

Tandis que là-dessus je haussais les épaules,  
 Les Acteurs ont voulu continuer leurs rôles;  
 Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau  
 fracas,

Et traversant encor le théâtre à grands pas,  
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,  
 Au milieu du devant il a planté sa chaise.  
 Et de son large dos morguant les Spectateurs  
 Au trois quarts du Parterre a caché les Acteurs.  
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte,  
 Mais lui ferme & constant n'en a fait aucun  
 compte;

Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,  
 Si pour mon infortune il ne m'eût avisé.  
 Ha ! Marquis, m'a t'il dit, prenant près de  
 moi place,  
 Comment te porte tu, souffre que je t'em-  
 brasse.

Au visage sur l'heure, un rouge m'est monté,

Que l'on me vit connu d'un pareil évené.  
Je l'étois peu pourtant, mais on en voit paroître ;  
De ces gens qui de rien , veulent fort vous  
connoître,

Dont il faut au salut les baisers effuyer,  
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.  
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles ,  
Plus haut que les Auteurs élevant ses paroles.  
Chacun le maudissoit , & moi pour l'arrêter ,  
Je ferois , ai-je dit , bien aisé d'écouter.  
Tu n'as point vû ceci , Marquis ? ah ! Dieu me  
damne ,

Je le trouve assez drôle & je n'y suis pas âne.  
Je sçai par quelles loix un ouvrage est parfait ,  
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait ;  
Là dessus de la piece il m'a fait un Sommaire ,  
Scene , à Scene , averti de ce qui s'alloit faire ,  
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur ,  
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.  
J'avois beau m'en deffendre , il a poussé sa chance  
Et s'est devers la fin levé long-tems d'avance ;  
Car les gens du bel air , pour agir galamment ,  
Se gardent bien sur-tout d'ouïr le dénouement.  
Je rendois grace au Ciel ; & croyois de justice ,  
Qu'avec la Comedie eut fini mon suplice ;  
Mais comme si c'en eût été trop bon marché ,  
Sur

Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est  
attaché,

M'a conté ses exploits, ses vertus, non com-  
munes,

Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,

Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,

Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.

Je le remerciois doucement de la tête,

Minutant à tous coups quelque retraite hon-  
nête.

Mais lui pour me quitter me voyant ébranlé,

Sortons, ce m'a t'il dit, le monde est écoulé.

Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,

Marquis allons au Cours faire voir ma Caleche,

Elle est bien entendue, & plus d'un Duc &

Pair,

En fait à mon faiseur faire une de même air.

Lors qu'un Carroile fait de superbe maniere,

Et comblé de Laquais & devant & derriere,

S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,

D'où sortant un jeune homme amplement ajusté,

Mon importun & lui courant à l'embrassade,

Ont surpris les passans de leur brusque in-  
cartade;

Et tandis que tous deux étoient précipités,

Dans les convulsions de leurs civilités

Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;  
 Non, sans avoir long-tems gémi d'un tel martire.  
*Des fâcheux de Molière.*

## PETIT MAITRE

*Ou jeune évaporé. Son Caractère.*

### LE CHEVALIER.

Mon oncle, allons, gay, gay, vous avez l'air  
 sauvage,

### VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme  
 sage ?

Faudra-t'il qu'en tous lieux vos ris extravagans,  
 Vos ris immodérés donnent à rire aux gens ?

### LE CHEVALIER.

Pour moi je n'ai pas tort, il faut bien que je rie,  
 De tout ce que je vois tous les jours dans la  
 vie.

Cette vieille qui va marchander des galans,  
 Comme un autre feroit du drap chez les Mar-  
 chands.

Cydalise qu'on sçait avoir l'ame si bonne,  
 Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit per-  
 sonne ?

Lucinde qui pour rendre un adieu plus touchant,



Jusques sur la frontière accompagné un amant,  
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire ?  
Parbleu , vous vous moquez.

## V A L E R E.

Eh bien , votre Satire ;  
S'exerce-t'elle assez ? d'un trait envenimé ,  
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.  
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues ,  
De vos jours bien souvent , vous ne les avez vuës.  
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

## L E C H E V A L I E R.

Il ne prêche pas mal , passez au second point ,  
Je suis déjà charmé... \* Que dis tu de ma danse  
Lisette ?

## L I S E T T E.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

## V A L E R E.

Vous vous faites honneur d'être un franc li-  
bertin ,

Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin ;  
Et lors que tout fumant d'une vineuse haleine ,  
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine ,  
Sur un théâtre alors vous venez vous montrer ,  
Là parmi vos pareils , on vous voit folatrer.

\* Il fait quelques pas de ballet.

Vous allez vous baiser comme des Demoiselles.  
Et pour vous faire voir jusques sur les chandelles,  
Poussant l'un , heurtant l'autre , & comptant  
vos exploits ,

Plus haut que les Acteurs vous élevez la voix,  
Et tout Paris témoin de vos traits de folie ,  
Rit plus cent fois de vous que de la Comedie.

## L E C H E V A L I E R.

Votre troisieme point fera-t'il le plus fort?  
Soyez bref en tout cas , car Lisette s'endort.  
Moi , je bâille déjà.

## V A L E R E.

Moi , votre train de vie ,  
Cent fois bien autrement & me lasse & m'ennuye  
Et je serai contraint de faire à votre sœur ,  
Le bien que je voulois faire en votre faveur.  
Votre pere en mourant ainsi que votre mere ,  
Vous laisserent de bien une somme légère.  
Et pour vous établir le reste de vos jours ,  
Vous devez de moi seul attendre du secours.

## L E C H E V A L I E R.

Mais que fais-je donc tant , Monsieur , ne vous  
déplaîse ,

Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise ,  
J'aime, je bois , je jouë , & ne vois en cela  
Rien qui puisse attirer ces réprimandes là,

Je me leve fort tard , & je donne audience  
A tous mes créanciers.

L I S E T T E.

Oui , mais en récompense  
Vous donnez peu d'argent.

LE C H E V A L I E R.

De-là je pars sans bruit ;  
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,  
Avec quelques amis , & nombre de bouteilles ;  
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles  
Chez un de notre troupe , où nous passons la  
nuit,

Nous sortons au grand jour sans scandale & sans  
bruit.

Cette vie innocente est-elle condamnée ?  
Ne faire qu'un repas dans toute une journée !  
Un malade entre nous se conduiroit-il mieux ?

L I S E T T E.

Vous êtes trop réglé.

LE C H E V A L I E R.

Noyez-le par vos yeux

*Sc. 6. Act. 1. Du Distrait de Regnard.*



## P E T I T M A I T R E.

*Petit maître affectant les airs d'un homme de la Cour & à bonne fortune. La fatuité est variée par les Auteurs Comiques sous différens aspects , elle est souvent représentée uniquement pour réjouir le spectateur , mais cela ne diminue rien du ridicule qu'une excessive vanité offre aux yeux.*

LE MARQUIS *en entrant & se rajustant.*

Je suis tout en désordre , un maudit embarras  
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois  
cens pas.

Et j'y serois encore dans des peines mortelles ,  
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté des  
ailes.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh point du tout : je suis votre très-humble  
serviteur.

Mais à vous parler net , sans que l'esprit fatigue ,  
Près du sexe je sçai me démêler d'intrigue.

Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

## L A C O M T E S S E.

C'est ma sœur.

## L E M A R Q U I S.

Votre sœur ! vraiment , c'est fort bien fait ;  
Je vous sçai gré d'avoir une sœur aussi belle ;  
On la prendroit parbleu pour votre sœur jumelle.

## L A C O M T E S S E.

Comme à tout ce qu'il dit , il donne un joli tour !

Qu'il est sincère ! on voit qu'il est homme de Cour.

## L E M A R Q U I S.

Homme de Cour, moi ? non , ma foi , la Cour m'ennuie ,

L'Esprit de ce pays n'est que superficie.

Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir ;

Vous rencontrez le tuf : j'y pourrois m'agrandir ,

J'ai de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur de France ,

Je joue , & j'y ferois fort bonne contenance ;

Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,

Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

## N E R I N E.

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine.

PETIT MAÎTRE,  
LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine:  
Ces fades complimens sur de grands mots  
    montés,  
Ces protestations qui sont futilités.  
Ces serremens de main dont on vous estropie.  
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous  
    lie,

M'otent à tout moment la respiration,  
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre  
    affaire.

LE MARQUIS.

Point, il faut être au moins gros fermier pour  
    leur plaire.

Leur sottise vanité croit ne pouvoir trop haut;  
A des faveurs de Cour mettre un injuste taux.  
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mi-  
    toyennes,

L'hyver dans un fauteuil avec des citoyennes.  
Les pieds sur les chenets étendus sans façon,  
Je conte la fleurette & je dis mes raisons.  
Là toute la Maison s'offre à me faire fête,  
Valets, fille de chambre, enfans, tout est hon-  
    nête.

L'Époux même discret, quand il entend minuit,  
Me laisse avec Madame, & va coucher sans  
bruit.

Voilà comme je vis, quand par fois dans la  
Ville,

Je veux bien déroger.

NERINE.

La maniere est facile,

Et ce commerce là me paroît assez doux,

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous,

Et quand de mon amour.....

LA COMTESSE.

Un peu de retenue,

Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue.

Le mot d'amour me blesse & me fait trouver  
mal.....

NERINE.

Dans la bouche d'un autre il seroit moins  
fatal.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce? plaît-il? parlez, ex-  
pliquez-vous?

Parlez donc, parlez donc, aprenez, je vous  
prie,

Que mortel tel qu'il soit ne m'a dit de sa vie

Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur! ....

A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire.  
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire?...

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon.

A Valere de près j'ai ferré le bouton.  
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre amour.

LA COMTESSE.

Eh le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh paffambleu, Madame,  
Il feroit un Achille, un Pompée, un Cefar,  
Je vous les conduirois poings liés à mon char.  
Il ne faut point avoir de moleffe en fa vie.  
Je fuis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ai l'ame ravie.  
Vous ne connoiffez pas, Marquis, tout votre  
mal,  
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.



LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire ,

Pour n'être que le prix d'une seule victoire.

Vous n'avez qu'à nommer.

LA COMTESSE.

Non , non , je ne veux pas ,

Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de Noblesse mineure ,

Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure.

Qui bâtit un Palais , expose ses ayeux ,

Dans des portraits divers & les place en tous lieux.

En sa maison de Ville , en celle de Campagne ,

Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne ,

Et de ceux de Poitou , d'autant que pour certain ,

L'un s'appelloit Champagne , & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe ,

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur cet Adonis de robe ,

Ce Docteur en foupez , qui se tait au Palais ,

Et sçait sur des ragouts prononcer des arrêts.

Non, Marquis, c'est Dorante, & j'ai sçu m'en  
défaire,

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien débon-  
naire,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir  
sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu vous deviez m'avertir,  
Nous nous serions parlés sans sortir de la salle.  
Je ne suis pas méchant, mais sans bruit, sans  
scandale,

Sans lui donner le tems seulement de crier,  
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent, si vous étiez plus sage,  
On pourroit....

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon appanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toujours fait hor-  
reur,

On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu , volontier , vous me chatouillez  
l'ame ,

Par affaire de cœur ; qu'entendez-vous , Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage ? ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous prétendriez , si j'avois la foiblesse.

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi , l'on n'a plus tant de délicatesse.

On s'aime pour s'aimer , tout autant que l'on  
veut ,

Le mariage suit & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'hymen soit le but de l'affaire ;

Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.

Je veux un bon contrat sur du bon parchemin ,

Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement , je vous en félicite ,

Et je me donne à vous avec tout mon mérite.

Quoique cent fois le jour on me mette à la  
main ,

Des partis à fixer un Empereur Romain.

PETIT MAITRE  
LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu nous vivrons comme deux tourterelles.

Pour vous porter Madame, un cœur tout dé-  
gagé,

Je vais dans ce moment signifier congé.

A des beautés sans nombre à qui mon cœur  
renonce,

Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

*Sc. 6. Act. 4. Du Joueur de Regnard.*

PETIT MAITRE DE ROBE.

LISSETTE *suivante déguisée en homme de Robe.*

A t'on averti le bon homme Almedor que  
Monsieur de Lisletencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monsieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISSETTE.

Quoi c'est là ce Monsieur si riche, il est  
vêtu comme un Hobereau sec, qui a quitté  
l'arrière ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne se pique guere d'ajustement.

## L I S E T T E.

Pour moi ! j'avouë que ma fureur est d'avoir des habits magnifiques , rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe , que j'ai pris par complaisance pour ma famille , que tout est confondu , & que le Président & le Procureur sont vêtus de même.

## A L M E D O R.

Il y a encore moins de différence entre la Présidente & la Procureuse.

## L I S E T T E.

Il faut voir aussi comme je m'en dédommage, dès que je puis quitter cet attirail lugubre , & comme nous relevons ce triste habillement par la gayeté des pierreries ; nous en sommes farcis depuis la tête jusqu'aux pieds , comme vous pouvez voir , sans compter montres , étuis , bijoux , boîtes à portrait , tabatières : goûtez de ce tabac , il est de la Havane , je suis en tabac comme en vin de Champagne , je veux que le vin ait du vin , le tabac du tabac , qu'il soit fort , enfin , rien de foible ne m'accommode.

## A L M E D O R.

Monsieur , que puis-je faire pour votre service ?

## L I S E T T E.

Attendez que je vous demande auparavant si vous me connoissez ?

A L M E D O R.

Je n'ai pas cet honneur, Monsieur.

L I S E T T E.

Le bon homme Accurse Jurisconsulte vous dira ce que c'est en Picardie que la maison de Gaudinot de Lissetencour. Je suis devenu le chef de cette maison par la mort de feu Monsieur mon pere, Lieutenant General au Présidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, jusqu'à ce que j'aie dégourdi mes talens.

A L M E D O R.

Monsieur, vous voulez bien que....

L I S E T T E.

Patience, vous n'êtes pas si borné que vous ne voiez bien que nous ne sommes pas faits sans vanité, pour la Province.

A L M E D O R.

J'ai une grande impatience Monsieur, de sçavoir à quoi je vous suis nécessaire.

L I S E T T E.

Je sçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurse.

A L M E D O R.

Beaucoup.

L I S E T T E.

On dit qu'il marie sa fille avec votre fils.

A L M E D O R.

Je l'espere ainsi.

L I S E T T E.

Cela n'est pas fait encore.

A L M E D O R.

Peu s'en faut.

L I S E T T E.

Elle ne le fera pas, je croi.

A L M E D O R.

Pourquoi, Monsieur?

L I S E T T E.

Parce que j'ai sur lui la priorité d'hypothèque & que je suis porteur d'une belle & bonne promesse de mariage d'Angelique.

A L M E D O R.

Angelique vous a fait une promesse de mariage, Monsieur? je ne l'aurois jamais cru.

L I S E T T E.

Oh que si, si vous sçaviez tout....

A L M E D O R.

Mais, Monsieur, vous qui êtes un sage Magistrat, & un Magistrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puisse sans le consentement de son pere.

## LISETTE.

Je vous entends, & croiez-vous que le bon homme Accusé veuille tâter d'un procès contre moi ? paffambleu je le promenerois dans toutes les Jurifdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angelique par provision.

## ALMEDOR.

Je fuis sûr de votre credit, mais je le fuis encore plus de la bonne justice.

## LISETTE.

Ah, voici qui est bon, justice entre nous autres gens de robe, & fur tout contre moi.

## ALMEDOR.

Monsieur Accusé a des amis, il n'y a guere de Juge à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

## LISETTE.

Et je leur donne des préfens tous les jours moi : tenez, c'est moi qui ai foin d'entretenir leurs buvettes de pâtés d'Amiens. Allez, allez, si vous êtes auffi bon ami du bon homme Accusé que vous dites, confeillez lui de ne pas fonger à foutenir le premier exploit que lui fera donner Monsieur Gaudinot de Liffencourt Lieutenant General du Prédial d'Abbeville : mais le voici lui-même, je fuis ravi



de trouver ensemble les deux personnes avec qui j'ai un différent.

A C C U R S E.

Je ne sçai pas le différent que vous pouvez avoir avec Monsieur, mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

L I S E T T E.

Comme vous dites cela, & ne connoissez-vous pas Monsieur Gaudinot ?

A C C U R S E.

J'ai eu autre fois en pension chez moi un fou de ce nom.

L I S E T T E.

Monsieur le Docteur, parlez mieux des personnes de qualité ; quoi qu'il ne soit que mon cousin assez éloigné, respectez un nom que je porte, mais venons au fait, j'ai entre les mains une promesse de mariage de Mademoiselle Angelique.

A C C U R S E.

De ma fille ?

L I S E T T E.

Elle est faite au nom de mon cousin, & je l'ai acquise moi, par un bon Acte passé devant Notaire par lequel je suis subrogé à ses droits, actions & hypotheques.

## ACCURSE

Vous, Monsieur ?

L I S E T T E.

Oui, moi.

## ACCURSE.

Comment ? & depuis quand est-ce qu'on cede, vend & transporte des promesses de mariage, comme des lettres de change ?

L I S E T T E.

Voici le fait en deux mots : Je suis amoureux, fou de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le cousin heureusement pour moi, n'en est plus amoureux, & l'est devenu à la fureur d'une sœur que j'ai jolie comme l'amour, jugez-en, elle me ressemble, elle a un air gaillard, & un petit nez retrouffé comme moi : Que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes ? je ne suis ni fou, ni étourdi, je prens la balle au bond, & sachant la promesse que le cousin avoit, je l'ai troquée contre un bon Contrat de mariage, par lequel je lui donne ma sœur, avec ma terre de Lissetencourt.

A C C U R S E.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeste,

on trouve une espece pareille, & que jamais une échange de cette nature soit tombée dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

L I S E T T E.

Vous me parlez là de plaisans galopins, je prétens bien aussi avoir la gloire de l'invention.

A C C U R S E.

Vous en ferez ma foi, pour votre sœur & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là ?

A L M E D O R.

Ses prétentions ne me paroissent pas trop folides.

L I S E T T E à *Almedor*.

Ce ne fera pas vous qui le jugerez, mon petit écumeur de mer.

A C C U R S E.

Nous verrons.

L I S E T T E.

Eh bien oui, nous verrons, vous ne pouvez me rien reprocher une fois, si ce n'est que je n'ai pas acheté assez cherement votre fille, je sçai bien que ce n'est pas la moitié de ce qu'elle vaut, mais où est-elle donc, ma petite maîtresse ? faites appeller ma future, vous verrez si dès qu'elle me verra elle ne me subrogera pas d'elle-même à la passion qu'elle a pour mon cousin.

## ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules subrogations , si je n'avois pitié de vos discours dans la bouche d'un homme qui porte une robe. Il paroît bien que vous n'avez pas été mon écolier, vous sçauriez que dans tous le droit écrit....

## LISETTE.

Vous ne sçauriez citer que votre Droit , votre Droit , je me moque de tout le Droit moulé & écrit : apprenez que toute sorte de papiers se négocient aujourd'hui , j'ai agioté cette promesse ; ainsi j'ai pour moi , l'usage & la coutume présente.

## ACCURSE.

Je brûlerai mes livres.

## LISETTE.

Et moi , je mangerai ma charge & mes terres : allez , allez , cette affaire ne m'embarrasse guere , &c.

*Sc. II. Act. 3. De la force du sang de Brueys.*

## PETIT MAÎTRE.

*Caractère & jargon des Petits Maîtres à la mode. Critique du siècle.*

VALERE *Petit Maître, ou jeune éventé.*

Eh bien Cleon, quelles nouvelles à Paris.

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles ;  
Paris est ravissant, & je croi que jamais  
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,  
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables,  
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables.  
Chaque jour le génie & la diversité,  
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de  
votre âge,

Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois son  
suffrage.

Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,  
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié,  
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,  
Des pointes, du jargon, de tristes faceties ;  
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,  
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le  
bon sens.

344      PETIT MAITRE.

Tout est colifichet, Ponpon & Parodie.

VALERE.

Le monde comme il est, me plaît à la folie.

Les Belles tous les jours vous trompent, on leur  
rend,

On se prend, on se quitte assez publiquement,

Les Maris savent vivre; & sur rien ne con-  
testent,

Les hommes s'aiment tous, les femmes se dé-  
testent

Mieux que jamais.....

CLEON.

De ce parti,

Qui vous est proposé, seriez-vous refroidi.

VALERE.

Que diroit-on de moi, si j'allois à mon âge;

D'un ennuyeux mari jouer le personnage?

Ou j'aurois une Prude au ton triste, excédent,

Une begueule enfin, qui seroit mon Pedant;

Ou si pour mon malheur ma femme étoit jolie,

Je serois le Martyr de sa coqueterie.

Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main,

Quand je puis m'avancer & faire mon chemin.

Irois-je accompagné d'une femme importune,

Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune?

Ma foi se marier, à moins qu'on ne soit vieux,

Fi!

Fi ! cela me paroît ignoble , crapuleux.

C L E O N .

Quand vous étiez ici , l'on disoit ce me semble ,  
Que vous aimiez Chloé , qu'on vous voioit en-  
semble.

V A L E R E .

Je la trouvois gentille , elle me plaisoit fort ,  
Mais Paris guérit tout , & les absens ont tort .  
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie :  
Comment la trouvez-vous ?

C L E O N .

Ni laide , ni jolie.

C'est un de ces minois que l'on a vû par tout ,  
Et dont on ne dit rien.

V A L E R E .

J'en croi fort votre goût.

C L E O N .

Quant à l'esprit , néant , il n'a pas pris la  
peine ,

Jusqu'ici de paroître , & je doute qu'il vienne .  
Ce qu'on voit à travers , son petit air boudeur ,  
C'est qu'elle sera fausse , & qu'elle a de l'hu-  
meur . . . . .

V A L E R E .

Affurément Chloé seroit une beauté ,

Que sur ce portrait-là j'en ferois peu tenté.

*Sc. 7. Act. 2. Du méchant de Greffier.*

## PETIT MAÎTRE.

*Petit Maître Abbé, ou plutôt Petit Maître sous la figure d'un Abbé, la terre en fourmille. Les gens d'une profession sérieuse méritent d'être tournés en ridicule & d'être couverts de confusion lorsqu'ils prennent un extérieur & des airs diamétralement opposés à leur état.*

## ANGELIQUE.

Vous n'avez donc pas dit là bas que je ne voulois pas être au logis, & l'on me laisse monter tout le monde.

## LISETTE.

C'est Monsieur l'Abbé Cheurepid, Madame.

## L'ABBÉ.

Je me serois donné cet ordre à moi-même, si je croyois que ma présence vous fût importune, Madame.

## ANGELIQUE.

Oh pour cela, Monsieur l'Abbé, vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit, mais quelle métamorphose ! Je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu : cette perruque



si marronnée & si poudrée, ce juste-au-corps violet bleu, la veste brodée, vous allez à la campagne, apparemment.

L'ABBÉ.

Non pas, Madame.

LA COMTESSE.

Quoi! pour demeurer à Paris, vous vous mettez en habit de chasse.

L'ABBÉ.

Ce n'est point un habit de chasse, Madame.

LISETTE.

Eh! ne voyez-vous pas bien, Madame, que c'est son habit à bonnes fortunes.

ANGELIQUE.

Vous perdez l'esprit, Lisette.

L'ABBÉ.

Eh! laissez-la dire, Madame, les petites libertés font plaisir.

LISETTE.

Mais aussi n'ai-je pas raison? il faut être tout un, ou tout autre, Monsieur l'Abbé dans cette équipage n'a l'air, ni d'un bénéficié, ni d'un homme d'épée, & il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal Amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche

de m'accommoder à votre goût, & que je m'éloigne autant qu'il m'est possible du petit collet & du manteau.

A N G E L I Q U E .

Vous ne scauriez me faire plus de plaisir.

L I S E T T E .

Ma foi, Madame, le petit colet & le manteau ne gâtent rien, on se repent quelque fois de s'en être défait, & c'est une espece de housse qui fait souvent honneur à ceux qui la portent

L' A B B É .

Lisette est franche, Madame, & il seroit à souhaiter pour moi que vous fussiez aussi sincere

A N G E L I Q U E .

Vous doutez que je la sois, Monsieur l'Abbé ?

L' A B B É .

Vos sentimens sont impénétrables, Madame, on ne sçait jamais comme on est avec vous.

A N G E L I Q U E .

Est-il si difficile de vous en appercevoir, & ne voyez-vous pas que vous y êtes aussi bien qu'une personne de votre caractère y doit être ?

L' A B B É .

Une personne de mon caractère ! ah ! Madame, je n'ai point encore de caractère.

L I S E T T E.

C'est un jeune enfant qui ne sçait à quoi se déterminer.

L' A B B É.

Oui, Madame, j'attens vos résolutions pour prendre les miennes, expliquez-vous, je vous prie, vous ne me dites mot, mes beaux yeux, ma belle Reine.

L I S E T T E.

Monfieur l'Abbé a raison, Madame, reprendra-t'il la houlle? voulez-vous qu'il se fasse Mousquetaire? il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la molelle & de donner un guerrier de plus à l'Etat.

A N G E L I Q U E.

Ah! les belles malines.

L I S E T T E.

Que je les voye de près, Monfieur l'Abbé; je vous prie.

L' A B B É.

Elles font assez bien choisies.

A N G E L I Q U E.

Ah! Ciel!

L' A B B É.

Qu'avez-vous?

A N G E L I Q U E.

Ah! je n'en puis plus, un fauteuil.

L' A B B É.

Ma belle Reine !

ANGELIQUE.

Un fauteuil, je me meurs, ah ! ah !

L I S E T T E.

Madame, quel mal imprévu !

ANGELIQUE.

Eloignez-vous de moi, Monsieur l'Abbé ;  
vous avez des odeurs, ah !

L' A B B É.

Ce n'est que de la poudre de Chipre ;  
Madame.

ANGELIQUE.

Et c'est un poison qui me fait mourir,  
Sortez, d'ici, je vous prie, ah !

L' A B B É.

Mais il me semble que....

L I S E T T E.

Eh ! les vilains Abbés, avec leur poudre,  
ils en portent exprès pour donner des vapeurs  
aux Dames.

L' A B B É.

Mais vraiment, j'en ai toujours & ce n'est  
que d'aujourd'hui que Madame m'en fait re-  
proches, je m'étonne pour moi.....

L I S E T T E.

Le beau sujet d'étonnement ! les femmes sont capricieuses , ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi.

A N G E L I Q U E.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours.  
Ah ! Monsieur l'Abbé , vous êtes un cruel homme , & sortez encore une fois , si vous m'aimez.

L' A B B É.

Mes beaux yeux , je suis au désespoir.

L I S E T T E.

Eh ! sortez , vous vous désespérerez dans la rue.

L I S E T T E.

Sans cela , nous aillions peut-être savoir les sentimens qu'elle a pour vous.

L' A B B É.

Voilà un accident qui me passe.

A N G E L I Q U E.

Ah ! ah !.

L I S E T T E.

Eh sortez donc , vous empestez cet appartement , voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L' A B B É.

La maudite poudre ! je n'en mettrai de ma vie.

L I S E T T E.

Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre  
l'air dans la plaine.

A N G E L I Q U E.

Est il parti?

L I S E T T E.

Oui, Madame.

A N G E L I Q U E.

Va t'en le dire à Cydalise.

L I S E T T E.

Ah ! ah ! & les vapeurs ! font-elles passées ?

A N G E L I Q U E.

Les vapeurs ! ah ! que tu es bonne ! est-ce  
que je suis sujete aux vapeurs, & m'en a tu ja-  
mais vû ?

L I S E T T E.

Quoi ! la poudre de Chipre...

A N G E L I Q U E.

Il falloit se débarrasser de cet importun, l'idée  
des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie,

L I S E T T E.

La jolie chose que l'esprit d'une femme ?

*Del'Eté des Coquettes de Dancourt. Sc. 11.*

## P R E C I E U S E .

Filles qui font les précieuses.

*La préciosité est de tous les tems , elle ne fait que changer de jargon. Du tems de Moliere, les Précieuses parloient sur le ton de la Scene suivante ; de notre tems ce ne sont plus les mêmes termes, mais le fond du caractère est le même en certaines femmes.*

## G O R G I B U S .

Dites-moi un peu , ce que vous avez fait à ces Messieurs que je les vois sortir avec tant de froideur , ne vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

## M A D E L O N .

Et quelle estime , mon Pere , voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens là ?

## C A T H O S .

Le moyen mon oncle , qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

## G O R G I B U S .

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

PRECIEUSE.  
MADELON.

La belle galanterie que la leur ! quoi débiter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS.

N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? & ce lien sacré où ils aspirent , n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon pere , ce que vous dites là , est du dernier bourgeois , cela me fait honte de vous ouir parler de la sorte , & vous devriez un peu prendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air , ni de chanson , je te dis que le mariage est une chose sacrée , que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là,

CATHOS.

Mon Dieu , que si tout le monde vous ressembloit , un Roman seroit bientôt fini ! la belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane , & qu'Aronce de plein pied fut marié à Clelie.



P R E C I E U S E .

355

G O R G I B U S .

Je pense que vous êtes folles toutes deux ,  
& je ne puis rien comprendre à ce Baragoüin.  
Cathos & vous, Madelon.....

M A D E L O N .

Eh ! de grace , mon pere , défaites-vous de  
ces noms étranges & nous appelez autrement.

G O R G I B U S .

Comment , ces noms étranges ? ne sont-ce  
pas vos noms de Batême ?

M A D E L O N .

Mon Dieu , que vous êtes vulgaire ! pour  
moi , un de mes étonnemens , c'est que vous  
ayez pu faire une fille si spirituelle que moi ,  
à t'on jamais parlé dans le beau stile de Cathos  
& de Madelon , & ne m'avoürez-vous pas que  
ce feroit assez d'un de ces noms pour décrier  
le plus beau Roman du monde ?

C A T H O S .

Il est vrai , mon oncle , qu'une oreille un  
peu délicate pâtit sérieusement à entendre pro-  
noncer ces mot là , & le nom de Polixene  
que ma cousine a choisi , & celui d'Aminthe  
que je me suis donnée ont une grace dont il  
faut que vous demeuriez d'accord.

Qvj

Il n'en faut point douter , elles sont achevées , encore un coup , je n'entends rien à toutes ces balivernes , je me lasse de vous avoir sur les bras , & la garde de deux filles est une charge un peu trop pésante pour un homme de mon âge , ou vous serez mariées toutes deux , avant qu'il soit peu , ou ma foi vous serez Religieuses , j'en fais un bon serment. *Il sort.*

## C A T H O S.

Mon Dieu , ma chere , que ton pere a la forme enfoncée dans la matière , que son intelligence est épaisse , & qu'il fait sombre dans son ame !

## M A D E L O N.

Que veux-tu ? ma chere , j'en suis en confusion pour lui , j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille , & je croi que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

M A R O T E *suivante.*

Voilà un Laquais qui demande si vous êtes au logis , & dit que le Marquis de Mascarille son Maître vous veut venir voir.

## M A D E L O N.

Ah ! ma chere , un Marquis ! un Marquis !

oui , allez dire qu'on nous peut voir , c'est sans doute , un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

## CATHOS.

Assurément , ma chere , il faut le recevoir dans cette sale plutôt qu'en notre chambre : ajustons un peu nos cheveux & soutenons notre réputation , vite , apportez-nous ici le Conseiller des graces.

## MAROTTE.

Par ma foi , je ne sçai point qu'elle bête c'est là ; il faut parler chrétien , si vous voulez que je vous entende.

## CATHOS.

Apportez - nous le miroir , ignorante , que vous êtes , & gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre visage.

MASCARILLE *après avoir salué.*

Mesdames , vous serez surprises sans doute ; de l'audace de ma visite , mais votre réputation vous attire cette méchante affaire , & le mérite a pour moi des charmes si puissans , que je cours par tout après lui.

## MADELON.

Si vous poursuivez le mérite , ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles, la renommée accuse en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic & capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne foyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE *après s'être ajusté.*

Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADOLON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, le bel esprit de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens, que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens, il y fait un peu crotté, mais nous avons la chaise.

## M A D E L O N.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la bouë, & du mauvais tems.

## M A S C A R I L L E.

Vous recevez beaucoup de visites ? quel bel esprit est des vôtres ?

## M A D E L O N.

Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être.

## M A S C A R I L L E.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne, & je puis dire que je ne me leve jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits, & je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres, je m'en escrime un peu quand je veux, vous verrez courir de ma façon dans les ruelles de Paris deux cens chansons, autant de sonnets, quatre cens épigrammes & plus de mille madrigaux, sans conter les énigmes & les portraits.

## M A D E L O N.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits, je ne vois rien de si galant que cela.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

M A S C A R I L L E.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

M A D E L O N.

Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

M A S C A R I L L E.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

M A D E L O N.

Cela fera du dernier beau, j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

M A S C A R I L L E.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés, cela est au dessous de ma condition, mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persécutent.

M A D E L O N.

Je m'imagine que le plaisir est grand de le voir imprimé.

M A S C A R I L L E.

Sans doute, mais à propos, il faut que je

P R E C I E U S E. 367

vous disé un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies, que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

M A S C A R I L L E.

Ecoutez donc.

M A D E L O N.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

M A S C A R I L L E.

*Oh oh, je n'y prenois pas garde,  
Tandis que sans songer à mal je vous regarde;  
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,  
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

CATHOS.

Ah! mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant.

M A S C A R I L L E.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne sent point le Pédant.

M A D E L O N.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieux.

M A S C A R I L L E.

Avez-vous remarqué ce commencement?

*Oh ! oh ! voilà qui est à l'extraordinaire. Oh ! oh ! comme un homme qui s'avise tout d'un coup. Oh ! oh ! la surprise oh ! oh !*

M A D E L O N.

Oui , je trouve ce *oh oh* , admirable.

M A S C A R I L L E.

Il semble que cela ne soit rien.

C A T H O S.

Ah ! mon Dieu , que dites-vous là ? ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

M A D E L O N.

Sans doute , & j'aimerois mieux faire ce *oh , oh* , qu'un Poëme Epique.

M A S C A R I L L E.

Tu Dieu, vous avez le goût bon , tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

M A D E L O N.

La nature vous a traité en vraie mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

M A S C A R I L L E.

Aquoi donc passez-vous le tems ?

C A T H O S.

A rien du tout , nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.



PRECIEUSE. 363  
MASCARILLE.

Je m'offre de vous mener un de ces jours à la Comédie; si vous voulez, c'est une piece nouvelle.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là, car je me suis engagé de faire valoir la piece & l'auteur m'en est venu prier ce matin; quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, avant que les chandelles soient allumées.

*Des Precieuses ridicules de Moliere.*



Caractere d'un Provincial qui ne se pique d'aucune sorte de politesse :  
Sa surprise en arrivant à Paris.

*L'humeur bourruë & l'impolitesse se contractent dans les genres de vie où l'on n'a aucune occasion de s'exercer à la politesse : une trop grande solitude , ou bien une vie campagnarde que l'on passe à boire , à chasser & à battre des paysans , contribuent beaucoup à rendre un homme sauvage & grossier.*

#### VALENTIN.

À la fin vous voilà , Monsieur , depuis long-tems ;  
Pour tenir ma parole , ici je vous attends.

#### MENECHME.

Oui , vraiment , me voilà , mais j'ai cru de  
ma vie ,

Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.

Quel pays ! quel enfer ! j'ai fait cent mille  
tours ,

Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.

On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un  
piege ,

Partout quelque filou m'investit & m'assiege.

Là l'épée à la main , des Archers malfaisans ,

Conduisant leur caprice, insultent les passans.  
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de bouë,  
Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë.  
Et voulant me sauver, des porteurs inhumains,  
De leur maudit bâton me donnent dans les  
reins.

Quel bruit confus! quel cris! je croi qu'en  
cette Ville,

Le Diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh, Paris est un lieu de tumulte & d'éclat,

MENECHME.

Comment, j'aimerois mieux cent fois être au  
Sabat,

Un bois plein de voleurs est plus sûr; ma  
valise

Contre la foi publique en arrivant m'est prise.

On la change en un autre, où ce qui fut  
dedans,

A le bien estimer ne vaut pas quinze francs.

Des billets doux de femmes y sont pour toute  
hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le voi que trop, suffit, ce coup de main,

Me rendra désormais plus alerte & plus fin.  
Heureusement encor , laissant ma malle au  
coche ,

J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma  
poche.

V A L E N T I N.

En toute occasion on voit les gens d'esprit ,  
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit  
Dans un appartement fort propre & fort tran-  
quille.

Comptez-vous de rester long-tems en cette  
Ville ?

M E N E C H M E.

Le moins que je pourrai , je n'ai pas trop sujet ,  
De me louer fort d'elle & d'être satisfait.  
Je viens m'y marier.

V A L E N T I N.

C'est pourtant une affaire ,  
Que l'on ne conclut pas en un jour ordinaire.

M E N E C H M E.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus ,  
Qu'un oncle que j'avois & qu'enfin je n'ai plus ,  
Attendu qu'il est mort , par grace singuliere ,  
M'a laissé depuis peu comme son légataire.

V A L E N T I N.

Tout est-il pour vous seul , Monsieur ?

PROVINCIAL.  
MENECHME.

367

Assurément ,  
La guerre m'a défait d'un frere heureusement.  
Depuis' près de vingt ans à la fleur de son âge,  
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,  
Et n'est pas revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix ;  
Et dans tous vos desseins vous donne un plein  
succès.

*Sc. 2. Act. 2. Des Menechmes de Regnard.*

*Propos du même à la personne qu'il  
devoit épouser.*

Madame , on m'a vanté par écrit vos appas ,  
J'en suis assez content , mais j'en fais peu de  
cas.

Quand l'esprit ne va pas de pair avec les char-  
mes ,

C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes.

ISABELLE *qui le prend pour le Chevalier  
Menechme , à cause de la parfaite ressemblance,*  
Je ne le connois plus , son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en  
France ,

J'en ai du plus brillant & le tout sans science ;  
 Je trouve que l'étude est le parfait moyen ;  
 De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.  
 Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre ;  
 Et quand un Gentilhomme en commençant  
     à vivre ,

Sçait tirer en volant , boire & signer son nom,  
 Il est aussi sçavant que deffunt Ciceron.

## D E M O P H O N.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'armée ?

## M E N E C H M E

Mon ame dans ce choix est indéterminée.  
 La Cour auroit pour moi d'assez puissans appas,  
 Si la sujétion ne me fatiguoit pas.  
 La guerre me feroit d'ailleur assez d'envie,  
 Si les gens bien versés en l'art d'astrologie.  
 Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans.  
 Or comme les guerriers vont peu jusqu'à ce  
     tems ,  
 Quoi que mon nom fameux pût voler dans  
     l'Europe,  
 Je veux si je le puis remplir mon horoscope.  
 Oh , j'aime à vivre , moi.

## V A L E N T I N.

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE,

I S A B E L L E *bas.*

Quel discours ? quel travers ? est-ce lui que  
j'entens ?

M E N E C H M E.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? vous paroissez  
surprise ,

Comme si je disois ici quelque sottise.

Vous avez bien la mine & soit dit entre nous ,  
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

I S A B E L L E.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

M E N E C H M E.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage ,  
Plaît-il , qu'en dites-vous ?

D E M O P H O N.

Monsieur , ne craignez rien ,  
Isabelle toujours doit se porter au bien.

D E M O P H O N *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles ma-  
nieres.

M E N E C H M E.

Les filles n'aiment pas des hommes si sinceres ,

V A L E N T I N.

Vous ne les flattez pas.

M E N E C H M E.

Oh , parbleu je suis franc ,

Femme, maitresse, ami, tout m'est indifférent,  
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

*De Menechme. Sc. 7. 8. Act. 3.*

## RICHARD.

Caractere d'un homme enorgueilli de  
ses richesses vis-à-vis d'un frere qui  
n'a point de bien.

*Les richesses donnent souvent une sotte  
hauteur & elles étouffent quelque fois  
jusqu'aux sentimens d'humanité.*

## PICARD Domestique.

Un Monsieur appelé Lisimon  
Vient d'entrer & me suit.

## ARISTE.

Qu'entens-je ? quoi mon pere !

## PICARD.

A ce qu'il dit au moins.

## ARISTE à part.

Ciel !

## GERONTE.

Mon vieux fou de frere !

Ah ! nous voilà fort bien.

## ARISTE.

Mon oncle s'il vous plaît,



Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ? quel intérêt

Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc , la demande est fort bonne ,  
Celui de respecter & d'aimer sa personne.

LISIMON *embrassant Ariste.*

Ah ! mon fils , quel plaisir je sens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu , j'allois vous recevoir.

GERONTE à *Lisimon.*

Eh bien , que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'est permis je pense ,  
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh l'on vous en dispense.

*A Ariste.*

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE à *Geronte.*

Sa visite en tout tems ne peut que m'honorer.  
Pouvez-vous à ce point mortifier un frere ?

Vous me percez le cœur , songez qu'il est mon  
pere.

Qui bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'au-  
jourd'hui ,

Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout  
ensemble ,

Que le Ciel vous bénisse , & puisqu'il nous  
rassemble ,

Mon fils , de ce bonheur je veux me réjouir ,  
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir ,

GERONTE à *Lisimon*.

Vos benedictions seront son seul partage.

ARISTE à *Geronte*.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.  
Mon oncle à son égard soyez plus circonspect ,  
Ou bien vous me verrez vous manquer de  
respect.

GERONTE.

Philosophe imbécille ! un pere d'ordinaire ,  
A son fils tout au moins , fournit le nécessaire  
Ici tout au rebours ; le fils depuis dix ans.....

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens ,  
Que s'il vivoit aux miens : oui , ma vive ten-  
dresse ,

Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse ;  
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point , quoi qu'il frappe  
l'oreille.

LISIMON.

Mais celui du profit vous frappe &amp; vous réveille.

GERONTE.

Ayant le point du jour :

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté ,

J'ai songé qui j'étois &amp; me suis respecté ,

Des malheurs imprévus ont causé ma ruine ,

Sans me faire oublier une noble origine.

Mais vous , vous avez fait devenu financier ,

D'un pauvre Gentilhomme un riche roturier.

GERONTE.

Ah ! vous voilà bien gras , avec votre chimere ;

Pour vous le roturier fait l'office de pere.

A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien ;

Et moi je le marie &amp; lui laisse un gros bien !

Blefferai-je par là votre délicatesse ?

LISIMON.

Non , l'action est belle &amp; vous rend la Noblesse.

*Sc. 12. & 13. Act. 3. Philosophe marié de Desfontaine.*

## MEME CARACTERE.

*Et mêmes Personnages.*

GERONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au  
deffert,

Et pour me planter là, sortir l'un après l'autre?

\* Si vous étiez mon fils.... \* Mais morbleu c'est  
le vôtre,

Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien  
fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GERONTE.

Oh ! puisqu'il est lâché.

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit : nous étions ensemble

Pour voir.....

GERONTE.

Est-ce ma faute, moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne, il faut...,

\* *A Ariste.*

\* *A Lisimon.*

RICHARD.  
GERONTE.

375

Il faut qu'il soit poli  
Et qu'il m'imité, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE à *Ariste*.

Est-il joli ;

Quand on traite quelqu'un de s'ennuyer à table.  
D'en sortir le premier &....

ARISTE.

Je suis excusable ;

Car.....

GERONTE.

Exposer un oncle , un oncle tel que moi ,  
A s'ennuyer tout seul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi ,  
Je veux qu'on me seconde , ou bien je boi  
de rage.

LISIMON.

Mon frere , nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain mon neveu , sinon desherité.

ARISTE.

Mais différez du moins.

R iiij

RICHARD.

GERONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés ?

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'affoûme.

Veut-on ? ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel insupportable homme !

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois , deux fois , la voulez-vous ?

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour !. mais si sa fantaisie ?

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah ! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter ,

Et pour vous faire aimer , tâcher d'en profiter.

GERONTE.

A huit jours , donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

Sans remise ,

Ou je vous ferai cher payer cette sottise.

Adieu.

*Du Philosophe marié. Sc. 3. Act. 4.*

GERONTE *vient d'apprendre qu'Ariste son neveu est marié , & qu'ainsi le projet du mariage qu'il avoit proposé est rompu.*

GERONTE.

Oh le grand Philosophe ! oh le beau mariage ,

Où se cache-t'il donc ce raisonneur si sage ?

Qui n'impose jamais par ses opinions ,

Et qui ne veut parler que par ses actions ?

Ah ! vraiment l'imbecille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh ! mon frere !

FINETTE *à Celiante.*

Il me fait une frayeur mortelle

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ne l'irritez pas ;

De sang froid laissons lui faire tout son fracas

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Melite ,

Mais qu'il sache , morbleu , que je le desherite.

Avec ma belle-fille , on aura tout mon bien.

R v

RICHARD.

LISIMON.

Quoi ce neveu si cher....

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON

Mais....

GERONTE.

Il mourra de faim , j'ai fait son horoscope ,  
Et je veux qu'il enrage avec sa Penelope ,  
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah ! ne vous flattez point de son consentement.

GERONTE.

L'affaire est entamée , il faut qu'il me le donne .  
Mais je crois que voici \* justement la personne .  
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu .

FINETTE.

Madame il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON.

Gardez-vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mon Dieu , laissez-moi faire ,  
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire .

\* Il prend Celiane pour Melite.



DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GERONTE à *part.*

Ah ! ma belle est-ce vous ?  
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CELIANTE.

Et quand cela seroit , qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE à *part.*

L'entretien sera vif & je m'appête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve-moi , qu'une difficulté ,  
Le mariage est nul de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu'il est bon , & bon par excellence ,  
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon consentement ,  
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en passe aisément ,  
Comme vous le voyez.

GERONTE à *Lisimon.*

Tableu quelle commere !

R vj.

CELIANTE à *Lisimon*.

Apparemment, Monsieur, vous êtes le beau-  
pere.

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CELIANTE.

Ayez la fermeté,

De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,  
Qui loin de chicanner sur un bon mariage,  
Signerez au Contrat, sans vous faire prier.

à *Geronte*.

Pour vous, il vous sied bien, mon petit Finan-  
cier,

Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance  
D'une fille d'honneur & d'illustre naissance.

Où bien, tenez de moi pour un fait assuré,  
Que vous vous en devez croire fort honoré;  
Que c'est risquer beaucoup, qu'insulter ma fa-  
mille,

Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-  
fille.

GERONTE à *Lisimon*.

C'est donc là cet esprit sage, modeste & doux  
Qui devoit tout d'abord desarmer mon cour-  
roux ?

## LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit , mais quelle est ma surprise ?

Je crois que notre sage a fait une sottise.

D A M O N à *Celiane*.

J'ai prévu cet effet de votre emportement ,

Messieurs \* vous vous trompez , écoutez un moment.

G E R O N T E.

Je n'écoute plus rien , je suis trop en colere ,  
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere ;  
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon ,  
Un bon procès , morbleu , va m'en faire raison.  
Allons , malgré ce fils que vous croyez si sage ,  
Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage.

A R I S T E. *qui arrive.*

Casser mon mariage , avoir un tel dessein ,  
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein &c.

*Philos. marié , Sc. 7. & 8. du 5. Acte*

*On débrouille ensuite ce qui causoit l'erreur où étoit Geronte & Lisimon qui prenoient Celiane pour Melite ; celle-ci arrive , & par son air de douceur vient à bout de fléchir & d'attendrir Geronte qui consent au mariage ; ce qui fait le dénoûement.*

\* *Ils veulent sortir.*

## R O B I N.

*Jeune Robin fier & pédant. Divers traits qui le caractérisent : la vanité tire parti de tout. Les honneurs accordés à certaines Charges ne constituent pas le mérite de celui qui en est revêtu. Personne n'ignore cette vérité. Cependant ces mêmes honneurs enflent tellement l'orgueil de plusieurs, qu'ils prennent un langage & un ton différent, comme pour avertir qu'ils veulent être respectés.*

M A R T H E *suivante.*

Oui, ce Monsieur de Fierenfat  
 Tout fier de sa Magistrature,  
 Me semble avoir un procédé bien plat.  
 Adolescent qui s'érige en barbon,  
 Jeune écolier, qui vous parle en Caton,  
 Est à mon sens un animal bernable,  
 Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.  
 J'aime à mater cette fatuité,  
 Et l'air pedant dont il est encrouté.  
 Depuis qu'il est un petit Président,  
 On voit qu'il est gonflé d'impertinence,  
 Sa gravité marche & parle en cadence.

J'épouserois plutôt un vieux Soldat  
Qui jure , boit , bat sa femme & qui l'aime ,  
Qu'un fat en robe enyvré de lui-même.  
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant ;  
Semble juger sa femme en lui parlant ;  
Qui comme un Paon dans lui-même se mire ,  
Sous son rabat se rengorge & s'admire ,  
Et plus avare encor que suffisant ,  
Voudroit vous plaire en comptant son argent.

*Propos que ce Robin dont on vient de parler tient à sa future.*

## E I E R E N F A T.

. . . Un si beau mariage.  
Doit vous plaire beaucoup ,  
Surcroit de bien est l'ame d'un ménage ,  
Fortune , honneurs & dignités , je croi  
Abondamment se trouvent avec moi ,  
Et vous aurez dans la Ville à la ronde  
L'honneur du pas sur les gens du beau monde ;  
C'est un plaisir bien flatteur que cela ,  
Vous entendrez murmurer : *La voilà.*  
En vérité quand j'examine au large  
Mon rang , mon bien , tous les droits de ma  
cha ge ,

Les agrémens que dans le monde j'ai ;  
 Les droits d'ainesse où je suis subrogé ;  
 Je vous en fais mon compliment , Madame.

M A R T H E *Suivante.*

Moi , je la plains , c'est une chose infâmée  
 Que vous mêliez dans tous vos entrefiens ,  
 Vos qualités , votre rang & vos biens.  
 Etre tout à la fois & Midas & Narcisse ,  
 Enflé d'orgueil & pincé d'avarice ;  
 Lorgner sans cesse avec un air content  
 Et sa personne & son argent comptant ;  
 Etre en rabat un petit Maître avare ,  
 C'est un excès de ridicule rare.  
 Un jeune fat passe encor , mais ma foi ,  
 Un jeune avare est un monstre pour moi ,

F I E R E N F A T.

Ce n'est pas vous , probablement , ma mie ;  
 A qui mon pere aujourd'hui me marie ,  
 C'est a Madame , ainsi donc , s'il vous plaît ;  
 Prenez à nous un peu moins d'intérêt ,  
 Le silence est votre fait. ( à Lise ) Vous, Madame ;  
 Qui dans une heure ou deux ferez ma femme ,  
 Avant la nuit vous aurez la bonté  
 De me chasser ce Cadet effronté  
 Qui sous le nom d'une fille suivante

Donne carrière à sa langue impudente.  
 Je ne suis pas un Président pour rien ,  
 Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

M A R T H E à Lise.

Defendez-moi , parlez lui , parlez ferme ,  
 Je suis à vous ; empêchez qu'on m'enferme  
 Il pourroit bien vous enfermer aussi.

L I S E.

J'augure mal déjà de tout ceci.

*Sc. du 1. Act. de l'Enfant prodigue de Voltaire.*

## M E M E C A R A C T E R E.

*Robin réunissant la qualité de mari à celle  
 de Magistrat. Portrait de sa morgue &  
 de sa pédanterie.*

*C'est une Suivante qui parle.*

Celui qui règle tout est homme d'importance ,  
 Homme d'un grand crédit. C'est un Président  
 d'Aix.

Mais un Président fait comme ils ne sont plus  
 faits.

Morgue de Magistrat , rebarbatif , severe ,  
 Qui ne dément jamais son grave caractère ,  
 Et regulier.... Je fus bien étonné un soir  
 De le voir arriver en poste en manteau noir ,

Le fat, pardon du mot, mais je suis en colere,  
De la fatuité qu'il a dans cetre affaire  
Comme en toute autre : un air, un ton d'auto-  
tité

Avec une foiblesse, une timidité,  
Lorsque voulant sur tout présider, il décide,  
Sa prude Présidente en secret le préside.  
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci,  
Et domine par tout hors chez lui : c'est ainsi  
Que tout homme qui prend une prude pour  
femme

Devient un sot Monsieur, gouverné par Madame.

VALERE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui,  
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

LA SUIVANTE.

Justement. Pour finir hier ce mariage  
Ce Président tenoit à sa femme un langage  
Marital , mais pourtant poliment absolu ;  
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.  
Elle de son côté veut avec politesse.  
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse ,  
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir  
Qu'elle voudroit , d'abord c'est lui qui croit  
vouloir.

Sc. 2. Act 1. du mariage fait & rompu de Dufreny.



## T H E A T R E.

*Rolle que jouent certains Petits-Maîtres  
aux Spectacles : leur maniere de décider  
sur les Pieces. Critique des mœurs du  
Siecle.*

*Dans le Prologue de la fausse Antipathie, le  
Génie de la Comédie parle ainsi à un Petit Maître.*

LE GENIE.

Aimez-vous la Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui quand elle est meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'assemblée.

LE GENIE.

Mais. . . .

LE PETIT MAITRE.

Le monde se cherche , & je le cherche aussi.

LE GENIE.

C'est là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT MAITRE,

Oui , l'affluence est tout ce qui m'est nécessaire ,

Je jette en arrivant un coup d'œil circulaire.  
 Nous ne valons qu'autant que nous nous fai-  
 sons voir ;

Si quelque femme d'importance ,  
 Fière d'être à la Cour un peu sur le trottoir  
 Veut éluder ma révérence.

Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil  
 Jusqu'à me saluer : je fais la guerre à l'œil,  
 Je la tiens en arrêt & je m'opiniâtre  
 Tant qu'au milieu d'un Acte , enfin l'on m'ap-  
 perçoit.

Je me lève, on me rend le salut qu'on reçoit ;  
 Cela fait un coup de théâtre.

### LE GENIE.

Et la piece ?

### LE PETIT MAÎTRE.

Elle va son train & moi le mien.

### LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?  
 Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue  
 D'entrer dans des détails , & découvrir l'intri-  
 gue.

### LE PETIT-M A I T R E.

L'intrigue ! ah palsambleu , l'auteur peut ar-  
 ranger

La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.

Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes,

Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,

A qui de loge en loge on va faire sa cour,

Et qu'on ait au foyer été faire son tour,

La Piece est aux abois, le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors....

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma décision roule alternativement

Sur ces deux mots.

LE GENIE.

Qui sont ?

LE PETIT MAITRE.

Divin, ou détestable,

Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GENIE.

Ah ! je vous reconnois pour être d'un pays,

Où d'abord on sçait tout, sans avoir rien appris.

*De La Chaussée.*

## T H É A T R E.

*Frondeurs des Pièces de Théâtre. Portrait de certains chefs de cabale qui s'érigent en maîtres pour censurer toute Pièce nouvelle.*

## V A L E R E.

Aux Spectacles sur tout , il faut voir le crédit  
De ses décisions, \* le poids de ce qu'il dit :  
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle ;  
Il regne , on l'environne , il prononce sur  
elle ;  
Et son autorité , malgré les protecteurs,  
Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs,

## A R I S T E.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :  
Est-ce-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit  
prendre ?

L'Orateur des foyers & des mauvais propos !  
Quels titres sont les siens ? l'insolence & des  
mots ,

Les applaudissemens , le respect idolâtre  
D'un essain d'étourdis , chenilles du Théâtre ,

\* Il parle d'un de ces frondeurs.

Et qui venant toujours grossir le Tribunal  
Du Bavard imposant qui dit le plus de mal ,  
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie  
Sur les fruits des talens & des dons du Génie,  
Cette audace , d'ailleurs , cette présomption  
Qui prétend tout ranger à sa décision ,  
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :  
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure ,  
Il sçait que sur les Arts , les esprits & les goûts ,  
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ,  
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure ,  
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

*Acte 4. du Mechant de Gresset.*

**F I N.**

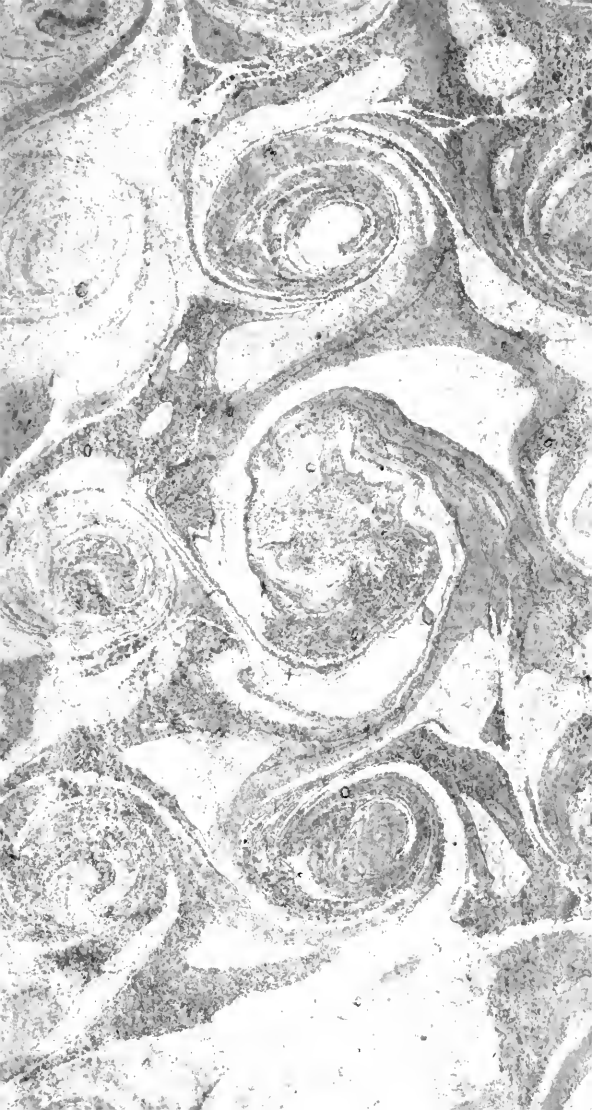












PQ  
1229  
L4  
t.2

Les Leçons de Thalie

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

